



Le Comte Airain

Michael Moorcock

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Fantasy

Michael
Moorcock
LA NOUVELLE LEGENDE DE HAWKMOON



Le comte Airain

Il n'avait pas fallu moins de cinq ans pour restaurer la terre de Kamarg, repeupler ses marais des flamants géants écarlates, des blancs taureaux sauvages et des grands chevaux cornus qui jadis y avaient pullulé

PRESSES  POCKET



SCIENCE-FICTION
Collection dirigée par Jacques Goimard

MICHAEL MOORCOCK
*LA NOUVELLE LÉGENDE
DE HAWKMOON*

LE COMTE AIRAIN

Traduit de l'anglais par
Gérard Lebec

PRESSE POCKET

Titre original :

COUNT BRASS

© Michael Moorcock, 1976

© Presse Pocket, 1989

ISBN 2-266-03036-1

Et la Terre devint vieille, ses paysages se patinèrent, montrant les signes de l'âge, et ses voies se firent étranges et capricieuses, comme celle d'un vieillard à l'approche de la mort.

Haute Histoire du Bâton Runique.

Et quand cette Histoire parvint à son terme, une autre lui succéda. Une Geste entraînant les mêmes acteurs dans des péripéties peut-être plus étranges, plus impressionnantes encore que celles qui avaient précédé. Et dans la paludéenne Kamarg, l'antique Château Airain se trouva une fois de plus au centre de l'action...

Les Chroniques du Château Airain.

LIVRE PREMIER

VIEUX AMIS

UN SPECTRE EN KAMARG

Il n'avait pas fallu moins de cinq ans pour restaurer la terre de Kamarg, repeupler ses marais des flamants géants écarlates, des blancs taureaux sauvages et des grands chevaux cornus qui jadis y avaient pullulé avant la venue des bestiales armées du Ténébreux Empire. Cinq années pleines pour reconstruire les tours de guet sur les frontières, relever les villes et rendre au Château Airain sa massive et masculine beauté. Les remparts avaient même été renforcés, les tours surélevées car, ainsi que l'avait un jour dit Dorian Hawkmoon à la Reine Flana de Granbretagne, le monde était encore féroce et la justice y restait rare.

Dorian Hawkmoon, Duc de Köln, et sa jeune épouse, Yisselda, Comtesse Airain, fille du défunt Comte Airain, étaient les deux seuls survivants de cette poignée de héros qui avaient servi le Bâton Runique contre le Ténébreux Empire et, après avoir défait la Granbretagne dans la formidable bataille de Londra, mis sur le trône la Reine Flana, la mélancolique Reine Flana, pour qu'elle guidât sa cruelle et décadente nation vers une humanité saine et vigoureuse.

Le Comte Airain avait occis trois Barons (Adaz Promp, Mygel Holst et Saka Gerden) avant de l'être à son tour par un lancier de l'Ordre du Bouc.

Oladahnn des Montagnes Bulgares, mi-homme mi-bête et loyal compagnon de Hawkmoon, avait fini taillé en pièces par les haches de l'Ordre du Sanglier.

Noblegent, l'homme de paix, le philosophe, avait été assailli et décapité par des Sangliers, des Boucs et des Chiens au nombre de douze.

Huillam d'Averc, qui avait raillé toute chose et semblé n'avoir foi que dans son peu de santé, qui avait aimé la Reine Flana et s'en était vu aimer, avait péri d'ironique manière, chevauchant vers son amour

et tué par un soldat qui la voulait défendre contre ce qu'il pensait être un agresseur.

Quatre héros moururent. Des milliers d'autres serviteurs du Bâton Runique, non moins braves mais dont le nom reste absent des chroniques, trouvèrent aussi la mort dans leur combat pour abolir la tyrannie du Ténébreux Empire.

Un grand félon périt aussi, le Baron Meliadus de Kroiden, le plus ambitieux, le plus ambivalent, le plus immonde aristocrate de Granbretagne, qui tomba sous la lame d'Hawkmoon, sous le tranchant de la mystique Épée de l'Aurore.

Et le monde dévasté parut enfin libre.

*

* *

Mais c'était là cinq années en arrière et, depuis lors, maints éléments avaient pris place. Il était né deux enfants à Hawkmoon et à la Comtesse Airain. Manfred à la rousse chevelure avait de son grand-père la voix vibrante et la vitalité, promettait d'en avoir la taille et la vigueur, et Yarmila aux cheveux d'or, la douce inflexibilité de sa mère comme elle en avait la beauté. L'un comme l'autre étaient de souche Airain, bien peu demeurent en eux des Ducs de Köln, ce pourquoi peut-être Dorian Hawkmoon leur vouait un amour si fort et si farouche.

Derrière les murailles du Château Airain se dressaient quatre statues des quatre héros morts, rappelant aux gens du château la cause pour laquelle ils s'étaient battus et le prix qu'ils avaient payé. Dorian Hawkmoon emmenait fréquemment son fils et sa fille au pied de ces effigies de bronze pour leur parler du Ténébreux Empire et de ses forfaits. Ils avaient plaisir à l'écouter et Manfred assurait son père que lorsqu'il serait en âge, ses hauts faits égaleraient ceux de l'aïeul auquel tant il ressemblait.

Et Hawkmoon confiait à Manfred son espoir qu'alors le monde n'aurait plus besoin de héros.

Puis, voyant la déception se peindre sur les traits de son fils, il riait et ajoutait qu'il existait maintes sortes de héros, que Manfred avait hérité de son grand-père sagesse, diplomatie et sens puissant de l'équité, et que ces vertus feraient de lui la plus haute incarnation de l'héroïsme : un juge intègre. Et Manfred n'en était que vaguement consolé tant cet état, pour un petit garçon de quatre ans, manquait de romanesque et n'avait l'attrait de celui d'un guerrier.

De temps à autre, Hawkmoon et Yisselda les prenaient tous deux pour de longues promenades à cheval dans les marais de Kamarg sous de larges ciels pastel, tout de rouges et de jaunes estompés, contre lesquels les roseaux dressaient leurs tiges brunes, orangées et vert

sombre, ou pliaient sous le mistral quand c'était la saison. Dans un roulement de tonnerre, ils voyaient se ruer une harde de blancs taureaux ou de chevaux cornus. Il leur arrivait aussi de contempler le soudain envol de ces flamants géants écarlates qui, sur leurs vastes ailes, dérivait au-dessus des intrus sans savoir qu'ils devaient à Dorian Hawkmoon, comme auparavant au Comte Airain, que fût protégée la vie sauvage de ces terres, que jamais l'on n'en tuât les représentants, qu'on se bornât sans abus à les domestiquer pour fournir des montures aériennes ou terrestres. À cette fin, on avait à l'origine érigé les fières tours de guet et nommé leurs occupants des Gardians. Mais à présent c'était l'humaine espèce qu'ils gardaient tout autant que l'animale et protégeaient contre toute menace issue de par-delà les frontières de la Kamarg (puisque nul Kamargais n'aurait même envisagé de porter atteinte à une faune dont l'équivalent n'existait nulle part ailleurs au monde). Les seules bêtes traquées dans ces marécages (hormis pour se nourrir) étaient les Baragouins, créatures qui en un temps avaient eu figure et nom d'hommes avant d'être victimes des maléfiques expériences menées par un pervers Seigneur Gardian dont le vieux Comte Airain avait débarrassé la contrée. Mais il ne subsistait à présent qu'un ou deux Baragouins sur les terres de Kamarg, les chasseurs n'ayant guère de peine à repérer ces monstres de huit pieds de haut sur cinq pieds de large, couleur de fiel et rampant sur leur panse, ne se dressant que pour attaquer les rares proies passant à leur portée. Lors de leurs promenades, Yisselda et Dorian Hawkmoon n'en prenaient pas moins soin d'éviter les lieux réputés hantés par ces balbutieurs des marais.

Hawkmoon en était venu à plus aimer la Kamarg que son ancestral et lointain fief germanique, avait même renoncé à ses droits sur ces terres désormais fort bien administrées par un conseil élu, à l'instar de maintes provinces européennes qui avaient perdu leurs dynasties souveraines et choisi, après la chute du Ténébreux Empire, de devenir des républiques.

Toutefois, si aimé, si respecté que fût Dorian Hawkmoon en Kamarg, il avait conscience de ne pouvoir remplacer l'ancien Comte Airain aux yeux de ses sujets. Ceux-ci avaient aussi souvent recours aux conseils de la comtesse Yisselda qu'aux siens et semblaient avant tout vénérer le jeune Manfred comme s'ils y voyaient la réincarnation de leur défunt Seigneur Gardian.

Tout autre eût pu le prendre en mal mais Hawkmoon, qui autant qu'eux avait aimé le Comte Airain, l'acceptait de bonne grâce. Lassé de l'héroïsme et de l'autorité, il préférait mener l'existence d'un simple gentilhomme campagnard et laisser aussi souvent que possible à ses gens les rênes de leurs propres affaires. Ses ambitions n'étaient pas moins modestes : aimer au mieux sa belle épouse Yisselda et assurer le

bonheur de sa progéniture. Le temps d'écrire l'Histoire était pour lui passé. Il ne lui restait d'autre souvenir de son combat contre la Granbretanne qu'une cicatrice à l'étrange forme au centre du front, là où naguère avait reposé le redoutable Joyau Noir, le Mangeur de Cerveau serti par le Baron Kalan de Vitall quand, des années auparavant, Hawkmoon s'était vu recruté à son corps défendant pour servir contre le Comte Airain les visées du Ténébreux Empire. La gemme avait disparu, et le Baron Kalan aussi qui s'était donné la mort après la bataille de Londra. Savant brillant mais peut-être plus pervers que tout autre dignitaire de Granbretanne, Kalan n'avait pu concevoir de poursuivre ses jours sous l'ordre neuf, à ses yeux trop mou, imposé par la Reine Flana quand elle avait succédé au roi-empereur Huon, assassiné par le Baron Meliadus dans l'ultime tentative de celui-ci pour contrôler la politique granbretonne.

Hawkmoon se demandait parfois ce que seraient devenus le Baron Kalan ou, en l'occurrence, Taragorm, le Maître du Palais du Temps – qui avait péri durant la bataille de Londra dans l'explosion d'une des diaboliques machines de Kalan – s'ils avaient survécu. Auraient-ils accepté de se mettre au service de la Reine Flana, de consacrer leur génie à reconstruire ce qu'ils avaient aidé à détruire ? Probablement non, concluait Hawkmoon. La démence avait guidé leurs actes, leur être entier porté la marque de ces insanes et pernicieuses philosophies qui avaient conduit la Granbretanne à déclarer la guerre au monde, à venir bien près de s'en emparer.

Après chacune de ces promenades entre les marécages, la famille rentrait à Aigues-Mortes, l'antique cité qui, derrière ses remparts, était la principale ville de Kamarg, et au Château Airain dressé sur une colline en son centre exact. Bâti dans la même pierre que la majorité des maisons d'Aigues-Mortes, le Château Airain offrait un mélange de styles architecturaux qui, de quelque manière, ne semblaient pas se heurter. Au cours des siècles, il avait fait l'objet d'additions et de rénovations, le caprice des différents propriétaires en ayant jeté bas des parties, érigé d'autres. La plupart des fenêtres s'ornaient de vitraux à la complexe texture quoique leur embrasure fût aussi fréquemment ronde que carrée, aussi fréquemment carrée qu'oblongue ou ovale. Tours et tourelles jaillissaient de cette masse de pierre en toute sorte d'endroits surprenants ; on remarquait même un ou deux minarets à la mode des palais d'Arabie. Et Dorian Hawkmoon, important l'usage de sa lointaine Germanie, avait fait dresser des mâts, et sur ces mâts flottaient des bannières aux superbes couleurs, et parmi elles celles des comtes Airain et des Ducs de Köln. Des gargouilles frangeaient les chenaux de l'édifice et maints pignons avaient été sculptés à la ressemblance d'un animal kamargais : taureau, flamant, cheval cornu, ours des marais.

Il émanait du Château Airain – comme à l'époque du Comte Airain lui-même – quelque chose d'à la fois impressionnant et confortable. On ne l'avait pas conçu pour intimider quiconque en suggérant d'une manière ou d'une autre la puissance de ses occupants. À peine avait-on songé à sa force (quoiqu'il en eût amplement donné la preuve) et nulle considération esthétique n'était entrée dans sa reconstruction. On l'avait pensé pour offrir du confort, et c'était là chose rare pour un château. Ce pouvait être le seul au monde qui eût été construit dans cette optique. Même les terrasses à l'extérieur des murailles présentaient un aspect accueillant avec leurs jardins d'agrément et leurs potagers qui approvisionnaient non seulement le château mais une bonne part de la ville.

Au retour de ces chevauchées en famille, ils s'installaient devant une table bien garnie et la partageaient avec bon nombre des domestiques attachés à la maison, puis Yisselda s'éclipsait pour aller coucher les enfants et leur racontait une histoire. Une histoire de l'ancien temps parfois, d'avant le Tragique Millénaire, ou bien une qu'elle inventait, sauf si elle cédait à l'insistance de Manfred et de Yarmila et appelait Hawkmoon pour qu'il leur racontât l'une de ses aventures au service du Bâton Runique dans des contrées lointaines. Il leur narrait alors sa rencontre avec le petit Oladahn qui avait eu le corps et le visage couverts d'une fine toison roussâtre et s'était prétendu de la parenté des Géants de la Montagne. Il leur parlait de l'Amarekh par-delà la vaste mer au nord et de la cité magique de Dnark où il avait pour la première fois vu le Bâton Runique. Hawkmoon devait en fait travestir ces contes car plus sombre était la vérité, trop terrible déjà pour la plupart des esprits adultes. C'était le plus souvent ses amis morts qu'il évoquait, et leurs nobles prouesses, entretenant la mémoire du Comte Airain, de Noblegent, de d'Averc et d'Oladahn. Car ces hauts faits, dans l'Europe entière, étaient déjà passés dans la légende.

Après les histoires, Yisselda et Dorian Hawkmoon s'installaient dans des fauteuils profonds de part et d'autre de l'âtre monumental au-dessus duquel étaient accrochées l'armure d'airain du Comte Airain et sa large lame, et ils parlaient ou ils lisaient.

De temps à autre ils recevaient des lettres de Londra, de la Reine Flana, qui les tenaient informés des progrès de sa politique. Londra, l'insane cité couverte, avait été presque entièrement rasée pour céder la place à de beaux immeubles ouverts sur le ciel de part et d'autre de la Tames dont le flot ne roulait plus rouge sang. On avait aboli le port des masques et, dans son ensemble, le peuple de Granbretanne s'était après un temps habitué à se montrer visage nu quoiqu'il eût été nécessaire d'infliger à certains immobilistes des punitions peu sévères pour leur attachement aux vieilles et folles coutumes du Ténébreux

Empire. Les Ordres des Bêtes s'étaient également vus mis hors la loi et l'on avait encouragé les gens à quitter la pénombre de leurs villes pour reprendre possession des campagnes, intactes mais dépeuplées et retournées à la jachère, où de vastes forêts de chênes, d'ormes et de résineux s'étendaient sur des milles. Des siècles durant, la Granbretagne avait vécu de pillage et il lui fallait à présent tirer d'elle-même sa subsistance. Les soldats qui avaient appartenu aux ordres animaux furent en conséquence reconvertis dans le défrichage des terres, le déboisement, l'élevage et les semailles. Des assemblées locales furent constituées pour représenter les intérêts de la population. Un parlement formé par la Reine Flana la conseillait et l'aidait à gouverner avec justice. Étrange de voir avec quelle rapidité cette nation guerrière, une nation de castes militaires, s'était laissé convaincre de se transformer en nation de fermiers et de forestiers. La plupart des Granbretons avaient accueilli avec soulagement cette nouvelle existence dès qu'ils furent assurés d'être enfin libres de la démence qui avait jadis infecté la contrée entière... et avait failli gagner le monde entier.

S'écoulaient donc au Château Airain des jours tranquilles.

Et ils auraient continué de s'écouler ainsi à jamais (jusqu'à ce que Manfred et Yarmila eussent grandi, que Hawkmoon et Yisselda eussent atteint l'âge mûr, et finalement le grand âge, et fussent morts dans la paix et dans la douceur du foyer, assurés que la Kamarg ne courait plus le moindre risque et que jamais ne reviendrait le temps du Ténébreux Empire) si quelque étrangeté n'avait commencé de poindre à l'approche du sixième été depuis la bataille de Londra, si à sa grande surprise Dorian Hawkmoon n'avait constaté que les citoyens d'Aigues-Mortes se mettaient à le regarder d'une drôle de manière quand il les saluait dans la rue, certains même à refuser de lui répondre et d'autres à se rembrunir, à marmonner et à se détourner à son approche.

C'était l'habitude de Dorian Hawkmoon, comme celle avant lui du Comte Airain, d'assister aux grandes festivités qui marquaient l'achèvement des travaux d'été. Aigues-Mortes se parait alors de fleurs et de bannières, et tous ses habitants revêtaient leurs plus beaux atours cependant que des taurillons blancs avaient toute latitude de charger par les rues de la ville et que les gardians des tours caracolaient dans leurs armures fourbies et leurs biaux de soie, leur lance-feu à la hanche. Et il se tenait des courses de taureaux dans l'amphithéâtre d'une incommensurable antiquité qui s'élevait en bordure de la ville. C'était là que jadis le Comte Airain avait sauvé la vie du célèbre torero Mahtan Just encorné par une gigantesque bête de combat. Le comte avait bondi dans l'arène et empoigné le taureau à mains nues pour l'obliger à s'agenouiller, suscitant les hourras de la foule car à cette époque déjà le Comte Airain avait passé la fleur de

l'âge.

Mais la fête, à présent, n'avait plus rien de strictement local. L'Europe entière y dépêchait ses émissaires en hommage au héros et à l'héroïne qui restaient les seuls témoins vivants des hauts faits de Londra, et la Reine Flana en personne avait à deux reprises honoré Aigues-Mortes de sa visite. Cette année, toutefois, retenue par les affaires de l'État, Sa Majesté de Granbretanne n'avait fait que déléguer un de ses lords. Hawkmoon n'en était pas moins ravi de constater que l'Europe unie rêvée par le Comte Airain était en passe de devenir une réalité. Les guerres avec la Granbretanne avaient aidé à briser les frontières et à rassembler les survivants derrière une cause commune.

Certes l'Europe n'était toujours qu'un millier de minuscules provinces indépendantes mais toutes œuvraient maintenant de concert sur maints projets d'intérêt général.

Les ambassadeurs venaient de Scandie, de Moskovie, d'Arabie et des terres des Grecs et des Bulgares, d'Ukraine, de Nürnberg et de Catalanie. Il en arrivait en chariot, à dos de cheval ou à bord d'ornithoptère d'une conception empruntée à la Granbretanne. Et ils apportaient des présents, prononçaient des discours (certains longs, certains brefs) et parlaient de Dorian Hawkmoon comme s'il s'agissait d'un demi-dieu.

Dans les années passées, leurs louanges avaient trouvé chez le peuple de Kamarg un écho enthousiaste. Mais pour quelque motif, cette année, de tels discours ne soulevaient pas tout à fait la même qualité d'applaudissements qu'auparavant. Peu toutefois s'en aperçurent. Seuls Hawkmoon et Yisselda le remarquèrent et, sans en prendre ombrage pour autant, furent profondément troublés.

Le plus excessif de tous ces discours prononcés dans les antiques arènes d'Aigues-Mortes le fut par Lonson, Prince de Shkarlan, cousin de la Reine Flana et Ambassadeur de Granbretanne. Lonson était jeune, et soutenait avec fougue la politique de la reine. Il venait d'avoir dix-sept ans quand son pays s'était vu dépouillé de sa maléfique puissance par la bataille de Londra, et il n'en gardait en conséquence que peu de ressentiment à l'endroit de Dorian Hawkmoon von Köln – bien plus, il voyait en lui un sauveur, l'homme qui avait apporté la paix et la sagesse à son royaume insulaire. Le discours du Prince Lonson débordait d'admiration pour le nouveau Seigneur Protecteur de la Kamarg. Il en évoquait les hauts faits sur le champ de bataille, l'incomparable volonté, la maîtrise de soi, et cette extraordinaire finesse dans les arts de la stratégie et de la diplomatie qui, disait-il, signalerait Dorian Hawkmoon au souvenir des générations futures. Car le Duc de Köln, selon lui, non content de sauver l'Europe continentale, avait sauvé le Ténébreux Empire de ses propres ténèbres.

Installé dans la traditionnelle tribune avec autour de lui ses hôtes étrangers, Dorian Hawkmooon écoutait avec quelque gêne ce discours, espérant sa conclusion prochaine. Il avait revêtu son armure de cérémonie, laquelle était aussi ornementée qu'inconfortable, et sa nuque le démangeait horriblement. Or, tant que parlait le Prince Lonson, il eût été de la plus insigne impolitesse d'ôter son heaume et de se gratter. Son regard embrassa la foule assise sur les gradins de granit et à même le sol de l'arène. Si la plupart tendaient une oreille approbatrice au discours du prince granbreton, d'autres échangeaient des murmures et présentaient des visages butés. Un vieillard en qui Hawkmooon reconnut un ancien gardian qui s'était battu au côté du Comte Airain dans maintes batailles alla même jusqu'à cracher dans la poussière quand Lonson parla de l'indéfectible loyauté de Dorian Hawkmooon à l'égard de ses compagnons.

Yisselda aussi le remarqua et son front se plissa. Son regard dévia sur Hawkmooon pour voir s'il avait vu la même chose, et leurs yeux se croisèrent. Dorian Hawkmooon haussa les épaules et lui adressa un petit sourire. Elle y répondit mais resta soucieuse.

Et lorsque l'ultime discours fut achevé, applaudi, les gens commencèrent à évacuer l'arène pour qu'on y amenât la première bête et que le premier torero tentât de lui ôter les rubans de toutes couleurs fixés entre ses cornes (car l'usage du peuple de Kamarg n'était pas d'exhiber son courage en tuant des animaux – l'agilité seule était requise contre l'écumante sauvagerie des plus farouches taureaux).

Mais la foule, en se dispersant, révéla un homme qui demeurerait dans l'arène. Hawkmooon à présent se remémorait son nom. Il s'appelait Czernik ; c'était un mercenaire bulgare qui avait uni sa fortune à celle du Comte Airain et avec lui chevauché lors d'une douzaine de campagnes. Il avait la figure empourprée comme s'il était pris de boisson et quelques difficultés à ne pas chanceler alors qu'il levait le doigt vers la tribune d'Hawkmooon et crachait de nouveau.

— Loyauté, croassa-t-il. Je sais tout autre chose. Je connais le meurtrier du Comte Airain, celui qui l'a livré à ses ennemis ! Lâche ! Hypocrite ! Faux héros !

Hawkmooon était atterré d'entendre délirer Czernik. Que voulait dire le vieillard ?

Des serviteurs se ruèrent sur Czernik et l'empoignèrent par les bras pour l'entraîner hors de l'enceinte. Il se battit avec eux.

— Ainsi vos maîtres cherchent à faire taire la voix de la vérité ! hurla-t-il. Mais c'est impossible ! Il a été accusé par le seul dont on ne puisse mettre la parole en doute !

S'il n'y avait eu que Czernik pour montrer une telle animosité, Hawkmooon aurait mis ces divagations sur le compte de la sénilité. Mais Czernik n'était pas le seul. Il ne faisait qu'exprimer ce que le duc

avait vu sur bon nombre de visages ce même jour... et les jours précédents.

— Lâchez-le, ordonna Hawkmoon qui se dressa pour se pencher à la balustrade. Laissez-le parler.

Les serviteurs restèrent un moment désemparés, ne sachant que faire. Puis, avec répugnance, ils libérèrent le vieillard qui se releva, tremblant, et darda sur Hawkmoon un regard noir.

— Bon, fit ce dernier, dites-moi ce dont vous m'accusez, Czernik. Je vous écoute.

L'attention de toute la population d'Aigues-Mortes était à présent rivée sur Hawkmoon et Czernik. Il y eut une pause, un silence dans l'air.

Yisselda tira le surplis de son époux.

— Ne l'écoute pas, Dorian. Il est ivre. Il est fou.

— Parlez, Czernik ! exigea Hawkmoon.

L'homme gratta ses cheveux gris et clairsemés, jeta des regards autour de lui sur la foule et marmonna quelque chose.

— Plus distinctement, Czernik. J'ai hâte de vous entendre.

— Je vous ai traité d'assassin et assassin vous êtes !

— Qui vous a dit que j'étais un assassin ?

De nouveau, les mots de Czernik furent inaudibles.

— Qui vous l'a dit ?

— Celui que vous avez tué ! hurla le vieillard. Celui que vous avez trahi !

— Un mort ? Et que j'aurais trahi ?

— L'homme que nous aimons tous. Celui que j'ai suivi dans une centaine de provinces. Celui qui par deux fois m'a sauvé la vie. L'homme à qui, mort ou vif, ma loyauté reste à jamais acquise.

Hawkmoon entendit s'élever derrière lui le murmure incrédule de Yisselda :

— Il ne peut parler de nul autre que de mon père...

— Voulez-vous dire le Comte Airain ? dit Hawkmoon à voix haute.

— Assurément ! cria Czernik sur le ton du défi. Le Comte Airain qui vint jadis à la Kamarg et la débarrassa de la tyrannie. Qui combattit le Ténébreux Empire et sauva le monde entier ! Point n'est besoin d'énumérer ses exploits qui sont bien connus. Mais ce qui l'est moins, c'est qu'à Londra il fut trahi par celui-là même qui non content de convoiter sa fille convoitait aussi son château. Et qui l'a tué pour les avoir.

— Vous mentez, dit Hawkmoon sans élever la voix. Si vous étiez plus jeune, Czernik, je vous mettrais au défi de défendre à la pointe de l'épée vos méprisables paroles. À de tels mensonges, comment pouvez-vous ajouter foi ?

— Nous sommes nombreux à y croire ! rétorqua Czernik avec un

grand geste pour montrer la foule. Beaucoup ici ont entendu ce que j'ai entendu.

— Où l'avez-vous entendu ?

Yisselda venait de rejoindre son époux à la balustrade.

— Dans les marais qui jouxtent la cité. La nuit. Des gens qui rentraient comme moi d'une autre ville ont pu l'entendre.

— Et de quelles lèvres félonnes ?

Hawkmoon tremblait de colère. Le Comte Airain et lui avaient combattu côte à côte et l'un comme l'autre étaient disposés à se sacrifier mutuellement leur vie. Or, voilà que ce mensonge était proféré – qu'il insultait à la mémoire du Comte Airain – et c'était là ce qui motivait le courroux d'Hawkmoon.

— Des siennes ! Des propres lèvres du Comte Airain !

— Maudit saoulard ! Le Comte Airain est mort ! Vous-même venez de me le dire !

— Certes, mais son spectre est de retour en Kamarg, chevauchant son grand cheval cornu dans son armure d'airain rutilante, sa chevelure et ses moustaches de la nuance même de l'airain, son regard d'un éclat comparable. Il est là, perfide Hawkmoon, tout près, dans les marais. Il est là pour vous hanter. Pour que ceux qui le croisent s'entendent narrer votre trahison, comment vous l'avez abandonné aux ennemis qui le cernaient, comment vous l'avez laissé périr à Londra.

— Calomnie ! s'écria Yisselda. J'étais à Londra. Je m'y suis battue. Rien n'aurait pu sauver mon père.

— Et... enchaîna Czernik d'une voix plus profonde mais toujours aussi forte... j'ai appris du Comte Airain comment vous étiez complice de votre amant pour le duper.

— Oh ! (Yisselda se plaqua les mains sur les oreilles.) C'est obscène ! Obscène !

— Silence à présent, Czernik, l'avertit Hawkmoon en un grondement sourd. Tenez votre langue car vous avez passé la mesure.

— Il vous attend dans les marais. De vous, là-bas, il tirera vengeance, le prochain soir où vous quitterez l'abri des remparts d'Aigues-Mortes... si vous en avez l'audace. Car son fantôme reste un héros, que dis-je, un homme plus que vous ne le serez jamais, girouette. Oui... girouette. Vous avez d'abord servi Köln, puis vous avez servi l'empire avant de vous tourner contre lui puis de l'aider de nouveau dans son complot contre le Comte Airain, puis une fois de plus vous avez trahi l'empire. Vos antécédents attestent la vérité de mes paroles. Je ne suis pas fou. Je ne suis pas saoul. Ce que j'ai vu et entendu, d'autres l'ont vu et entendu.

— En ce cas, on vous a berné, affirma Yisselda.

— C'est vous que l'on a bernée, gente dame ! gronda Czernik.

Puis les serviteurs de nouveau s'avancèrent et Hawkmoon ne fit

rien pour les arrêter quand ils se saisirent du vieillard pour l'entraîner hors de l'amphithéâtre.

Le reste des festivités se ressentit de l'incident, les invités d'Hawkmoon étant trop gênés pour faire le moindre commentaire et la foule ayant à l'évidence perdu son intérêt tant pour les taureaux que pour les champions qui adroitement bondissaient et leur cueillaient des rubans entre les cornes.

Suivit un banquet au Château Airain. Tous les dignitaires de Kamarg y avaient été conviés au même titre que les ambassadeurs étrangers, aussi l'absence de quatre ou cinq personnalités locales attira-t-elle l'attention. Hawkmoon mangea peu et but plus qu'il n'y était enclin de coutume. Quoi qu'il fût pour s'arracher à la sombre humeur où l'avaient plongé les accusations de Czernik, il lui fut difficile de sourire, même quand ses propres enfants descendirent le saluer et lui demandèrent d'être présentés aux hôtes. Chaque phrase lui coûtait et la conversation fut loin d'être animée, même entre les convives. Bon nombre des légats s'excusèrent et rejoignirent de bonne heure leurs appartements. Bientôt, il ne resta dans la vaste salle que Hawkmoon et Yisselda qui, depuis leur place en haut bout de la table, regardaient les serviteurs débarrasser les reliefs du repas.

— Qu'a-t-il pu voir ? dit Yisselda comme à leur tour les domestiques disparaissaient. Qu'a-t-il pu entendre, Dorian ?

Hawkmoon haussa les épaules.

— Il nous l'a dit. Le fantôme de ton père...

— Un Baragouin moins balbutiant que d'autres ?

— C'est ton père qu'il décrivait. Son cheval. Son armure. Ses traits.

— Mais il était ivre... même aujourd'hui.

— N'a-t-il pas dit que d'autres avaient vu le Comte Airain et entendu de sa bouche un récit semblable ?

— Alors c'est un complot. L'un de tes ennemis – quelque impénitent Seigneur du Ténébreux Empire qui aurait survécu et déguisé son visage pour ressembler à mon père.

— Ce serait possible, dit Hawkmoon. Mais Czernik entre tous n'aurait-il pas percé à jour une telle mascarade ? Il a côtoyé le Comte Airain des années durant.

— Juste, reconnut Yisselda. Et il le connaissait bien.

Hawkmoon avec lenteur se leva de sa chaise et d'un pas lourd gagna l'âtre au-dessus duquel était exposé le harnois de guerre du Comte Airain. Il leva les yeux vers l'armure, puis son bras se tendit et la toucha. Il secoua la tête.

— Il me faut découvrir par moi-même la nature de ce « spectre ». Pourquoi quelqu'un cherche-t-il à me discréditer de cette manière ? Qui peut être cet adversaire ?

— Czernik lui-même ? N'a-t-il pu prendre ombrage de ta présence

au Château Airain ?

— Czernik est vieux, presque sénile. Il n'aurait pu manigancer supercherie si complexe. Toutefois, ne s'est-il pas demandé pourquoi le Comte Airain restait dans les marais à se plaindre de moi ? Cela ne ressemble guère à ton père. Fût-il ici qu'il n'eût hésité à venir dans son propre château tirer vengeance de ses griefs contre moi.

— Voilà que tu parles comme si tu croyais Czernik.

Hawkmoon soupira.

— Il faut que j'en sache plus. Je dois aller trouver Czernik et l'interroger...

— Je puis envoyer en ville un de nos hommes de confiance.

— Non. Je vais y aller moi-même et le dénicher.

— Es-tu sûr...

— C'est ce que j'ai à faire. (Il l'embrassa.) Je veux en avoir le cœur net ce soir même. Pourquoi serions-nous hantés par des spectres que nous n'avons même pas vus ?

Il drapa sur ses épaules son épaisse cape de soie indigo et, après avoir déposé un autre baiser sur les lèvres de Yisselda, sortit dans la cour et ordonna que l'on sellât et harnachât son cheval cornu. Quelques instants plus tard, il franchissait les portes du château et descendait les lacets menant à la ville. Peu de lumières brillaient dans la cité bien que ce fût nuit de fête. De toute évidence, la scène dans les arènes avait affecté les citoyens d'Aigues-Mortes tout autant que Hawkmoon et ses invités. Le vent commençait à souffler quand il atteignit les premières rues, l'âpre mistral de Kamarg qu'ici les gens nommaient le Vent de Vie, censé qu'il était d'avoir sauvé leur terre durant le Tragique Millénaire.

S'il était possible de trouver Czernik quelque part, c'était dans l'une des tavernes du quartier nord de la ville. Hawkmoon s'y achemina, laissant à son cheval le choix de son allure car, par bien des côtés, il hésitait à réitérer la scène de l'après-midi. Il n'avait nulle envie de réentendre les mensonges de Czernik, ces calomnies qui les déshonoraient tous, jusqu'au Comte Airain que le vieillard prétendait aimer.

Les tavernes du quartier nord étaient essentiellement des baraques en bois où la blanche pierre de Kamarg n'entrait que pour les fondations. Elles offraient une grande diversité de couleurs et le fronton des plus ambitieuses arborait même des scènes entières, peintes pour certaines à la mémoire des propres prouesses d'Hawkmoon tandis que d'autres commémoraient les hauts faits du Comte Airain avant qu'il ne vînt sauver la Kamarg, car le comte avait combattu (et souvent donné le premier assaut) dans chacune des batailles qui avaient marqué son temps. Du reste, bon nombre de ces tavernes s'étaient trouvées baptisées du nom de ces batailles, ou de celui des quatre héros qui avaient servi le Bâton Runique. L'une se

nommait la Campagne de Magyarie tandis que l'autre se réclamait de la Bataille de Cannes. Là c'était le Fort de Balancia, là les Neuf du Dernier Carré, là l'Étendard Sanglant... autant de rappels des exploits du Comte Airain. Czernik, s'il n'avait pas déjà roulé dans le ruisseau, ne pouvait qu'être dans l'un de ces hauts lieux du souvenir.

Hawkmooon poussa la première porte, celle de l'Amulette Rouge (qui tirait son nom du joyau magique qu'en un temps il avait porté au cou) et trouva l'endroit bondé de vieux soldats qu'il connaissait pour la plupart. Tous étaient passablement ivres avec entre les mains de solides chopes de bière ou de vin. On aurait eu peine à trouver un homme parmi eux dont le visage ou les membres ne fussent pas couturés de cicatrices. Âpre était leur rire mais sans être bruyant... leur voix ne se donnait à plein que pour chanter. Hawkmooon se sentait bien en pareille compagnie et il eut à cœur de saluer presque tous ceux qu'il connaissait. Aussi fut-ce avec un plaisir sincère qu'il finit par aborder un Slavien manchot, autre vétéran des campagnes du Comte Airain.

— Ah, Josef Vedla ! Bonsoir, capitaine ! Comment vont vos affaires ?

Vedla plissa les yeux et tenta de sourire.

— À vous aussi bonsoir, mon seigneur. Voilà près d'un mois que nous ne vous avons vu dans nos tavernes.

Il baissa les yeux et son intérêt se concentra sur le contenu de sa chope.

— Vous joindrez-vous à moi pour une outre de vin nouveau ? demanda Hawkmooon. J'ai ouï dire qu'il était particulièrement bon cette année. Peut-être quelques-uns de nos vieux amis accepteront-ils de...

— Non, merci, mon seigneur. (Vedla se leva). J'ai d'ores et déjà trop bu.

Maladroitement, il s'enveloppa d'une main dans son manteau.

Hawkmooon parla sans détour.

— Josef Vedla, croyez-vous Czernik quand il prétend avoir rencontré le Comte Airain dans les marais ?

— Je dois partir.

Vedla s'achemina vers la porte surbaissée.

— N'allez pas plus loin, Capitaine Vedla.

À contrecœur, Vedla s'immobilisa et, lentement, se retourna vers Hawkmooon.

— Croyez-vous que le Comte Airain lui ait dit que j'avais trahi notre cause ? Que je l'avais conduit dans un piège ?

Vedla se rembrunit.

— Czernik seul, je ne le croirais pas. Il se fait vieux et n'a d'autres souvenirs que ceux du temps de sa jeunesse, lorsqu'il chevauchait aux

côtés du Comte Airain. Peut-être irais-je jusqu'à ne croire aucun vétéran, quel qu'il soit, quoi qu'il me dise, car nous sommes tous et toujours en grand deuil du Comte Airain, n'aspirant qu'à son retour.

— Comme moi.

Vedla soupira.

— Je vous crois, mon seigneur. Mais peu y sont enclins par les temps qui courent. Du moins la plupart ne sont-ils simplement pas très sûrs...

— Qui d'autre a vu ce spectre ?

— Plusieurs marchands qui tardivement rentraient à la nuit par les chemins des marais. Un jeune piègeur de taureaux sauvages. Même un gardian de service dans une tour des marches orientales prétend avoir vu dans les lointains une silhouette qui était indiscutablement celle du défunt comte.

— Savez-vous où se trouve Czernik pour le moment ?

— Probablement au Passage du Dniepr, la taverne qui est au bout de la ruelle. C'est là qu'il boit sa pension ces derniers temps.

Ensemble, ils s'acheminèrent le long de la ruelle pavée de galets.

— Capitaine Vedla, dit Hawkmoon. Pensez-vous que j'aie pu trahir le Comte Airain ?

Vedla frotta son nez grêlé.

— Non. Il est difficile de vous voir comme un traître, Duc de Köln. Mais ce que l'on raconte a tant de consistance. Tous ceux qui ont rencontré ce... ce fantôme... rapportent la même histoire.

— Il n'en reste pas moins que, vivant ou mort, le Comte Airain n'est pas du genre à geindre en bordure de la ville. S'il voulait... si son désir était d'exercer sur moi quelque vengeance, ne pensez-vous pas qu'il en franchirait les portes pour me la réclamer ?

— Certes, le Comte Airain n'était pas homme à rester dans l'indécision. Toutefois – le Capitaine Vedla eut un sourire triste – les fantômes ont la réputation établie d'observer leurs propres coutumes.

— Vous y croyez donc ?

— Je ne crois rien ; je crois tout. Telle est la leçon que m'a donnée ce monde. Touchant au Bâton Runique, existe-t-il un événement dont un simple mortel croirait qu'il ait réellement eu lieu ?

Hawkmoon ne put faire autrement que retourner à Vedla son sourire.

— Je saisis votre propos, capitaine. Bonne nuit, donc.

— Bonne nuit, mon seigneur.

À grands pas, Josef Vedla s'éloigna dans la direction opposée tandis qu'Hawkmoon menait son cheval jusqu'en vue de la taverne que son enseigne désignait comme le Passage du Dniepr. La peinture du panneau partait en écailles et la taverne elle-même s'affaissait comme si l'on en avait retiré l'une des poutres centrales. L'établissement était

d'un aspect passablement déplaisant et il en émanait une senteur complexe, mixture de vin aigre, de fiente animale, de graisse et de vomi. Qu'un ivrogne portât son choix sur ces lieux n'avait rien d'un mystère car plus d'oubli pouvait y être acquis à moindre prix.

Quand Hawkmooon se voûta pour franchir la porte, il découvrit une salle presque vide éclairée çà et là par des torches et des chandelles. Le plancher maculé de taches, les tables et bancs crasseux, le cuir fendillé des outres, les gobelets d'argile et de bois ébréchés, les hommes et femmes dépenaillés, tassés ou vautrés dans les coins, tout rendait hommage à la première impression d'Hawkmooon. On ne fréquentait pas le Passage du Dniepr par convivialité ; on y venait pour être ivre aussi vite que possible.

Un petit homme sale avec une couronne de cheveux noirs et graisseux tout autour de son crâne chauve se glissa hors d'un recoin sombre pour sourire à Hawkmooon.

— De la bière, mon seigneur ? Ou du bon vin ?

— Czernik est-il chez toi ?

— Oui, mon seigneur.

Le tavernier montra du pouce une porte avec un écriteau « Privé ».

— Il fait de la place pour en reprendre. Ça ne saurait durer. Dois-je l'appeler ?

— Non.

Hawkmooon promena un regard autour de la pièce et s'installa sur un banc qu'il jugea vaguement plus propre que les autres.

— Je vais l'attendre.

— Avec une coupe de vin pour passer le temps ?

— D'accord.

La coupe était toujours intacte devant Hawkmooon quand Czernik réapparut. Il le vit aussitôt, en quelques embardées, cingler sur le comptoir.

— Une autre fiasque, marmonna le vieux soldat qui palpa ses vêtements à la recherche de sa bourse.

Il n'avait pas encore vu Hawkmooon. Celui-ci se leva.

— Czernik ?

Le vétéran pivota sur lui-même et faillit tomber. Sa main chercha une épée qu'il avait mise en gage depuis longtemps pour s'acheter à boire.

— Traître, est-ce pour me tuer que vous êtes venu ? (Son regard flou lentement se durcit de haine et de peur.) Dois-je mourir pour avoir dit la vérité ? Si le Comte Airain était là... savez-vous comment s'appelle cet endroit ?

— Le Passage du Dniepr.

— Oui, et j'y étais. Nous avons combattu côte à côte, le Comte Airain et moi, au Passage du Dniepr. Contre les armées du Prince

Rouchtof, contre ses cosaques. Le fleuve s'y trouva si endigué de cadavres qu'à jamais son cours fut changé. Et à la fin, les hordes du Prince Rouchtof furent anéanties et il ne resta vivants dans notre camp que le Comte Airain et moi.

— Je connais l'histoire.

— Sachez donc que je suis un brave. Que je ne vous crains pas. Tuez-moi si c'est votre intention. Mais vous ne pourrez faire taire le Comte Airain.

— Je ne suis pas venu vous réduire au silence, Czernik, mais vous écouter. Redites-moi ce que vous avez vu et entendu.

Czernik posa sur Hawkmoon un regard soupçonneux.

— Je vous l'ai déjà dit cet après-midi.

— Je souhaite le réentendre. Sans que vous y mêliez vos propres accusations. Répétez-moi, telles que vous en avez souvenir, les paroles du Comte Airain.

Czernik haussa les épaules.

— Il a dit que vous convoitiez ses terres et sa fille depuis le premier jour qui vous vit en Kamarg. Il a dit qu'auparavant déjà vous aviez maintes fois prouvé votre trahison. Il a dit que vous aviez combattu le Ténébreux Empire à Köln puis rejoint les Seigneurs Animaux quoiqu'ils eussent occis votre père. Qu'ensuite vous vous étiez retourné contre eux sitôt que vous aviez jugé vos forces suffisantes mais qu'ils vous avaient écrasé, couvert de chaînes dorées puis emmené à Londra où, en échange de votre salut, vous aviez accepté de les aider dans leur complot contre le Comte Airain. Une fois hors de leurs mains, vous êtes venu en Kamarg et avez trouvé plus simple de trahir de nouveau l'empire. Ce que vous avez fait. Vous vous êtes alors servi de vos amis – le Comte Airain, Oladahn, Noblegent et d'Averc – pour lancer l'assaut contre vos anciens maîtres, et quand ces amis vous devinrent inutiles, vous fîtes en sorte qu'ils périssent à la bataille de Londra.

— Fable convaincante, dit Hawkmoon, lugubre. Elle colle assez bien aux faits tout en laissant de côté certains détails susceptibles de justifier mes actes. Mais, à coup sûr, il s'agit là d'une habile invention.

— Le Comte Airain mentirait-il selon vous ?

— Selon moi, celui que vous avez vu dans les marais – qu'il soit mortel ou fantôme – n'est pas le Comte Airain. Je dis la vérité, Czernik, et j'en ai la certitude car nulle trahison ne pèse sur ma conscience. Le Comte Airain le savait. Pourquoi irait-il mentir après sa mort ?

— Je connais le Comte Airain et je vous connais. Je sais qu'il n'aurait jamais proféré un tel mensonge. C'était un diplomate astucieux – aucun d'entre nous ne l'ignore – mais à ses amis, il n'a jamais dit que la vérité.

— En ce cas, ce que vous avez vu n'était pas le Comte Airain.

— C'était lui. C'était son fantôme. Le Comte Airain auprès duquel j'ai chevauché, de qui j'ai tenu la bannière lorsque, ensemble, nous sommes allés en Italie combattre la Ligue des Huit, deux ans avant notre arrivée en Kamarg. Je connais le Comte Airain...

Hawkmoon fronça les sourcils.

— Et quel était son message ?

— Il vous attend chaque nuit dans les marais. Il y vient pour tirer de vous vengeance.

Hawkmoon prit une grande inspiration et rectifia la position de son épée sur sa hanche.

— En ce cas, j'irai à lui ce soir même.

Czernik lui coula un regard intrigué.

— Vous n'avez pas peur ?

— Non. Quoi que vous ayez vu, je sais qu'il ne peut s'agir du Comte Airain. Pourquoi craindrais-je un simulacre ?

— Peut-être avez-vous perdu souvenir de l'avoir trahi, suggéra Czernik. Peut-être fut-ce entièrement perpétré par le joyau qu'en un temps vous portiez au front. Cette gemme a pu vous amener à commettre des actes dont vous auriez oublié jusqu'au projet lorsqu'on vous l'a ôtée ?

Hawkmoon gratifia le vétéran d'un sourire sans joie.

— Je vous remercie, Czernik, mais je doute que le joyau ait eu sur moi si grande emprise. Sa nature était quelque peu différente.

Il fronça les sourcils. L'espace d'un instant s'était fait jour en lui l'idée que Czernik avait peut-être raison. C'eût été horrible... Mais non, il ne pouvait en être ainsi. Yisselda aurait deviné la vérité, quelque effort qu'il eût fait pour la dissimuler. Yisselda savait qu'il n'était pas un traître.

Il n'en restait pas moins qu'une créature hantait les marais et tentait de monter contre lui le peuple de Kamarg, qu'il devait en conséquence en venir aux mains avec elle une fois pour toutes... Exorciser le spectre et prouver aux gens comme Czernik qu'il n'avait trahi personne.

Il rompit là sa conversation avec le vieux soldat et quitta la taverne à grands pas, enfourcha son robuste étalon noir et le dirigea vers les portes de la ville.

Il les franchit, s'enfonça dans les marais sous le clair de lune et perçut, âpres et lointaines, les premières notes du mistral, en sentit le souffle froid sur sa joue, vit se rider la surface des lagunes et les roseaux esquisser leur dansant préambule à la pleine force du vent qui viendrait d'ici quelques jours.

De nouveau il s'en remit pour le choix de la route à sa monture qui mieux que lui connaissait les marais. Et son regard entre-temps sonda

la pénombre, se posa de-ci de-là, chercha un fantôme.

RENCONTRE DANS LES MARAIS

L'ombre grouillait de bruits infimes : détalant, glissant, aboyant, toussant, hululant, la faune des marais vaquait à ses occupations nocturnes. De temps à autre, une bestiole plus massive émergeait de l'ombre et passait devant Hawkmoon. Ou il venait d'une lagune un lourd fracas d'éclaboussures comme un gros hibou pêcheur plongeait sur sa proie. Mais nulle silhouette humaine, ni spectrale ni mortelle, ne s'offrait aux regards du Duc de Köln cependant qu'il s'enfonçait toujours plus loin dans les ténèbres.

Dorian Hawkmoon était perplexe et amer. Il avait envisagé une existence toute de tranquillité rurale sans autres problèmes que le choix des croisements et des semences, que l'ordinaire tâche d'élever ses enfants.

Et voilà que maintenant ce damné mystère s'était fait jour. Même la menace d'une guerre ne l'aurait pas dérangé moitié autant. La guerre, avec le Ténébreux Empire au besoin, était un modèle de limpidité par rapport à ça. Aurait-il découvert dans les cieux l'airain des ornithoptères granbretons, entraperçu dans les lointains les armées aux masques de bêtes, les chars grotesques et tout l'étrange attirail du Ténébreux Empire qu'il aurait su quoi faire. Il aurait su répondre si le Bâton Runique l'avait appelé.

Mais ce qui arrivait était plus insidieux. Comment s'y prendre avec des rumeurs, avec des fantômes, avec de vieux amis qui s'étaient retournés contre lui ?

Sa monture cornue poursuivait lentement son chemin sur les sentes du marécage. Et il n'y avait toujours pas le moindre signe qu'une autre âme que lui hantât les lieux. Il commença de se sentir las, s'étant levé beaucoup plus tôt qu'à l'habitude afin de se préparer pour les festivités. Le soupçon naquit en lui qu'il n'y avait rien à trouver dans les marais, que Czernik et les autres avaient tout imaginé, simplement.

Il sourit de sa bêtise. Comment avait-il pu prendre au sérieux les divagations d'un ivrogne ?

Et bien sûr, ce fut à cet instant précis qu'il lui apparut, chevauchant un alean sans corne, destrier caparaçonné de soie rousse, avec une armure d'airain qui brillait au clair de lune. D'airain poli le heaume, sans fioritures, efficace ; d'airain poli le plastron et les jambières. De pied en cap cette silhouette était d'airain vêtue. De mailles d'airain cousues sur cuir ses gantelets et ses bottes, chaîne d'airain sa ceinture fermée par une énorme boucle d'airain, et soutenant un fourreau d'airain. Mais dans ce fourreau, point d'airain, du bon acier. Un sabre. Puis il y avait le visage, les yeux d'or brun, droits et sévères, la lourde moustache rousse, les sourcils roux, le teint de métal fondu.

Ce ne pouvait être nul autre ?

— Comte Airain ! hoqueta Hawkmoon.

Puis il se ressaisit, examina l'apparition, car il avait vu le Comte Airain mort sur le champ de bataille.

Cet homme avait quelque chose de différent et il ne fallut guère plus d'un instant à Hawkmoon pour prendre conscience que Czernik ne s'était pas écarté de la stricte vérité en affirmant qu'il s'agissait du même Comte Airain au côté duquel il avait combattu au Passage du Dniepr. Ce Comte Airain était plus jeune d'au moins vingt ans que celui rencontré par Hawkmoon lors de sa venue en Kamarg sept ou huit ans plus tôt.

Les paupières battirent et la tête massive, apparemment d'airain, se tourna légèrement de sorte que son regard fut posé sur Hawkmoon.

— Êtes-vous celui que j'attends ? fit la voix profonde du Comte Airain. Ma Némésis ?

— Votre Némésis ? Hawkmoon partit d'un rire âpre. À mon sens, vous seriez plutôt la mienne, Comte Airain !

— Je ne sais que penser.

Cette voix, sans conteste, était celle du défunt comte, mais elle avait quelque chose qui tenait du rêve. Et les yeux de ce Comte Airain ne se rivaient pas sur Hawkmoon avec leur ancienne et familière franchise.

— Qui êtes-vous ? demanda Hawkmoon. Qu'est-ce qui vous amène en Kamarg ?

— Mon trépas. Ne suis-je pas mort ?

— Le Comte Airain que j'ai connu est mort. Il a péri à Londra voilà plus de cinq ans déjà. Et j'ai ouï dire qu'on m'en rendait responsable.

— Êtes-vous celui que l'on nomme Hawkmoon de Köln ?

— Oui-da ! Je suis Dorian Hawkmoon, Duc de Köln.

— Auquel cas je dois vous occire, ce me semble.

Ce Comte Airain ne paraissait parler qu'avec répugnance.

Quoique la tête lui tournât, Hawkmoon constatait que son

interlocuteur (quel qu'il fût) n'avait guère plus d'assurance que lui. Moins peut-être, car Hawkmoon avait reconnu le Comte Airain, mais cet homme n'avait pas reconnu Hawkmoon.

— Pourquoi devriez-vous m'occire ? Qui vous a dit de le faire ?

— L'oracle. Car bien que présentement mort, je puis revivre, mais seulement si j'ai la certitude de ne point périr à la bataille de Londra. Partant, je dois occire qui m'enjoindra de livrer pareille bataille et me trahira en faveur de ceux que je combats. Et cet homme est Dorian Hawkmoon de Köln, qui convoite ma terre et... et convoite ma fille.

— J'ai par mon lignage suffisance de terres et votre fille m'était promise bien avant la bataille de Londra. Quelqu'un se joue de vous, ami fantôme.

— Pourquoi l'oracle m'induirait-il en erreur ?

— Parce qu'il existe de faux oracles. D'où venez-vous ?

— D'où ? Mais enfin, de la Terre.

— En ce cas, que croyez-vous que soit cet endroit ?

— L'inférieure contrée, bien sûr. Un lieu d'où peu s'évadent. Mais je le puis. Pourvu que d'abord je vous tue, Dorian Hawkmoon.

— On cherche à me détruire à travers vous, Comte Airain... si Comte Airain vous êtes. Je n'ai pas l'ébauche d'une explication pour ce mystère, mais je vous crois sincère lorsque vous pensez être le Comte Airain et voyez en moi votre ennemi. Tout n'est peut-être que mensonge... tout ou seulement partie.

Un pli se grava sur le front sculptural du comte.

— Vous me troublez. Je ne comprends pas. On ne m'a point averti.

Hawkmoon avait les lèvres sèches. Il était presque trop abasourdi pour être en mesure de penser. Tant d'émotions simultanées se bouscuaient en lui. La douleur au souvenir de son ami défunt. La haine envers quiconque cherchait à bafouer ce souvenir. La peur que ce fût effectivement un fantôme. Et la compassion s'il s'agissait réellement du Comte Airain ramené d'entre les morts et transformé en automate.

Il commença de soupçonner non plus le Bâton Runique mais la science infâme du Ténébreux Empire. L'affaire entière portait la marque du pervers génie des savants granbretons. Mais comment avaient-ils pu la lui imprimer ? Les deux plus grands savants-sorcières de Granbretagne, Taragorm et Kalan, avaient péri. Nul n'avait su les égaler de leur vivant ni les remplacer après leur mort.

Et pourquoi le Comte Airain paraissait-il si jeune ? Pourquoi semblait-il inconscient d'avoir une fille ?

— Point averti par qui ? s'enquit Hawkmoon avec insistance. En viendraient-ils à se battre que le Comte Airain n'aurait nulle peine à le défaire, songeait-il, l'Europe entière n'ayant jamais connu de plus vigoureux champion. Même à l'orée de son grand âge, le comte n'avait

pu trouver homme qui soutînt contre lui plus de quelques passes en combat singulier.

— Par l'oracle. Et il est un autre détail qui me trouble, mon ennemi à venir. Si vous êtes toujours en vie, comment se fait-il que vous hantiez vous aussi les régions infernales ?

— Ce ne sont pas les enfers autour de nous mais la terre de Kamarg. Vous ne la reconnaissez donc pas, vous qui tant d'années en fûtes le Seigneur Gardian... qui l'avez défendue contre le Ténébreux Empire ? Pour sûr, je ne crois pas que vous soyez le Comte Airain.

Le personnage porta dans un geste perplexe une main gantée de métal à son front.

— Vous ne croyez pas... Nous ne nous sommes pourtant jamais rencontrés...

— Jamais rencontrés ? Nous qui ensemble avons livré maintes batailles et à maintes reprises nous sommes mutuellement sauvé la vie ? Non, je vous crois homme doté par nature d'une étonnante ressemblance avec le Comte Airain puis, par sortilège, de la conviction de l'être avant qu'on ne vous charge de me tuer. Peut-être est-ce quelque survivance du Ténébreux Empire. Peut-être y a-t-il toujours des sujets de la Reine Flana pour me haïr. Pareille idée vous évoque-t-elle quelque chose ?

— Non. Mais j'ai la certitude d'être le Comte Airain. Gardez-vous d'accroître ma confusion, Duc de Köln.

— Sur quoi se fonde cette certitude ? Sur votre ressemblance avec le Comte Airain.

— Non, sur ce que je suis lui ! rugit l'homme. Mort ou vif, je suis le Comte Airain.

— Comment serait-ce possible quand vous ne me reconnaissez pas, quand vous ignorez même que vous avez une fille, quand vous prenez cette terre de Kamarg pour quelque surnaturelle contrée de l'au-delà ? Quand vous ne vous rappelez rien de vos campagnes au service du Bâton Runique ? Quand vous allez jusqu'à penser que moi qui entre tous vous aimais, qui vous étais de ma vie et de ma dignité redevable, que moi je pourrais vous avoir trahi ?

— J'ignore tout de ces événements dont vous parlez mais je connais mes voyages et mes batailles au service de bien des princes... en Magyarie, en Arabie, en Scandie, en Slavie et sur les terres des Grecs et des Bulgares. Je sais quel est mon rêve : apporter l'union à ces principautés d'Europe sans cesse en chamaille. J'ai souvenance de toutes les femmes qu'il me fut donné d'aimer, des amis que j'ai eus... et des adversaires qu'il me fallut combattre. Et je sais que pour l'heure vous n'êtes encore ni de mes amis ni de mes ennemis mais que de ces derniers vous deviendrez le plus traître. Dans le monde d'en haut je gis mourant, et ici j'erre en quête de celui qui finira par me dépouiller

de tout ce que je possède, y compris ma propre vie.

— Et répétez-moi qui vous a gratifié de ces précieux renseignements.

— Des dieux... des êtres surnaturels... l'oracle lui-même... qu'en sais-je ?

— Vous y croyez ?

— Jadis non, mais j'y suis contraint : l'évidence est là.

— Tel n'est pas mon sentiment. Je ne suis pas mort et point ne demeure dans l'inférieure contrée. De chair et de sang je suis fait, mon ami, ainsi que vous l'êtes selon toute apparence. Je vous haïssais lorsque je me suis mis en route à votre recherche, mais je me rends compte à présent qu'autant que moi vous êtes victime. Retournez vers vos maîtres et dites-leur que c'est moi qui d'eux vais tirer vengeance.

— Par la jarrettière de Narsha, rugit l'homme d'airain, il ferait beau voir qu'on me donne des ordres !

Sa dextre gantée tomba sur le pommeau de sa lame, geste caractéristique du Comte Airain, comme l'étaient les expressions qui passaient sur ce visage. Était-il possible que ce fût là quelque formidable simulacre du comte concocté par la science du Ténébreux Empire ?

Hawkmoon était à présent presque fou d'ahurissement et de chagrin.

— Parfait ! s'écria-t-il. Finissons-en, vous et moi. S'il est vrai que vous êtes le Comte Airain, vous n'aurez guère de difficulté à m'occire et vous serez alors satisfait. Moi aussi d'ailleurs, car je ne saurais vivre parmi des gens qui me soupçonneraient de vous avoir trahi.

Mais là-dessus l'expression de l'homme se modifia et se fit songeuse.

— Je suis le Comte Airain, n'allez pas en douter, Duc de Köln. Mais pour le reste, il se peut que nous soyons tous deux victimes d'un complot. Je n'ai pas seulement été soldat dans mon existence mais aussi politicien. Je sais qu'il en est pour se réjouir de dresser l'ami contre l'ami à des fins qui leur sont propres. Il n'est pas tout à fait exclu que vos paroles soient le reflet de la vérité...

— En ce cas, dit Hawkmoon soulagé, rentrez avec moi au Château Airain et nous ferons le point sur ce que nous savons.

— Non, fit l'homme en secouant la tête, je ne puis. J'ai vu les lumières de votre cité dans ses remparts et du château qui la couronne. Je m'y rendrais volontiers mais quelque chose m'en empêche... une barrière, un obstacle dont les propriétés m'échappent. C'est pourquoi je me suis vu forcé de vous attendre dans ce maudit marais. J'avais espéré m'acquitter prestement de ma tâche mais à présent... (Un pli soucieux, de nouveau, barra le front d'airain.) Tout pragmatique que je sois, Duc de Köln, je me suis toujours targué d'être

juste. Je n'irai pas vous occire pour satisfaire les vues d'un autre, et certes pas sans savoir de quelle nature sont ces vues. Il me faut en conséquence réfléchir à tout ce que vous m'avez dit. Puis, si j'en conclus que vous avez menti pour sauver votre peau, je vous tuerai.

— À moins, rétorqua Hawkmoon, sinistre, que vous ne soyez pas le Comte Airain et qu'en ce cas ce soit moi qui aie une chance de vous tuer.

L'homme eut un sourire familial, celui du défunt comte.

— Si fait... au cas où je ne serais pas le Comte Airain.

— Je reviendrai demain à midi, dit Hawkmoon. Où vous trouverai-je ?

— Midi ! Point de midi en ces lieux que le soleil évite.

— En cela vous mentez. (Hawkmoon éclata de rire.) Dans quelques heures ce sera le matin.

Une fois de plus l'homme passa son gantelet d'airain en travers du front.

— Pas pour moi, dit-il. Pas pour moi.

Hawkmoon en fut d'autant plus intrigué.

— Mais voilà des jours que vous êtes ici, ai-je oui dire.

— Une nuit... une seule, interminable, éternelle.

— Ce fait ne concourt-il pas à vous suggérer que vous êtes victime d'une illusion ?

— C'est possible, dit l'homme dans un profond soupir. Venez quand vous voudrez. Vous voyez ces vestiges, là-haut sur la colline ?

Un doigt d'airain se tendit et, dans le clair de lune, ce fut à peine si Hawkmoon distingua la forme d'un très vieil édifice en ruine que Noblegent lui avait un jour décrit comme une église gothique d'une extrême antiquité. Il s'était agi d'un des lieux favoris du Comte Airain qui souvent y avait mené son cheval quand il éprouvait le besoin d'être seul.

— Je connais ces ruines, dit Hawkmoon.

— Je vous y attendrai aussi longtemps que me le permettra ma patience.

— Très bien.

— Et venez armé, ajouta l'homme, car nous aurons probablement à nous battre.

— Mes paroles ne semblent pas vous avoir convaincu.

— Vous n'avez pas dit grand-chose, ami Hawkmoon. De vagues suppositions, des références à des gens qui me sont inconnus. Croyez-vous que le Ténébreux Empire s'inquiète de nous ? Il a, je pense, plus importantes matières à considérer.

— Le Ténébreux Empire n'existe plus et vous avez participé à sa destruction.

De nouveau ce sourire familial s'élargit sur les lèvres de l'homme.

— Là, c'est vous qui êtes dans l'illusion, Duc de Köln, dit-il, puis il fit pivoter son cheval et commença de se renfoncer dans la nuit.

— Attendez ! cria Hawkmoon. Que voulez-vous dire ?

Mais l'homme galopait déjà.

Hawkmoon éperonna sauvagement sa monture et se lança derrière lui.

— Que voulez-vous dire ?

L'étalon rechignait à prendre cette allure, il renâclait et tentait de se dérober mais Hawkmoon l'éperonna plus fort.

— Attendez !

Le cavalier restait visible devant lui mais ses contours étaient de moins en moins nets. Non, il ne pouvait s'agir d'un spectre.

— Attendez !

Le destrier d'Hawkmoon dérapa dans la vase. Il hennit de terreur comme pour tenter d'avertir son cavalier du danger qui les menaçait tous deux. Hawkmoon l'éperonna derechef et l'animal rua. Ses jambes de derrière commencèrent à s'enfoncer dans la boue.

Puis tous deux basculèrent du sentier serpentant entre les lagunes, brisèrent le rideau de roseaux et s'affaissèrent lourdement dans la boue qui, avide, les avala, les prit dans son étreinte. Hawkmoon alors lutta pour regagner la rive mais il avait les pieds coincés dans les étriers et une jambe prisonnière sous la masse pataugeante de sa monture.

Il se tendit et parvint à saisir un bouquet de roseaux, tenta de se ramener en terrain sûr. Il progressa de quelques pouces puis les roseaux s'arrachèrent du sol qui les portait et il retomba en arrière.

Et il se fit très calme en prenant conscience que chaque mouvement de panique l'enfonçait de plus en plus profond dans l'étang.

Il se dit alors que s'il avait des ennemis qui souhaitaient sa mort, il venait par sa propre négligence d'exaucer leurs souhaits.

UNE LETTRE DE LA REINE FLANA

Il ne voyait pas son cheval mais il pouvait l'entendre.

La pauvre bête s'ébrouait alors que la boue lui emplissait la bouche. Elle se débattait de plus en plus faiblement.

Hawkmoon avait réussi à libérer ses pieds des étriers et sa jambe n'était plus prisonnière, mais désormais seuls ses bras, sa tête et ses épaules dépassaient à la surface du marais. Peu à peu il était absorbé par son trépas.

Il lui était venu à l'esprit de grimper sur sa monture et de sauter de là jusqu'au sentier mais ses efforts en ce sens s'étaient révélés totalement infructueux. Il n'avait atteint d'autre résultat que d'enfoncer un peu plus l'animal. Hideux était à présent le souffle de celui-ci, entravé, pénible. Hawkmoon savait qu'il n'allait pas tarder à connaître des affres similaires.

Il se sentait parfaitement impuissant. Par sa propre bêtise, il s'était mis dans cette situation. Loin de résoudre quoi que ce fût, il n'avait fait qu'ajouter à ses problèmes. Il n'ignorait pas que s'il venait à disparaître, bon nombre le prétendraient occis par le fantôme du Comte Airain. Ce qui donnerait du poids aux accusations de Czernik et des autres, si bien que Yisselda elle-même finirait par le soupçonner d'avoir aidé à trahir son père. Au mieux quitterait-elle le Château Airain, peut-être pour aller vivre auprès de la Reine Flana, peut-être pour aller à Köln, mais leur fils Manfred n'hériterait pas du titre de Seigneur Gardien de la Kamarg et leur fille Yarmila rougirait de prononcer le nom de son père.

— Je suis un imbécile, dit-il à voix haute. Et aussi un meurtrier : je vais entraîner dans la mort une bonne monture. Peut-être Czernik avait-il raison, peut-être le Joyau Noir m'a-t-il fait commettre des actes de félonie dont j'ai perdu souvenir. Peut-être ai-je mérité de mourir.

Puis il crut entendre le Comte Airain passer tout près, ricanant d'un rire spectral. Mais sans doute s'agissait-il simplement d'une oie des

marais dont quelque renard venait de troubler le sommeil.

Le marais absorbait à présent son bras gauche. Avec d'infinies précautions, il le souleva. Jusqu'aux roseaux qui étaient désormais hors de portée.

Il perçut le dernier soupir de son cheval dont la tête sombrait sous la boue, en vit le corps se gonfler comme pour tenter de prendre une ultime goulée d'air. Puis l'animal se fit inerte et Hawkmoon le regarda lentement disparaître.

Plus nombreuses maintenant les voix qui le raillaient. Était-ce là celle de Yisselda ? Le cri d'une mouette. Et ces voix plus profondes, celles de ses soldats ? L'aboïement des renards et des ours des marais.

Pareille tromperie lui parut en cet instant la plus cruelle de toutes... elle était l'œuvre de son propre cerveau.

De nouveau il se sentit envahi par un sentiment d'ironie amère. Avoir mené si longtemps un si rude combat contre le Ténébreux Empire, être sorti vivant de terrifiantes aventures sur les deux continents... pour mourir dans l'ignominie, seul, au sein d'un marécage. Nul n'allait savoir où ni comment il était mort. Rien ne marquerait l'emplacement de sa tombe. On ne lui élèverait pas de statue devant les remparts du Château Airain. Au moins, se dit-il, c'est une mort calme.

— Dorian !

Cette fois, l'oiseau semblait en criant l'appeler par son nom. Il lui répondit, comme en écho : « Dorian ! »

— Dorian !

— Mon Seigneur de Köln, fit la voix d'un ours des marais.

— Mon Seigneur de Köln, dit Hawkmoon sur le même ton.

Il lui était parfaitement impossible à présent de libérer son bras gauche. Il sentait la boue lui ensevelir le menton, lui comprimer la poitrine au point de lui rendre la respiration difficile. Pris de vertige, il espérait pouvoir sombrer dans l'inconscience avant que la boue ne lui emplît la bouche.

S'il mourait, peut-être allait-il se retrouver séjournant dans quelque au-delà. Peut-être y rencontrerait-il de nouveau le Comte Airain. Et Oladahn des Montagnes Bulgares. Et Huillam d'Averc. Et Noblegent, le philosophe-poète.

« Ah, se dit-il, si je pouvais en être sûr, j'accueillerais cette mort avec un peu plus d'empressement. Toutefois, reste la question de mon honneur... et Yisselda. Yisselda ! »

— Dorian !

Encore une fois le cri de cet oiseau et son insolite ressemblance avec la voix de sa femme. Les mourants, avait-il entendu dire, étaient coutumiers de cette sorte de fantasmagorie. Le passage en était peut-être pour eux plus facile mais pas pour lui.

— Dorian. J'ai l'impression d'avoir reconnu ta voix. Est-ce toi, tout près ? Qu'est-il arrivé ?

— Je suis dans le marais, mon amour, répondit Dorian Hawkmoon à l'oiseau, et j'y meurs. Dis-leur qu'Hawkmoon n'était pas un traître. Dis-leur qu'il n'avait rien d'un lâche. Mais dis-leur qu'en revanche c'était un imbécile !

Un froissement se fit dans les roseaux bordant la rive et le regard d'Hawkmoon se porta vers eux. Il s'attendait à voir paraître un renard, vision terrible que celle d'un animal l'attaquant alors que la vase l'absorbait dans ses profondeurs. Il en frissonna.

Mais ce fut un visage humain qui se dessina entre les cannes. Un visage qu'il reconnut.

— Capitaine ?

— Oui, mon seigneur, répondit Josef Vedla qui se détourna pour parler à quelqu'un derrière lui. Vous aviez raison, ma dame. Il est là. Et presque entièrement submergé.

Une torche flamboya tandis que le capitaine la tendait pour voir à quel point Hawkmoon était la proie du marais.

— Vite... une corde.

— Je suis content de vous voir, Capitaine Vedla. Est-ce dame Yisselda qui vous accompagne ?

— Oui, c'est moi, Dorian, dit-elle d'une voix tendue. J'ai trouvé le capitaine et il m'a emmenée à la taverne où Czernik a ses habitudes. C'est Czernik qui nous a dit que tu avais pris la direction des marais. Aussi avons-nous rassemblé tous les hommes disponibles pour partir à ta recherche.

— Je vous en suis reconnaissant, dit Hawkmoon, mais ce ne serait nullement nécessaire si je n'avais pas agi aussi sottement... eurk !

La boue venait d'atteindre sa bouche.

Une corde lui fut lancée. De sa main libre il parvint à la saisir et à loger son poignet dans la boucle.

— Tirez, dit-il, puis il gémit lorsque le nœud mordit dans ses chairs et qu'il eut comme la sensation que le bras lui était arraché de l'articulation.

Lentement, son corps fut hissé hors du marais – qui répugnait à renoncer à son festin – jusqu'à ce qu'il fût en mesure de s'asseoir en hoquetant sur la rive alors que Yisselda, sans se soucier de la fange visqueuse et malodorante qui le couvrait de la tête aux pieds, l'enlaçait, l'embrassait en sanglotant.

— Nous t'avons cru mort.

— Moi aussi, dit-il. Et je mériterais de l'être, car j'ai tué l'un de nos meilleurs chevaux.

Le Capitaine Vedla jetait alentour des regards inquiets. À la différence des gardians de souche kamargaise, il n'avait jamais eu

grande attirance pour les marais, même de jour.

— J'ai vu l'homme qui se donne le nom de Comte Airain, reprit Hawkmoon, s'adressant au capitaine.

— Et vous l'avez occis, mon seigneur ?

Hawkmoon fit non de la tête.

— Il s'agit à mon sens de quelque saltimbanque doté d'une forte ressemblance avec le Comte Airain, mais ce n'est pas lui – ni mort ni viv –, j'en suis presque certain. Et on ne lui a pas correctement appris son rôle. Il ignore jusqu'au nom de sa fille et ne connaît rien de la Kamarg. Toutefois, je le crois sans malice. Il se peut qu'il soit fou, mais il me paraît plus vraisemblable qu'il ait été par hypnose induit à se prendre pour le défunt comte. Je soupçonne derrière lui quelques fauteurs de troubles du Ténébreux Empire cherchant à me discréditer et du même coup à se venger.

Vedla parut soulagé.

— Voilà qui me donne au moins quelque chose à répondre à ceux qui vont répandant des ragots, dit-il. Mais la ressemblance de ce bougre avec le vieux comte doit être frappante pour avoir abusé Czernik.

— Certes. Il a tout du défunt seigneur : les expressions, les gestes, tout... Mais son comportement garde pourtant un je ne sais quoi d'incertain, comme s'il vivait un rêve. C'est ce qui m'a conduit à supposer qu'il n'a de son propre chef nulle intention mauvaise mais que d'autres le manipulent.

Hawkmoon se leva.

— Où est cet imposteur à présent ? demanda Yisselda.

— Il a disparu dans les marais. Je le suivais – à trop vive allure – lorsque cet accident m'est arrivé. (Hawkmoon éclata de rire.) C'est que je m'inquiétais, vois-tu, car, l'espace d'un instant, j'ai vraiment cru qu'il avait disparu comme un fantôme.

Yisselda sourit.

— Prends mon cheval, dit-elle, je monterai devant toi comme auparavant je l'ai si souvent fait.

Et d'une humeur bien plus détendue, la petite troupe rentra au Château Airain.

Le matin suivant, l'histoire de la rencontre de Dorian Hawkmoon avec le « saltimbanque » avait fait le tour de la ville et des hôtes plénipotentiaires du château. On se la répétait en matière de plaisanterie, chacun soulagé de pouvoir en rire et de ne point risquer de porter offense au Duc de Köln. Les festivités reprirent, plus débordantes à mesure que le vent soufflait plus fort. Hawkmoon, à présent qu'il ne craignait plus pour son honneur, décida de faire attendre le faux Comte Airain un jour ou deux et mit ce plan à

exécution, s'adonnant sans réserve à l'allégresse générale.

Mais alors qu'un matin au petit déjeuner il mettait au point avec ses hôtes leur programme de la journée, le jeune Lonson de Shkarlan descendit une lettre à la main. Celle-ci portait moult sceaux et son aspect était des plus impressionnants.

— Je viens de la recevoir, mon seigneur. Arrivée de Londra par ornithoptère. C'est la reine elle-même qui vous écrit.

— Des nouvelles de Londra. Splendide.

Hawkmoon prit la lettre et entreprit d'en briser les sceaux.

— Asseyez-vous, Prince Lonson, et rompez votre jeûne pendant que j'en prends connaissance.

Le Prince Lonson sourit et, répondant à l'offre de Yisselda, s'installa au côté de la dame du château et se servit une viande du plateau qui se trouvait devant lui.

Hawkmoon commença de lire la lettre de la Reine Flana. Elle traitait dans son ensemble des progrès de la souveraine dans son plan de mise en culture de vastes secteurs de son pays. Le projet semblait en bonne voie. On avait même obtenu par endroits des excédents dont on allait pouvoir faire commerce avec la Normandie et la province de Hanovre dont les propres récoltes étaient satisfaisantes, elles aussi. Mais ce fut vers la fin de la missive qu'Hawkmoon commença vraiment à y prêter attention.

« Nous en venons donc au seul point désagréable de ma lettre, mon cher Dorian. Il semble que mes efforts pour bannir de cette contrée les vestiges du passé n'aient pas connu un succès total. Les porteurs de masque resurgissent. Il y aurait des tentatives pour reconstituer les anciens ordres animaux, en particulier l'Ordre du Loup dont le Baron Meliadus, vous devez vous en souvenir, était Grand Maître. Quelques-uns de mes agents se sont débrouillés pour revêtir le costume des membres de ce culte et assister à leurs réunions. On y prête un serment qui devrait vous amuser... (j'espère en tout cas qu'il ne provoquera chez vous nulle inquiétude)... conjointement à celui de restaurer le Ténébreux Empire dans toute sa gloire, de me chasser de mon trône et d'anéantir ceux qui me sont fidèles : le serment de se venger de vous et de votre famille. Ceux qui ont survécu à la bataille de Londra, disent-ils, doivent tous disparaître. Dans la sécurité de votre Kamarg, je doute que vous ayez grand-chose à craindre d'une poignée de dissidents granbretons, aussi je vous conseille de n'en point perdre le sommeil. Je sais de source sûre que ces cultes clandestins ne sont pas très populaires et n'affectent que les quartiers de Londra restant à reconstruire. La grande majorité – aristocrates et gens du commun mêlés – s'est réjouie du retour à la vie rurale et au gouvernement parlementaire, ce qui était notre ancienne façon de

nous administrer du temps où la Granbretanne était saine. J'espère que nous retrouverons cet équilibre d'antan et que bientôt même ces rares enclaves de démenche seront éliminées de notre société. Une autre rumeur étrange, dont mes agents n'ont pu contrôler le bien-fondé, prétend que les plus redoutables dignitaires du Ténébreux Empire sont encore en vie quelque part, attendant de reprendre la « place qui leur est due à la tête du pays ». Je n'y puis croire car ce me semble être caractéristique de ces légendes forgées par les déshérités. Il doit y avoir sur le territoire de la seule Granbretanne un bon millier de héros endormis dans des cavernes qui tous attendent pour venir au secours de chacun que les temps soient mûrs (pourquoi ne le sont-ils jamais ? C'est là ce que je me demande !) Par mesure de précaution, mes agents cherchent la source de ces rumeurs mais nombre d'entre eux, je suis au regret de le dire, sont déjà tombés sous les coups de sectaires qui avaient découvert leur identité. L'opération devrait prendre plusieurs mois mais je ne doute pas que nous soyons bientôt débarrassés des porteurs de masque, surtout depuis que s'accélère la démolition des sombres lieux où ils aiment à se terrer. »

*

* *

— Y a-t-il des nouvelles inquiétantes dans la lettre de la Reine Flana ? demanda Yisselda lorsqu'elle vit son époux replier le parchemin.

— Pas vraiment, dit-il en secouant la tête. J'y trouve simplement confirmation de ce que j'ai récemment ouï dire : qu'on revoit des masques à Londra.

— Mais, pour un temps, cela ne pouvait manquer de se produire. Le phénomène est-il répandu ?

— Apparemment non.

Le Prince Lonson éclata de rire.

— Il est étonnamment restreint, ma dame, je puis vous l'assurer. La plupart des gens du commun n'étaient que trop heureux de se soustraire à l'inconfort des masques et des lourds vêtements. C'est également vrai de la noblesse – hormis quelques survivants des castes guerrières (fort peu nombreux, par bonheur).

— Flana fait état de rumeurs selon lesquelles certains parmi les plus éminents seraient encore en vie, annonça tranquillement Hawkmoon.

— Impossible. N'avez-vous pas occis le Baron Meliadus, Duc de Köln, ne l'avez-vous pas fendu de l'épaule aux parties ?

Un ou deux invités parurent offusqués d'un tel réalisme et le Prince Lonson se confondit en excuses. Puis il reprit :

— Le Comte Airain a fait passer Adaz Promp et plusieurs autres de

vie à trépas. Vous avez également tué Shenegar Trott à Dnark, devant le Bâton Runique. Quant à Mikosevaar, Nankenseen et le reste, tous sont morts. Taragorm a péri dans une explosion et Kalan s'est suicidé. Qui aurais-je oublié ?

Hawkmoon fronça les sourcils.

— Je ne pensais à nul autre qu'à Taragorm et Kalan, dit-il. Ce sont les seuls dont les morts n'ont pas eu de témoin.

— Mais Taragorm était présent lorsque la machine de guerre de Kalan a explosé. Personne n'aurait pu y survivre.

— Vous avez raison, dit Hawkmoon avec un sourire. Il est absurde de se lancer dans de pareilles spéculations. Nous avons mieux à faire.

Et son attention se tourna de nouveau vers les festivités du jour.

Mais ce soir, il savait qu'il aurait à chevaucher jusqu'aux ruines et se confronter à celui qui prétendait être le Comte Airain.

UNE COMPAGNIE DE TRÉPASSÉS

Ce fut donc au coucher du soleil que Dorian Hawkmoon, Duc de Köln, Seigneur Gardian de Kamarg, reprit les tortueux sentiers des marais pour s'enfoncer au cœur de son domaine, le regard sur les cercles des flamants écarlates dans le ciel, sur les taureaux blancs et les chevaux cornus dont les bandes, pareilles à de rapides traînées de fumée, passaient au loin entre les roseaux vert et brun, sur les lagunes qu'un soleil rouge sombrant à l'ouest transformait en flaques de sang, humant l'air vif porté par le mistral, s'en emplissant les poumons, atteignant enfin une faible éminence sur laquelle se dressaient des ruines d'une extrême antiquité que le lierre drapait d'ambre et de pourpre. Et là, dans les derniers feux du soleil mourant, Dorian Hawkmoon mit pied à terre et attendit la venue d'un spectre.

Le vent tirait sa cape au col surhaussé. Il lui giflait le visage et figeait ses lèvres. Il faisait onduler comme de l'eau la robe de sa monture. Il tranchait au travers des vastes et plates paludes. Et, alors que les animaux diurnes se disposaient au sommeil et que les nocturnes ne s'étaient pas encore montrés, il s'abattit sur l'immense Kamarg une terrifiante immobilité.

Même le vent tomba. Le froissement des roseaux cessa. Plus rien ne bougea.

Et Hawkmoon continua d'attendre.

Beaucoup plus tard, il entendit des sabots fouler la terre aqueuse. Un son étouffé. À sa hanche gauche sa main se porta et libéra l'attache de son épée dans le fourreau. Il avait revêtu son armure, un harnois d'acier façonné pour suivre chaque courbe de son corps. Il balaya loin des yeux sa chevelure et rajusta son heaume – simple, efficace à l'égal de celui du Comte Airain. Puis il rejeta sa cape en arrière pour n'être pas gêné dans ses mouvements.

Mais cette approche était celle de plus d'un cavalier ; Hawkmoon

tendit l'oreille. Quoique la lune fût ce soir à son plein, les bruits venaient de par-delà les vestiges de l'église et il n'en pouvait distinguer la source. Il compta. Ils étaient quatre, semblait-il. Ainsi l'imposteur avait amené du renfort. Ce pouvait être un piège, après tout. Il chercha où se dissimuler. Nul autre endroit que ces ruines. Prudemment, il s'en approcha et franchit l'obstacle des vieilles pierres rabotées jusqu'à ce qu'il fût certain d'être à l'abri des regards de quiconque venait par l'autre flanc de la colline. Son cheval seul trahissait sa présence.

Les cavaliers commencèrent de gravir la pente. Il les voyait à présent se profiler sur le ciel clair. Ils montaient le dos bien droit et leur attitude n'était pas dénuée de fierté. Qui pouvaient-ils être ?

Hawkmoon vit un reflet d'airain et sut qu'il correspondait au faux comte. Mais les trois autres ne portaient pas d'armure aussi reconnaissable. Ils atteignirent le sommet de la colline et découvrirent son cheval.

Il entendit alors la voix du Comte Airain.

— Duc von Köln, appelait-elle.

Il s'abstint d'y répondre.

Puis une autre voix, languissante :

— Peut-être est-il allé se soulager dans ces ruines ?

Et, avec un choc, Hawkmoon reconnut également cette voix. C'était celle de Huillam d'Averc. Feu d'Averc qui avait péri à Londra d'ironique manière.

Il vit s'approcher la silhouette un mouchoir à la main et reconnut aussi le visage. C'était bien celui de d'Averc. Aussitôt, non sans terreur, il sut qui étaient les deux autres.

— Attendons-le. N'a-t-il pas dit qu'il viendrait, Comte Airain ?

C'était Noblegent qui venait de parler.

— Si fait. C'est là ce qu'il m'a dit.

— En ce cas, qu'il se dépêche, car ce vent me mord même au travers de mon épaisse fourrure, fit la voix d'Oladahn.

Et Hawkmoon comprit que, veille ou sommeil, il s'agissait là d'un cauchemar, de la plus douloureuse épreuve qu'il eût connue dans son existence : celle de voir des êtres qui ressemblaient tant à ses amis morts deviser en chevauchant comme ils avaient eu coutume de le faire quelque cinq années auparavant. Hawkmoon aurait donné sa vie pour que cette résurrection fût réelle mais il savait que c'était impossible. Nul philtre n'était en mesure de faire revivre celui qui, comme Oladahn des Montagnes Bulgares, s'était vu taillé en pièces dispersées par la suite. Et aucun des trois autres ne portait non plus trace de blessure.

— Je vais attraper froid, c'est certain... et peut-être périr une fois de plus.

C'était typique de d'Averc et de ses inquiétudes à l'égard d'une santé, la sienne, aussi robuste pourtant que celle de n'importe quel autre. S'agissait-il vraiment de fantômes ?

— Je me demande ce qui a pu nous réunir, fit Noblegent, pensif. Et dans un monde si lugubre dont le soleil est absent ? Mais ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés, Comte Airain ? À Rouen, si je ne me trompe ? À la cour de Hanal le Blanc ?

— J'ai aussi cette impression.

— Il semble que le Duc de Köln soit pire que Hanal pour ce qui est de verser aveuglément le sang. Et, pour autant que je puisse dire, la seule chose que nous ayons en commun, c'est de devoir être occis de sa main si nous ne le tuons. Toutefois, j'ai peine à croire...

— On m'a suggéré que nous étions victimes d'un complot, comme je vous l'ai dit, souligna le Comte Airain. Ce peut être exact.

— Nous sommes victimes de quelque chose, c'est certain, dit d'Averc en se mouchant délicatement dans son mouchoir de dentelle. Mais je suis d'avis qu'il est préférable d'en discuter avec notre meurtrier avant de le faire passer de vie à trépas. Si nous le tuons et qu'il n'en résulte rien, nous aurons à demeurer dans ce terrible et sinistre endroit pour l'éternité... en sa compagnie puisqu'il sera mort aussi.

— À ce propos, comment avez-vous péri ? lui demanda Oladahn presque sur le ton de la conversation courante.

— D'une mort sordide où eurent conjointement part concupiscence et jalousie. La concupiscence était mienne, la jalousie venait d'un autre.

— Voilà qui pique notre curiosité, dit en riant Noblegent.

— J'avais une maîtresse qui – ce sont des choses qui arrivent – était mariée à un autre. Un vrai cordon-bleu... avec un éventail de recettes proprement incroyables, mes amis, tant aux fourneaux qu'au lit, si vous me suivez. Je me trouvais donc avec elle pour une semaine pendant que son mari était au loin à la cour... cela se passait en Hanovrie où mes affaires me retenaient alors. Ce fut une semaine extraordinaire mais qui, un soir hélas, parvint à sa fin, l'époux de cette dame devant rentrer dans la nuit. Pour me consoler, elle me prépara un prodigieux souper. Le bouquet final. Jamais elle n'avait mieux cuisiné. Il y eut des escargots, des soupes, des goulaschs, des oiseaux nappés de sauces exquises et des soufflés... bon, je vois que je vous mets en appétit et je m'en excuse... Bref, un repas superbe, auquel je fis plus honneur qu'il ne convenait à une santé déficiente comme la mienne, puis j'implorai ma maîtresse de m'accorder, pendant qu'il en était encore temps, sa compagnie au lit pour une petite heure, sur les deux qui nous séparaient du retour prévu de son époux. Non sans hésitation, elle accepta. Nous nous jetâmes sur sa couche,

parachevâmes ce dîner dans l'extase... et nous endormîmes. Si profondément, dois-je préciser, que nous ne fûmes réveillés que par son mari qui nous secouait.

— Et qui vous tua, non ? s'enquit Oladahn.

— En quelque sorte. Je bondis du lit. Je n'avais point d'arme, ni d'ailleurs motif de l'occire, bien sûr, puisque c'était lui l'offensé – et que j'ai toujours eu au plus haut point le sens de la justice. Je bondis donc et me ruai par la fenêtre. Sans vêtements. Et il pleuvait des cordes. Cinq milles pour regagner mes pénates. Résultat : une pneumonie.

Oladahn éclata de rire et le fracas de son allégresse fut un supplice pour Hawkmoon.

— De laquelle vous mourûtes.

— De laquelle, pour être précis, en admettant que ce singulier oracle soit dans le vrai, je suis en train de mourir tandis que mon âme se tient sur une colline venteuse où elle n'est guère mieux lotie !

D'Averc alla s'abriter près des ruines, se trouvant ainsi à moins de cinq pieds de l'endroit où Hawkmoon était tapi.

— Et vous, mon ami, comment êtes-vous venu à mourir ?

— Je suis tombé d'un rocher.

— Était-il haut ?

— Non, d'une dizaine de pieds.

— Et cette chute vous a tué ?

— Non, ce fut le rôle de l'ours qui m'attendait en bas.

De nouveau, le rire d'Oladahn. Et de nouveau, dans la poitrine d'Hawkmoon, un pincement de douleur.

— Moi je suis mort de la peste scandinave, dit Nobleagent, à moins que je ne sois en train d'en mourir.

— Et moi, j'ai rencontré mon destin en livrant bataille en Tarkie contre les éléphants du roi Orson, déclara celui qui se prenait pour le Comte Airain.

Hawkmoon pensa invinciblement à des acteurs répétant leur rôle. Il y aurait eu de quoi s'y tromper sans les inflexions, les gestes, les façons de s'exprimer. Il y avait de subtiles différences mais rien qui lui permît de douter d'être en présence de ses amis. Toutefois, de même que le Comte Airain ne l'avait pas reconnu, ces quatre personnages semblaient étrangers les uns aux autres.

Une hypothèse commençait de naître en lui quand il sortit de sa cachette pour leur faire face.

— Bonsoir, mes seigneurs. (Il s'inclina.) Je suis Dorian Hawkmoon von Köln. Je te connais, Oladahn... vous aussi, Nobleagent... vous aussi, d'Averc... et nous nous sommes déjà rencontrés, Comte Airain. Êtes-vous ici pour m'occire ?

— Pour discuter si nous devons le faire, répondit le Comte Airain

en s'installant sur une roche plate. Voyez-vous, je me considère comme un observateur perspicace de la nature humaine. Je pense en fait être exceptionnellement bon juge pour avoir si longtemps survécu. Et je ne crois pas, Dorian Hawkmoon, qu'il y ait en vous grande félonie. Même dans une situation susceptible de justifier une trahison – ou qui vous semblerait la justifier –, je doute que vous y ayez recours.

C'est là ce qui me trouble dans l'affaire qui nous occupe. Secundo, nous sommes tous quatre connus de vous alors que nous ne vous connaissons point. Tertio, nous sommes les seuls qui aient été dépêchés dans cet au-delà particulier, coïncidence qui n'est pas sans éveiller ma méfiance. Quarto, à tous on nous a raconté une histoire similaire : que vous nous trahiriez à quelque date dans l'avenir. Maintenant, supposons que nous ayons atteint ce point du futur où nous nous sommes tous les cinq rencontrés pour devenir amis, qu'en pouvez-vous déduire ?

— Que vous êtes originaire de mon passé ! dit Hawkmoon. Et c'est pourquoi vous me paraissez plus jeune, Comte Airain... tout comme vous, Noblegent... et toi, Oladahn... et vous aussi, d'Averc...

— Merci, dit ce dernier, sarcastique.

— Ce qui implique qu'aucun d'entre nous n'est mort de la façon dont il le pense – au cours d'une bataille en Tarkie, dans mon cas... de maladie, pour ce qui est de Noblegent et de d'Averc... attaqué par un ours, dans le cas d'Oladahn...

— Exact, l'interrompt Hawkmoon, car je vous ai tous rencontrés plus tard et vous étiez vivants, sans conteste. Mais il me revient, Oladahn, de t'avoir entendu dire que tu avais failli périr sous la griffe d'un ours, et vous, Comte Airain, me narrer comment la mort vous avait frôlé en Tarkie... quant à vous, Noblegent, j'ai souvenir que vous fîtes allusion à la peste scandienne.

— Et moi ? s'enquit d'Averc avec curiosité.

— J'ai oublié, d'Averc... car dans vos récits les indispositions tendaient à se bousculer alors que je ne vous ai jamais vu autrement que dans la meilleure forme...

— Ah ! Serais-je donc voué à guérir ?

Hawkmoon s'abstint de répondre à d'Averc et poursuivit :

— Il en résulte que vous n'allez pas mourir, même si pareille éventualité vous semble envisageable. Quels que soient ceux qui nous trompent, ils cherchent à vous faire croire que c'est à eux que vous devez de survivre.

— C'est en gros ce que j'avais compris, dit le Comte Airain en hochant la tête.

— Mais c'est aussi le point sur lequel bute mon raisonnement, reprit Hawkmoon, car là réside un paradoxe : pourquoi, lorsque nous nous sommes vus pour la première fois – que ce soit par le passé ou

tout à l'heure –, n'avions-nous aucun souvenir de cette présente rencontre ?

— Il nous faut dénicher nos félons et leur poser la question, ce me semble, dit Noblegent. Certes, j'ai quelque peu étudié la nature du temps et il est une école de pensée pour affirmer que de tels paradoxes seraient voués à se résoudre d'eux-mêmes, la mémoire ne pouvant qu'être purgée de tout élément venant en contradiction de l'expérience normale du temps. Bref, le cerveau effacerait tout ce qui présente une apparence inconsistante. Il n'en reste pas moins que certains aspects de ce raisonnement échouent à me satisfaire...

— Pourrions-nous reporter à plus tard d'en discuter les implications philosophiques ? coupa le Comte Airain, bougon.

— Le temps et la philosophie ne sont qu'une seule et même matière, Comte Airain. Et il n'est que la philosophie pour aisément débattre de la nature du temps.

— Il se peut. Mais l'autre question demeure : l'éventualité que de malveillants personnages, aptes de quelque manière à contrôler le temps, nous manipulent. Comment les atteindre et que faire quand nous y serons parvenus ?

— J'ai souvenir de quelque chose concernant des cristaux, dit Hawkmoon, rêveur, qui transporteraient des hommes dans des dimensions parallèles de la Terre. Je me demande si l'on n'aurait pas de nouveau fait usage de telles gemmes ou d'artifices comparables ?

— Je ne sais rien de vos cristaux, dit le Comte Airain, et les trois autres s'accordèrent à dire qu'ils en ignoraient également tout.

— C'est qu'il existe d'autres dimensions, voyez-vous, poursuivit Hawkmoon. Et il se pourrait que dans certaines vivent des hommes pratiquement identiques à ceux qui vivent dans celle où nous sommes. Nous y trouverions une Kamarg similaire à celle qui nous entoure. Ne serait-ce pas la réponse ? Sans l'être vraiment, toutefois.

— J'ai peine à vous suivre, gronda le Comte Airain. Voilà que vous commencez à parler comme ce compagnon sorcier...

— Philosophe, rectifia Noblegent, et poète.

— Certes, de complexes cheminements de pensée se font jour à l'approche de la vérité, dit Hawkmoon.

Et il leur narra l'histoire de la tour d'Elvereza et des Anneaux de Cristal de Mygan... comment on s'en était servi pour les transporter lui et d'Averc d'une dimension à l'autre, par-delà les mers, voire au travers du temps. Et du fait qu'ils avaient tous joué un rôle dans cette aventure, Hawkmoon ne manquait pas d'être sensible à l'étrangeté de la situation... car il parlait familièrement d'eux comme de ses amis, et se référait à des événements qui prendraient place dans leur avenir. Et lorsqu'il eut terminé, ils parurent convaincus d'avoir reçu une

explication vraisemblable de leur situation présente. Hawkmoon se remémora aussi le Peuple des Ombres, ces êtres paisibles qui lui avaient offert une machine grâce à laquelle il avait arraché le Château Airain de son espace-temps pour le transporter dans un autre plus sûr quand le Baron Meliadus les avait attaqués. Un nouveau voyage jusqu'à Soryandum dans le désert syrien lui permettrait peut-être de solliciter à nouveau l'aide du Peuple des Ombres. Il s'en ouvrit à ses amis.

— Oui, l'idée vaut la peine d'être essayée, approuva le Comte Airain. Mais nous n'en sommes pas moins dans les griffes de ceux qui nous ont mis ici... et sans la plus petite notion de la manière dont ils s'y sont pris, ni en l'occurrence du but précis qu'ils poursuivent.

— Cet oracle dont vous parlez, s'enquit Hawkmoon. Où est-il ? Pourriez-vous me décrire avec exactitude ce qui vous est arrivé... après votre « mort ».

— Je me suis retrouvé sur cette terre, mes plaies guéries et mon armure réparée...

Les autres confirmèrent que pour eux les choses s'étaient également passées ainsi.

— Avec un destrier et de la nourriture en suffisance pour un bon moment, si déplaisante qu'en soit la saveur.

— Et l'oracle ?

— Une sorte de pyramide qui parle. De la taille d'un homme, étincelante – pareille à du diamant – et flottant au-dessus du sol. Elle apparaît et disparaît à volonté, semble-t-il. D'elle je tiens ce que je vous ai dit lors de notre première rencontre. Je lui suppose une origine surnaturelle quoique pareille croyance aille contre mes convictions passées...

— Son origine est probablement mortelle, dit Hawkmoon. L'œuvre de quelque savant sorcier tels ceux qui jadis travaillèrent pour le Ténébreux Empire, ou autre chose que nos ancêtres auraient inventé avant le Tragique Millénaire.

— J'ai ouï dire que cela existait, reconnut le Comte Airain. Et je préfère cette explication qui s'accorde plus à mon tempérament, je dois l'admettre.

— Cet oracle a-t-il proposé de vous ramener à la vie une fois que vous m'auriez occis ?

— Cela même, en bref.

— C'est également l'offre qu'il m'a faite, dit d'Averc, et les deux autres hochèrent la tête.

— Bien. Peut-être devrions-nous retourner vers cette machine, si machine il y a, et voir ce qu'il en est ? suggéra Noblegent.

— Il demeure un second mystère, toutefois, dit Hawkmoon. Comment se fait-il qu'en Kamarg, où pour moi les jours s'écoulent

normalement, vous demeuriez dans une nuit perpétuelle.

— Énigme s'il en est, dit d'Averc non sans délice. Peut-être faudrait-il poser la question. Après tout, si le Ténébreux Empire est derrière tout ça, on ne peut pas me vouloir grand mal : je suis l'ami de la Granbretanne !

Hawkmoon eut un sourire entendu.

— En effet, Huillam d'Averc, pour le moment, vous l'êtes.

— Dressons donc notre plan de bataille, dit le Comte Airain, pratique. Ne serait-il pas judicieux de nous mettre tout de suite en quête de la pyramide de diamant ?

— Attendez-moi ici, dit Hawkmoon. Il me faut d'abord repasser chez moi. Je serai de retour avant l'aube... c'est-à-dire dans quelques heures. Me faites-vous confiance ?

— J'aime mieux croire un homme qu'une pyramide de cristal, fit le Comte Airain avec un sourire.

Hawkmoon gagna l'endroit où paissait sa monture et se hissa en selle.

Alors qu'il redescendait la colline, laissant derrière lui les quatre hommes, il s'astreignit à penser le plus clairement possible, s'efforçant de ne pas réfléchir aux implications paradoxales de ce qu'il avait appris cette nuit pour se concentrer sur ce qui était susceptible d'avoir créé une telle situation. Son expérience ne lui fournissait que deux hypothèses pour rendre compte de ce qui était à l'œuvre ici : le Bâton Runique et le Ténébreux Empire. Mais ce pouvait n'être ni l'un ni l'autre... quelque tierce puissance. Toutefois, les seuls autres mortels qui eussent un grand potentiel scientifique étaient le Peuple des Ombres de Soryandum, et ils n'avaient jamais paru enclins à se mêler des affaires d'autrui. Par ailleurs, le Ténébreux Empire était le seul à vouloir sa mort... en l'occurrence de la main de l'un de ses amis défunts, ou des quatre. Il y avait là un humour cruel correspondant aux perverses mentalités de cette ancienne et malveillante puissance. Pourtant – le fait lui revenait en force à l'esprit – tous les dignitaires de l'empire étaient morts. Mais morts, le Comte Airain, Oladahn, Noblegent et d'Averc ne l'étaient-ils pas, eux aussi ?

Hawkmoon s'emplit les poumons d'une pénétrante bouffée d'air glacial alors que la cité d'Aigues-Mortes se profilait à l'horizon. La pensée lui était déjà venue qu'il pouvait s'agir d'un piège hautement sophistiqué, que sous peu lui aussi serait mort.

Et pour ce motif il rentrait au Château Airain prendre congé de son épouse, embrasser ses enfants et rédiger une lettre à ouvrir au cas où il ne reviendrait pas.

LIVRE SECOND

VIEUX ENNEMIS

UNE PYRAMIDE QUI PARLE

Hawkmoon avait le cœur gros en quittant pour la troisième fois le Château Airain. Au plaisir de voir ses amis se mêlait la douloureuse conviction qu'en un sens il s'agissait bien de fantômes. Il n'en était pas un dont il n'eût vu la dépouille mortelle. Et puis ces hommes étaient des étrangers. Conversations, aventures et faits communs qui peuplaient sa mémoire n'évoquaient rien pour eux. Ils ne se connaissaient pas même les uns les autres. Et par-dessus tout pesait sur lui la conscience de cette mort tapie dans leur avenir : il risquait de ne les retrouver que pour quelques heures, après quoi la créature ou la force qui les manipulait les lui arracherait de nouveau. Il était même envisageable qu'ils ne fussent déjà plus là quand il atteindrait les ruines.

Pour ce motif, il en avait dit le moins possible à Yisselda sur les événements de la nuit, s'était borné à lui faire savoir qu'il devait partir, remonter à la source de cette menace qui pesait sur lui. Le reste, il l'avait consigné par écrit, de sorte que s'il ne revenait pas la lettre lui apprendrait toute la vérité telle qu'il la connaissait à ce stade. Passant sous silence Noblegent, d'Averc et Oladahn, il lui avait nettement fait comprendre qu'il considérait ce Comte Airain comme un imposteur. Il ne voulait pas lui voir partager le fardeau qui maintenant reposait sur ses épaules.

Plusieurs heures le séparaient encore de l'aube lorsqu'il atteignit enfin l'éminence et vit les quatre hommes et les quatre chevaux qui l'y attendaient. Il monta jusqu'aux ruines et mit pied à terre. Les quatre hommes se détachèrent de l'ombre et, l'espace d'un instant, il crut vraiment être dans quelque au-delà et dans la compagnie des trépassés, mais il repoussa cette pensée morbide et d'une voix claire annonça :

— Comte Airain, quelque chose me trouble.

Le preux d'airain vêtu inclina son visage de métal en fusion.

— Qu'est-ce donc ?

— En nous quittant, lors de notre première rencontre, je vous ai dit que le Ténébreux Empire était anéanti et vous m'avez répondu qu'il n'en était rien. Tant cela m'intrigua que je voulus vous suivre ; je fis un écart et m'embourbai dans un étang. Mais que vouliez-vous dire ? En sauriez-vous plus que vous ne m'avez narré ?

— Je ne vous ai pas dit que la simple vérité. Le Ténébreux Empire voit sa force grandir, ses frontières s'étendre.

Une évidence s'imposa dans l'esprit d'Hawkmoon et il partit d'un grand rire.

— En quelle année se situe cette bataille en Tarkie dont vous fîtes mention ?

— Cette année, voyons. La soixante-septième du Taureau.

— Vous vous trompez, dit Noblegent. Nous sommes dans la quatre-vingt-unième année du Rat...

— La quatre-vingt-dixième de la Grenouille, affirma d'Averc.

— Non, la soixante-quinzième de la Chèvre, les contredit Oladahn.

— Vous êtes tous dans l'erreur, conclut Hawkmoon. Cette année – l'année qui nous voit réunis sur cette colline – est la quatre-vingt-neuvième du Rat. Par conséquent, pour vous tous, le Ténébreux Empire prospère... et même, n'a pas encore donné la pleine mesure de sa puissance. Mais pour moi, il n'est plus rien... et c'est nous cinq qui fûmes les principaux artisans de sa chute. Vous comprenez maintenant pourquoi je nous soupçonne de faire l'objet d'une vengeance du Ténébreux Empire. Ou bien quelque sorcier de cette maléfique puissance a trouvé le moyen de sonder l'avenir et d'y voir ce que nous avons accompli, ou bien quelque autre sorcier de cette même vengeance a échappé au châtiment qui par nous s'est abattu sur les Seigneurs Animaux et tente à présent de nous faire payer cet acte de justice. Car voilà près de six ans que nos destinées convergentes ont fait de nous des serviteurs du Bâton Runique en lutte contre le Ténébreux Empire. Notre mission fut couronnée de succès mais quatre d'entre nous périrent... vous quatre. Et hormis le Peuple des Ombres de Soryandum – que les affaires des hommes laissent indifférents –, les seuls capables de manipuler le Temps sont les sorciers du Ténébreux empire.

— J'ai fréquemment songé que j'aimerais savoir comment j'allais mourir, dit le Comte Airain, mais à présent je n'en suis plus si certain.

— Sur ce point, nous n'avons que votre parole, ami Hawkmoon, dit d'Averc. Et il reste à élucider plus d'un mystère. Entre autres, si tout ceci se situe dans notre avenir, pourquoi ne nous sommes-nous pas rappelé vous avoir précédemment connu lors de notre « première »

rencontre ?

Il haussa les sourcils puis se mit à tousser dans son mouchoir.

— J'ai déjà exposé la théorie concernant cet apparent paradoxe, fit remarquer en souriant Noblegent. Le temps ne suit pas nécessairement un cours linéaire. C'est notre esprit qui le perçoit ainsi. Il se peut que le temps pur soit d'une nature plus aléatoire...

— Oui, oui, l'interrompit Oladahn. De quelque manière, doux sire Noblegent, vous avez l'art de m'embrouiller plus avant par vos explications.

— Qu'il nous suffise de dire que le temps n'est peut-être pas tel que nous le pensons, dit le Comte Airain. De cela nous avons une sorte de preuve, après tout, et n'avons nul besoin de croire le Duc Dorian sur parole : nous savons avoir été arrachés à différentes années pour être réunis ici. Que nous soyons dans le futur ou le passé, il est clair que c'est là une période temporelle différente de celles que nous avons laissées derrière nous. Et bien sûr, cela plaide en faveur de ce que nous suggère le Duc Dorian et va contre ce que nous a dit la pyramide.

— J'adhère à cette logique, Comte Airain, approuva Noblegent. Tant intellectuellement qu'affectivement, j'incline à unir pour l'heure ma destinée à celle du Duc Dorian. Aurais-je eu d'ailleurs le projet de le tuer que je ne suis pas certain que j'aurais pu le mettre à exécution, car il va contre mes convictions de ravir la vie d'un autre être.

— Bien, si vous êtes tous deux convaincus, dit d'Averc dans un bâillement, je suis disposé à vous imiter. Le discernement n'a jamais été ma qualité première et j'ai même bien souvent méconnu où résidait mon propre intérêt. Mon œuvre architecturale – aussi démesurée dans son ambition que mesurée dans sa rétribution – eut pour commanditaire un roitelet qui ne tarda pas à se faire détrôner. Son successeur ne parut guère apprécier mes réalisations et, de toute manière, je ne me privais pas de l'insulter. En tant que peintre, j'ai toujours choisi des mécènes qui avaient tendance à mourir avant de pouvoir sérieusement commencer à m'entretenir. C'est pourquoi je devins diplomate indépendant... afin de me perfectionner dans les voies de la politique avant de reprendre mes anciens métiers. Toutefois, je n'ai pas l'impression d'en avoir suffisamment appris...

— Peut-être parce que vous préférez écouter votre propre voix, dit Oladahn avec gentillesse. Maintenant, messieurs, ne faudrait-il pas nous mettre en quête de la pyramide ? (Il prit son carquois sur le dos puis décrocha la corde de son arc pour se le passer en bandoulière.) Après tout, nous n'avons aucune idée du temps qui nous reste.

— Tu as raison. Quand viendra l'aube, je risque de vous voir disparaître, dit Hawkmoon. J'aimerais savoir pourquoi les jours pour moi se succèdent dans leur cycle ordinaire tandis que vous demeurez dans une nuit éternelle.

Il retourna jusqu'à sa monture et l'enfourcha. Il avait à présent des fontes garnies de nourriture, et aussi deux lances-feu dans leur étui fixé à l'arrière de sa selle. Le grand étalon cornu qu'il avait choisi était le meilleur cheval des écuries du Château Airain. Il se nommait Tison à cause de ses yeux qui flamboyaient comme des braises.

Les autres retournèrent vers leurs propres montures et grimpèrent en selle. Le doigt du Comte Airain se pointa vers le sud par-delà le pied de la colline.

— Plus loin dans cette direction s'étend une mer infernale, infranchissable, m'a-t-on dit. Sur son bord, nous devons nous rendre et là nous y verrons l'oracle.

— Cette mer n'est que celle où se jette le Rhône, dit Hawkmoon sans élever la voix. Certains la nomment la mer du Milieu.

Le Comte Airain éclata de rire.

— Une mer que j'ai traversée une bonne centaine de fois. Je souhaite que vous soyez dans le vrai, ami Hawkmoon, et je soupçonne que vous l'êtes. Oh, que j'aspire à croiser le fer avec ceux qui nous trompent !

— Espérons qu'on nous en laisse l'opportunité, fit d'Averc, caustique. Car j'ai le sentiment – sans avoir, Comte Airain, votre sagacité pour juger les hommes – qu'elle nous sera refusée quand nous aurons à en découdre avec nos ennemis. Leurs armes ont de fortes chances d'être un peu plus sophistiquées.

Hawkmoon montra ce qui pointait à l'arrière de sa selle.

— Je l'ai prévu, et j'ai là deux lances-feu.

— Bon, c'est sans doute mieux que rien, reconnu d'Averc, mais il gardait l'air sceptique.

— Je n'ai jamais eu grande estime pour ces armes sorcières, dit Oladahn avec un regard méfiant vers les lances. Elles ont tendance à susciter contre ceux qui les emploient des forces incontrôlables.

— Vous êtes superstitieux, Oladahn, les lances-feu n'ont rien de surnaturel, ce sont les fruits de la science qui s'est épanouie avant la venue du Tragique Millénaire.

— Si fait, maître Noblegent, mais voilà qui amène de l'eau à mon moulin.

Bientôt la sombre étendue de la mer scintilla devant eux.

Et Hawkmoon sentit se contracter les muscles de son estomac tandis qu'il anticipait la rencontre avec la pyramide qui avait tenté d'amener ses amis à l'occire.

Mais le rivage, lorsqu'ils l'atteignirent, était vide hormis quelques dépôts d'algues, de rares touffes d'herbe poussant sur le sable et le ressac qui léchait la grève. Le Comte Airain les amena jusqu'à l'endroit où de sa cape il s'était fait un auvent adossé à une dune. Il gardait là sa nourriture et les quelques affaires laissées derrière lui pour partir en

quête d'Hawkmoon. En chemin, les quatre hommes avaient expliqué au duc les circonstances de leur rencontre, comment chacun de prime abord avait pris l'autre pour Hawkmoon et l'avait défié en conséquence.

— C'est ici que paraît la pyramide lorsqu'elle se manifeste, dit le comte. Je suggère que vous vous cachiez dans ces roseaux là-bas. Ensuite, je n'aurai qu'à dire que nous vous avons occis et nous verrons ce qu'il en adviendra.

— Fort bien.

Hawkmoon déposa les lances-feu et mena son cheval jusqu'au couvert des hautes cannes. De loin, il vit les quatre hommes parler un moment puis il entendit monter la puissante voix du Comte Airain :

— Oracle ! Où êtes-vous ? À présent, vous pouvez me libérer. J'ai fait ce que j'avais à faire. Hawkmoon est mort.

Hawkmoon se demanda si la pyramide ou ceux qui la manœuvraient avaient un moyen de vérifier cette affirmation. Pouvaient-ils sonder l'ensemble de ce monde ou n'en percevaient-ils qu'une partie ? Avaient-ils des espions humains à leur service ?

— Oracle ! appela de nouveau le Comte Airain. Hawkmoon a péri de ma main !

Hawkmoon eut alors le sentiment qu'ils avaient totalement échoué à berner le soi-disant oracle. Le mistral continuait de franchir en hululant étangs et paludes, herbes et roseaux d'ondoyer. L'aube approchait à grands pas. Bientôt en poindrait la première et grise lueur, et avec elle il risquait de voir se dissiper ses amis.

— Oracle ! Où êtes-vous ?

Quelque chose clignota, mais sans doute n'était-ce qu'un feu follet porté par le vent. Puis le clignotement réapparut, au même endroit, juste au-dessus du casque du Comte Airain.

Hawkmoon se glissa en main une lance-feu et à tâtons chercha l'ergot qui, pressé, libérerait une flamme rutilante.

— Oracle !

Des contours se dessinèrent, blancs et ténus. La source du chatoiement de lumière. Les contours d'une pyramide. Et, à l'intérieur, une ombre estompée qui s'effaça progressivement à mesure que la forme se remplissait.

Puis une pyramide adamantine haute à peu près comme un homme plana en surplomb du comte légèrement sur sa droite.

Hawkmoon se tendit tout yeux et toute ouïe alors que la pyramide commençait de répondre.

— Vous vous êtes fort bien acquitté de votre tâche, Comte Airain. Pour ce, je vais vous renvoyer vous et vos compagnons dans le monde des vivants. Où est le cadavre ?

Hawkmoon était sidéré. Il avait reconnu la voix émanant de la

pyramide mais pouvait à peine y croire.

— Le cadavre ? rétorqua le comte, nullement démonté. Vous ne m'avez jamais demandé de vous fournir son cadavre. Pourquoi l'auriez-vous fait ? Vous œuvrez dans mon intérêt, non dans le vôtre. C'est ainsi que vous m'avez présenté les choses.

— Oui, mais le cadavre...

Il y avait à présent comme une intonation plaintive dans la voix.

— Il est là, ce cadavre, Kalan de Vitall, dit Hawkmoon en surgissant des roseaux pour marcher à grands pas vers la pyramide. Montrez-vous, pleutre. Ainsi vous n'avez pas eu le cran de vous donner la mort. Qu'importe, je puis maintenant vous y aider.

Et dans sa colère, il pressa l'ergot de la lance-feu ; la rouge flamme jaillit de la vermeille extrémité de l'arme pour aller exploser contre la palpitante pyramide qui mugit, puis gémit, puis geignit et se fit transparente au point que la créature recroquevillée qui l'occupait apparut distinctement aux cinq hommes qui observaient la scène.

— Kalan ! Ce ne pouvait être que vous, je m'en doutais. Personne ne vous a vu mort. Tout le monde a présumé que cette flaque de matière sur le sol de votre laboratoire correspondait à vos vestiges. Mais vous nous avez dupés !

— La chaleur est trop forte ! hurla Kalan. Cette machine est délicate. Vous allez la détruire.

— Devrais-je m'en inquiéter ?

— Certes... les conséquences pourraient en être terribles.

Mais Hawkmoon continua de tenir la pyramide sous le feu de sa lance et Kalan de se recroqueviller en criant.

— Comment vous y êtes-vous pris pour faire croire à ces malheureux qu'ils séjournèrent dans un monde infernal ! Par quel artifice les mainteniez-vous dans une nuit perpétuelle ?

— De quelle manière, à votre avis ? gémit Kalan. En réduisant simplement leurs jours à une fraction de seconde pour que la course même du soleil leur devînt indécélable. Oui, j'ai accéléré pour eux les journées et ralenti les nuits.

— Et comment avez-vous dressé cette barrière qui leur interdit d'atteindre le Château Airain ou la ville ?

— Ce fut tout aussi simple. Ah ! Ah ! Chaque fois qu'ils approchaient des remparts de la cité, je les renvoyais de quelques minutes en arrière de sorte qu'ils ne les atteignaient jamais. C'étaient là des artifices grossiers... mais je vous le répète, Hawkmoon, il n'en est pas de même de cette machine : sa délicatesse est extrême. Elle peut échapper à mon contrôle et nous détruire tous.

— Peu me chaut du moment que cette destruction se solde par la vôtre.

— Vous êtes cruel, Hawkmoon !

Et le Duc de Köln partit d'un grand rire devant cette nuance de reproche dans la voix de Kalan. Kalan, qui avait serti le Joyau Noir dans son crâne, qui avait aidé Taragorm à détruire la machine de cristal protégeant le Château Airain, qui de tous les génies auxquels le Ténébreux Empire avait dû sa puissance scientifique avait été le plus grand et le plus pervers... Kalan l'accusant lui, Hawkmoon, de cruauté !

Et le feu vermeil continua de jouer sur la pyramide.

— Vous causez d'irréparables dommages à mes commandes, hurla Kalan. S'il me faut repartir incessamment, je n'aurai peut-être pas la possibilité de revenir jusqu'à ce que la machine soit réparée. Et je ne serai pas en mesure de libérer vos amis...

— Je crois que nous pourrons nous passer de votre aide, nabot, dit le Comte Airain dans un rire tonitruant. Mais je vous remercie de votre sollicitude. Vous avez cru nous duper et maintenant vous en payez le prix.

— Je vous ai dit la vérité : Hawkmoon à votre mort vous mènera.

— Sans doute, mais ce seront de nobles trépas... et dont le blâme ne saurait retomber sur Hawkmoon.

Les traits de Kalan se tordirent. Il suait alors que la pyramide se faisait de plus en plus brûlante.

— Fort bien, je me retire. Mais sur vous tous s'exercera ma vengeance, que vous soyez morts ou vifs. À présent, je vais retourner à...

— Londra ? s'écria Hawkmoon. Vous cachez-vous à Londra ?

Kalan eut un rire sauvage.

— À Londra, certes. Mais pas dans la Londra que vous connaissez. Adieu, immonde Hawkmoon.

Et la pyramide s'estompa puis s'évanouit, les laissant tous les cinq debout sur le rivage, silencieux car à ce stade rien ne semblait pouvoir être ajouté.

Un peu plus tard, Hawkmoon tendit un doigt vers l'horizon.

— Regardez, dit-il.

Le soleil se levait.

LE RETOUR DE LA PYRAMIDE

Un moment, alors qu'ils prenaient leur petit déjeuner, absorbant la peu goûteuse nourriture laissée par Kalan de Vitall au Comte Airain et aux autres, ils débattirent de ce qu'ils avaient à faire.

Il était devenu manifeste que, pour l'heure, les quatre hommes étaient échoués dans la période temporelle d'Hawkmoon. Combien de temps y resteraient-ils ? Nul n'en avait la moindre idée.

— Je pense à Soryandum et au Peuple des Ombres, dit le duc à ses amis. C'est là notre seul espoir d'obtenir de l'aide, car le Bâton Runique ne saurait vraisemblablement nous en fournir, quand bien même nous réussirions à le trouver pour lui en faire la demande.

Il leur avait narré l'essentiel des événements qui prendraient place dans leur avenir et se situaient déjà dans son propre passé.

— En ce cas, nous devons nous hâter, dit le Comte Airain, par crainte du retour de Kalan – lequel aura lieu, j'en ai la certitude. Comment allons-nous atteindre Soryandum ?

— Je l'ignore, dit Hawkmoon en toute sincérité. Ils ont évacué leur ville hors de nos dimensions lorsque le Ténébreux Empire fit planer sur elle sa menace. Mon seul espoir est qu'une fois celle-ci passée ils l'aient ramenée à son ancien emplacement.

— Et où est Soryandum... ou plutôt, où était-elle ? demanda Oladahn.

— Dans le désert de Syrie.

Les sourcils roux du Comte Airain se haussèrent.

— Un vaste désert, ami Hawkmoon. Immense et des plus rudes.

— Oui, tout cela. C'est pourquoi il y eut si peu de voyageurs pour atteindre jamais Soryandum.

— Et vous pensez nous voir traverser un tel désert à la recherche d'une ville qui pourrait s'y trouver ? intervint d'Averc avec un sourire amer.

— Si fait. C'est là notre seul espoir, messire Huillam.

D'Averc haussa les épaules et se détourna.

— Peut-être l'air sec sera-t-il bon pour mes bronches.

— Nous aurons à franchir la mer du Milieu, fit remarquer Noblegent, donc besoin d'un navire.

— Il y a un port non loin d'ici, dit Hawkmoon. Nous devrions y trouver une nef pour effectuer la longue traversée jusqu'aux rives de Syrie... de préférence jusqu'au havre de Hornus. Après quoi, nous nous enfoncerons dans l'intérieur des terres, à dos de chameau s'il est possible d'en louer, et nous franchirons l'Euphrate.

— C'est un voyage de plusieurs semaines, dit Noblegent, pensif. N'y a-t-il pas une route plus rapide ?

— C'est la plus rapide. Des ornithoptères iraient certes plus vite mais leur vol est notoirement capricieux et n'a pas la portée dont nous avons besoin. Les flamants de monte nous auraient offert une alternative mais je souhaite ne pas attirer l'attention sur nous en Kamarg : il en résulterait trop de troubles et de souffrances pour ceux que nous aimons tous... ou que nous aimerons. Partant, nous allons devoir nous rendre sous un déguisement à Marshais, le plus grand port des environs, et embarquer comme des passagers ordinaires à bord du premier navire disponible.

— Je vois que vous y avez mûrement réfléchi. (Le Comte Airain se leva et commença de serrer ses affaires dans ses fontes.) Nous allons suivre votre plan, mon Seigneur de Köln, en espérant n'être pas repéré par Kalan avant d'avoir atteint Soryandum.

Deux jours plus tard ils parvinrent, encapuchonnés et sur leurs gardes, dans la trépidante cité de Marshais, le plus vaste port de cette côte. Plus de cent vaisseaux s'y trouvaient en rade, navires marchands au long cours et à la haute mâture, rompus à sillonner toutes sortes de mers par toutes sortes de temps. Et les hommes également étaient faits pour voguer sur de tels bâtiments : hâlés par les vents, le soleil et les vagues, rudes marins à l'œil sévère, à la voix âpre pour la plupart, gens qui ne prenaient conseil que d'eux-mêmes. Bon nombre allaient torse nu, sans autre vêtement que des kilts fendus de soie ou de coton teints dans une infinie diversité de nuances, avec des bracelets aux chevilles et aux poignets, souvent de métal précieux serti de gemmes. Et autour de leur cou, de leur tête, ils avaient noué de longues écharpes aussi brillamment colorées que leurs braies. Beaucoup avaient une arme à la ceinture, un poignard le plus souvent, ou un grand coutelas. La plupart de ces hommes n'étaient riches que de ce qu'ils portaient sur eux, mais de tels patrimoines, sous forme de bracelets, de boucles d'oreilles ou de bijoux similaires, valaient une petite fortune et pouvaient en quelques heures à terre changer de propriétaire à la suite d'un pari dans l'une ou l'autre des tavernes,

auberges, maisons de jeux ou de plaisir bordant chacune des rues qui dévalaient vers les quais de Marshais.

Ce tumulte, cette animation, ces couleurs enveloppèrent les cinq hommes harassés, le capuchon rabattu bas sur le visage par souci de n'être pas reconnus. Mieux que tout autre, Hawkmoon savait qu'ils couraient ce risque, eux les cinq héros dont maintes auberges arboraient le portrait pour enseigne, dont les statues se dressaient sur maintes places, aux noms desquels on avait recours pour prêter serment ou narrer des histoires qui jamais ne pouvaient être aussi incroyables que la vérité. Pareille précaution aux yeux d'Hawkmoon ne comportait qu'un danger : que, dans ce refus de montrer leur visage, ils fussent pris pour ces nostalgiques du Ténébreux Empire qui s'obstinaient à dissimuler leurs traits sous des masques. Ils trouvèrent une auberge, plus tranquille que la plupart, dans le dédale des venelles et requirèrent une grande chambre où ils pourraient tous passer la nuit pendant que l'un d'eux descendrait sur les quais se renseigner sur les bateaux en partance.

En chemin, Hawkmoon avait commencé de se laisser pousser la barbe, et ce fut lui qui effectua les démarches nécessaires ; peu après qu'ils se furent restaurés, il partit pour le port et en revint assez vite avec de bonnes nouvelles. Un navire de commerce quittait Marshais au matin à la première marée. Le capitaine acceptait de prendre des passagers, et pour un prix raisonnable. Sa destination n'était pas Hornus mais Behrouk un peu plus haut sur la côte. C'était presque aussi bien, et Hawkmoon avait sur-le-champ décidé d'enregistrer leur passage. Cette question réglée, ils s'étendirent et cherchèrent un sommeil qui vint mal, obsédés qu'ils étaient par la pensée du retour de Kalan et de sa pyramide.

Hawkmoon prit conscience de ce que celle-ci lui rappelait. Elle n'était pas très différente de la Sphère-Trône du Roi-Empereur Huon, la machine qui avait maintenu en vie cet homoncule d'un âge incommensurable avant que le Baron Meliadus ne finît par l'occire. Procédaient-elles toutes deux d'une même science ? C'était plus que vraisemblable. Ou Kalan était-il tombé sur une cache de ces vieilles machines que l'on avait enfouies en maints points de la planète et en avait-il fait usage ? Et où se terrait Kalan de Vitall ? Pas à Londra mais dans quelque autre Londra ? Était-ce là ce qu'il avait voulu dire ?

Cette nuit-là, à Hawkmoon plus qu'à tout autre le sommeil se refusa tandis que ces pensées et mille autres lui traversaient l'esprit. Et son épée dégainée reposait dans sa dextre lorsqu'il s'endormit.

Par une claire journée d'automne ils appareillèrent à bord d'une haute et rapide nef nommée la *Reine Roumaine* (elle avait son port d'attache en mer Noire) dont la voilure et les ponts brillaient de blancheur et de propreté et qui semblait filer sans efforts sur les flots.

Aux deux premiers jours de traversée sans encombre succéda un troisième où le vent tomba et ils se retrouvèrent en panne. Le capitaine hésitait à sortir les rames, car il avait un équipage réduit qu'il ne tenait pas à tuer à la tâche ; aussi décida-t-il de risquer un jour d'attente dans l'espoir de voir le vent se lever à nouveau. Les côtes de Kyprus, royaume insulaire qui, comme tant d'autres, avait jadis été vassal du Ténébreux Empire, se devinaient à l'est dans les lointains, spectacle frustrant pour les cinq amis lorsque leurs regards s'y portaient par l'étroit hublot de leur cabine. Jusqu'alors nul d'entre eux n'était apparu sur le pont supérieur. Hawkmoon avait donné pour motif de cette étrange attitude leur appartenance à une secte religieuse ; ils effectuaient un pèlerinage et devaient conformément à leurs vœux passer tout leur temps de veille en prière. Le capitaine, honnête marin qui ne souhaitait qu'un bon prix pour le passage et pas d'ennuis avec ses passagers, avait accepté l'explication sans broncher.

Ce fut le lendemain, aux environs de midi, alors que le vent ne s'était toujours pas matérialisé, que Hawkmoon et les autres entendirent un fracas au-dessus de leurs têtes... des cris et des jurons, une cavalcade en tous sens de pieds nus et bottés.

— Qu'est-ce donc ? dit Hawkmoon. Des pirates ? N'en avons-nous pas déjà rencontrés dans des eaux voisines, Oladahn ?

Mais seul l'étonnement se peignit sur le visage du petit homme des montagnes.

— Quoi ? C'est la première fois que je voyage par mer, Duc Dorian !

Et Hawkmoon, une fois de plus, réalisa qu'Oladahn avait encore à vivre leur aventure sur le vaisseau du Dieu Fou, et il s'excusa auprès de lui de cet oubli.

Le vacarme s'accroissait et se fit plus confus. Leurs regards rivés au hublot ne discernaient pas le moindre signe d'une nef passant à l'attaque, et nul bruit de bataille ne leur parvenait. Peut-être quelque monstre marin, quelque créature héritée du Tragique Millénaire avait-elle surgi des flots hors de leur champ de vision.

Hawkmoon se leva, se drapa dans son manteau et en rabattit la capuche.

— Je vais aller voir, dit-il.

Il ouvrit la porte de la cabine et emprunta le court escalier qui menait au pont. Là, près de la poupe, était suspendu l'objet suscitant la terreur de l'équipage, et il en émanait la voix de Kalan de Vitall exhortant les hommes à se tourner contre leurs passagers et à les occire dans l'instant s'ils ne voulaient pas voir sombrer leur navire.

La pyramide brillait d'une étincelante, aveuglante blancheur et tranchait sur le bleu du ciel et de la mer.

Hawkmoon retourna d'un bond dans la cabine et se saisit d'une

lance-feu.

— La pyramide est revenue ! dit-il à ses amis. Ne bougez pas d'ici ; je m'en occupe.

Il regrimpa les marches et se rua sur le pont vers la pyramide, gêné dans sa progression par les matelots apeurés qui battaient rapidement en retraite.

De nouveau le rai de lumière vermeille jaillit de la rouge extrémité de la lance-feu pour se répandre sur la pyramide immaculée, tel du sang se mêlant à du lait. Mais cette fois, nul cri n'explosa dans la machine, rien qu'un rire.

— Je me suis prémuni, Dorian Hawkmoon, contre vos armes grossières. J'ai renforcé mon véhicule.

— Voyons jusqu'à quel point, rétorqua le duc, sinistre.

Il sentait Kalan peu rassuré d'avoir recours à l'énergie de sa machine pour manipuler le temps, peut-être incertain du résultat.

Et voilà qu'Oladahnn des Montagnes Bulgares était à ses côtés, une lame dans sa dextre velue, le visage barré d'un pli.

— Hors d'ici, faux oracle ! hurla Oladahnn. Tu ne nous fais plus peur.

— Tu aurais pourtant motif de me craindre, dit Kalan dont le visage à présent se devinait derrière le translucide matériau de la pyramide. (Un visage en sueur. La lance-feu, de toute évidence, avait au moins cet effet.) Car j'ai les moyens de contrôler les événements dans ce monde... et dans d'autres.

— Contrôle-les donc ! le défia Hawkmoon qui monta le faisceau de la lance-feu à sa pleine puissance.

— Ahhh ! Insensés... détruisez ma machine et vous allez causer une rupture dans la texture même du temps. Tout versera dans la tourmente... le chaos se déchaînera dans l'univers entier. Ce sera la mort de toute intelligence.

Et voilà qu'Oladahnn courait sus à la pyramide en faisant tournoyer sa lame et tentait d'entamer la substance particulière qui protégeait Kalan de la lance-feu.

— Arrière, Oladahnn ! cria Hawkmoon. Tu n'arriveras à rien avec une épée !

Mais Oladahnn porta un second coup à la pyramide, coup qui parut la transpercer et presque atteindre Kalan avant que le sorcier ne se tournât et, découvrant son agresseur, ne lui sourît avec une atroce cruauté en réglant la position de la petite pyramide qu'il tenait dans sa main.

— Oladahnn ! Attention ! hurla Hawkmoon, pressentant quelque nouveau danger.

Oladahnn ramena sa lame pour porter un troisième assaut.

Puis il poussa un grand cri... regarda autour de lui, abasourdi

comme s'il voyait autre chose que la pyramide et le pont du navire.

— L'ours ! gémit-il. Il me tient.

Et, dans un dernier cri à glacer les sangs, il disparut.

Hawkmoon lâcha la lance-feu et s'élança, mais il n'eut qu'un bref aperçu de la silhouette ricanante de Kalan avant que la pyramide à son tour ne s'évanouît.

D'Oladah, il ne restait nulle trace. Et Hawkmoon sut que, dans un premier temps du moins, le petit homme avait été rejeté à l'instant même où il avait quitté sa période d'origine. Mais lui serait-il permis d'y demeurer ?

Hawkmoon ne s'en serait trop soucié – sachant qu'Oladah avait survécu au combat avec l'ours – s'il n'avait soudain pris pleinement la mesure des pouvoirs conjurés par Kalan.

Malgré lui, Hawkmoon frissonna. Il se retourna et vit que tant le capitaine que l'équipage posaient sur lui d'étranges regards lourds de soupçons.

Sans leur adresser la parole, il rentra dans sa cabine.

Il était plus urgent que jamais de trouver Soryandum et le Peuple des Ombres.

LE VOYAGE VERS SORYANDUM

Peu après cet incident sur le pont, le vent se leva, et avec une telle force qu'il paraissait promettre un grain ; aussi le capitaine ordonna-t-il de mettre toutes voiles dehors pour courir devant la tempête et toucher Behrouk dans les plus brefs délais.

Hawkmoon soupçonnait la hâte du capitaine d'être plus liée au désir de débarquer ses passagers qu'à celui de livrer sa cargaison, mais il comprenait cet homme. Un autre, après un tel incident, aurait pu se sentir justifié de jeter par-dessus bord les quatre gêneurs restants.

La haine d'Hawkmoon envers Kalan de Vitall crût en intensité. Pour la deuxième fois, il se faisait ravir un même ami par un Seigneur du Ténébreux Empire, et cette seconde perte, l'ayant moins pris au dépourvu, s'avérait peut-être encore plus pénible que la première. La détermination naquit en lui, quoi qu'il dût en résulter, de traquer Kalan et de l'anéantir.

Débarquant sur le blanc front de mer de Behrouk, les quatre compagnons prirent moins de précautions pour dissimuler leur identité. Leur geste était familière aux peuples riverains de la mer Arabe mais leur apparence moins connue. Ce fut toutefois sans perdre un instant qu'ils gagnèrent le marché où ils firent l'acquisition de quatre robustes chameaux pour leur expédition dans l'intérieur.

Quatre jours de voyage les virent s'accoutumer au roulis de leurs montures et surmonter la plupart de leurs douleurs. Quatre jours les virent aussi atteindre les confins du désert syrien, suivre l'Euphrate dans ses méandres au sein des hautes dunes avec Hawkmoon portant fréquemment son regard sur la carte et regrettant qu'Oladahn, qui à ses côtés avait combattu d'Averc à Soryandum du temps qu'ils étaient encore ennemis, ne fût plus là pour l'aider à retrouver leur route.

L'énorme et brûlant soleil avait transmué en or éblouissant l'armure du Comte Airain. Il blessait les yeux de ses compagnons presque

autant que naguère la pyramide de Kalan de Vitall. Et, dans un vif contraste, le harnois d'acier de Dorian Hawkmoon brillait comme de l'argent. Noblegent et Huillam d'Averc, qui l'un comme l'autre ne portaient nulle cuirasse, firent quelques commentaires acerbes sur la gêne qui en résultait, mais ils cessèrent quand il devint évident que, par cette chaleur, l'inconfort des deux hommes vêtus de métal était considérablement plus grand, et profitèrent de la proximité du fleuve pour leur déverser de pleins casques d'eau par l'encolure du plastron.

Leur cinquième jour de voyage les vit franchir l'Euphrate et pénétrer dans le désert proprement dit. Les sables jaunes s'étendaient monotones dans toutes les directions. Ils se ridaient parfois quand une faible brise soufflait sur l'aride immensité, leur rappelant intolérablement l'élément liquide laissé derrière eux.

Le sixième jour les vit se recroqueviller de lassitude par-dessus le pommeau des hautes selles, la vision trouble, les lèvres fissurées alors qu'ils évitaient de puiser dans les outres, ne sachant quand il leur serait donné d'atteindre le prochain point d'eau.

Le septième vit Noblegent tomber de sa monture et demeurer bras en croix sur le sable, et il leur fallut la moitié de l'eau qui restait pour le ranimer. Après cette chute, ils cherchèrent l'ombre oblique d'une dune et y passèrent la nuit. Au matin, Dorian Hawkmoon se hissa sur ses pieds pour annoncer qu'il allait continuer seul.

— Seul ? Et pourquoi cela ? (Le Comte Airain se leva dans le grincement des articulations de son armure.) Pour quelle raison, Duc de Köln ?

— Je vais partir en éclaireur pendant que vous vous reposerez. Je pourrais jurer que Soryandum n'est plus très loin. En traçant des cercles de plus en plus larges, je finirai par la trouver... elle ou le site sur lequel elle se dressait. Quoi qu'il en soit, il y a forcément de l'eau là-bas.

— La proposition me semble sensée, reconnut le comte. Et si la fatigue vous assaille, l'un d'entre nous pourra vous relayer, et ainsi de suite. Êtes-vous sûr que nous soyons près de Soryandum ?

— Sûr et certain. Je vais me mettre en quête des collines qui marquent la fin du désert. Elles ne peuvent plus être très loin. À n'en pas douter, nous les verrions déjà si ces dunes n'étaient pas aussi hautes.

— Parfait, dit le Comte Airain. Nous attendrons.

Et Hawkmoon fit se lever sa monture et s'éloigna de ses amis toujours assis à l'ombre de la dune.

Il lui fallut attendre l'après-midi et le sommet de sa vingtième dune de la journée pour découvrir enfin les verts contreforts des montagnes au pied desquelles s'était nichée Soryandum.

Mais il ne vit rien de la cité en ruine du Peuple des Ombres. Après

avoir soigneusement reporté l'itinéraire sur sa carte, il rebroussa chemin.

Il était presque revenu au point où il avait laissé ses amis quand, de nouveau, il vit la pyramide. Inconsidérément, il avait décidé de ne pas s'encombrer des pesantes lances-feu et n'était pas sûr qu'il y en eût un parmi les autres qui connût le maniement de ces armes ou même osât s'en servir après ce qui était arrivé à Oladahn.

Il mit pied à terre et, avec toute la prudence possible, reprit sa progression. Machinalement, il avait dégainé.

Maintenant des mots lui parvenaient, issus de la pyramide. Une fois de plus, Kalan de Vitall tentait de convaincre ses trois compagnons de le tuer dès son retour.

— Il est votre ennemi. Quoi que j'aie pu dire, je ne mentais pas en annonçant qu'il serait à l'origine de votre mort. Vous, Huillam d'Averc, qui vous savez ami de la Granbretanne, Hawkmoon vous tournera contre le Ténébreux Empire. Et vous, Noblegent, qui haïssez toute violence, Hawkmoon fera de vous un guerrier forcené. Quant à vous, Comte Airain, qui êtes toujours resté neutre dans ce qui touchait aux affaires de la Granbretanne, il va vous engager dans une politique où vous vous dresserez contre cette même puissance que, présentement, vous considérez comme un facteur d'unification de l'Europe future. Amenés par ruse à des actes contraires à vos intérêts, vous allez aussi être occis. Tuez aujourd'hui Hawkmoon et...

— Tuez-moi donc, s'écria le duc, perdant patience devant la fourberie du sorcier et se montrant. Tuez-moi vous-même, Kalan de Vitall. Pourquoi semblez-vous ne pouvoir le faire ?

La pyramide continua de flotter au-dessus des trois hommes alors que, du haut de la dune, Dorian Hawkmoon dardait son regard sur elle.

— Et pourquoi ma mort, survenant aujourd'hui, ferait-elle que toute chose passée ait suivi un cours différent ? Ou votre logique est déplorable, Kalan, ou vous avez passé sous silence certaines choses que nous devrions savoir !

— Par ailleurs, vous devenez assommant, Baron Kalan, enchaîna d'Averc, tirant du fourreau sa mince lame. Et je meurs de soif et de fatigue. Aussi vais-je tenter ma chance contre vous, je crois, faute d'autres distractions dans ce désert.

Et déjà, il avait bondi, frappant d'estoc et frappant encore, perçant de son fleuret le blanc matériau de la pyramide.

Kalan hurla comme s'il était blessé.

— Songez à votre intérêt, d'Averc. C'est en moi qu'il réside !

D'Averc éclata de rire et, de nouveau, plongea l'acier dans la paroi de l'engin.

Et Kalan poussa un autre cri.

— Je vous préviens, d'Averc... touchez-moi et je débarrasserai ce monde de votre présence !

— Ce monde n'a rien à m'offrir. Et je ne pense pas qu'il tienne, de son côté, à me voir le hanter. M'est avis que je finirai bien par trouver votre cœur, Kalan, si je continue de chercher.

Il porta un nouveau coup d'estoc.

Et une fois de plus, Kalan hurla.

— D'Averc, cria Hawkmoon, attention !

Il s'élança et, entre course et glissade, commença de dévaler la dune, s'efforçant d'atteindre une lance-feu. Mais il n'était pas à mi-chemin de l'arme que d'Averc, en silence, avait disparu.

— D'Averc ! (La voix de Hawkmoon avait des accents lugubres, quelque chose de celle d'un chien qui hurle à la lune.) D'Averc !

— Taisez-vous, Hawkmoon, fit la voix de Kalan dans la pyramide. Écoutez-moi, vous autres. Tuez-le sur-le-champ... ou vous connaîtrez le sort de d'Averc.

— Lequel semble n'avoir rien de particulièrement atroce, dit le Comte Airain, souriant.

Hawkmoon ramassa la lance-feu. De toute évidence, Kalan le voyait à travers les parois de son engin car il poussa un cri.

— Quelle grossièreté, Hawkmoon. Mais vous n'en mourrez pas moins.

Puis la pyramide s'estompa et disparut.

Le Comte Airain promena un regard autour de lui, une expression sarcastique sur ses traits cuivrés.

— Trouverions-nous Soryandum qu'à Soryandum nous pourrions bien rester introuvables. Nos rangs s'amenuisent à vue d'œil, ami Hawkmoon.

Le duc soupira.

— Perdre par deux fois de bons amis est dur à supporter. Vous ne pouvez comprendre. Oladahn et d'Averc vous étaient étrangers comme je l'étais à leurs yeux. Mais pour moi, c'étaient de vieux, de chers amis.

Noblegent posa la main sur l'épaule d'Hawkmoon.

— Je puis comprendre. La tâche est plus lourde pour vous que pour nous. Si désorientés que nous soyons, arrachés à nos époques respectives, exposés de toute part à des présages de mort et mis en présence d'étranges machines qui nous ordonnent de tuer des inconnus, nous échappons au chagrin qui vous accable. Or la tristesse peut être nommée la plus débilitante des émotions. Elle vous ravit votre volonté dans les circonstances où celle-ci vous est le plus nécessaire.

— Certes. (Hawkmoon poussa un nouveau soupir à fendre l'âme et jeta la lance-feu.) Bon, dit-il. J'ai retrouvé Soryandum ou du moins les

collines entre lesquelles cette cité se niche. Nous devrions pouvoir y être à la tombée de la nuit.

— En ce cas, mettons-nous en route sans tarder, dit le Comte Airain. Avec un peu de chance, nous disposons de quelques jours de répit avant de revoir le Baron Kalan et sa maudite pyramide. D'ici là, il se pourrait que nous ayons progressé d'une ou deux étapes vers la solution de ce mystère. Allez, mon garçon, ajouta-t-il en donnant à Hawkmoon une claque dans le dos. En selle. Sait-on jamais... tout finira peut-être bien. Peut-être reverrez-vous vos deux autres amis.

Hawkmoon eut un sourire amer.

— J'ai le pressentiment que je pourrai m'estimer heureux si je revois jamais ma femme et mes enfants, Comte Airain.

NOUVELLE RENCONTRE
AVEC UN AUTRE VIEIL ENNEMI

Mais point de Soryandum dans les verts contreforts limitrophes du désert syrien. Ils trouvèrent de l'eau et, au sol, l'empreinte de la cité, l'emplacement que, menacée par le Ténébreux Empire, elle avait déserté sous les yeux d'Hawkmoon. De toute évidence, la population de Soryandum, dans sa sagesse, n'avait pas jugé la menace écartée. Avec plus de sagesse qu'il n'en montrait lui-même, songea le duc avec amertume. Ainsi, somme toute, avaient-ils fait ce voyage en pure perte. Subsistait un unique espoir : que la grotte aux machines où il avait jadis prélevé les engins de cristal fût restée inviolée. Le moral au plus bas, il conduisit ses compagnons au cœur des collines, jusqu'à ce que derrière eux Soryandum fût distante de plusieurs milles.

— Il me semble vous avoir entraîné dans une quête inutile, mes amis, dit-il au Comte Airain et à Noblegent. Et, qui plus est, vous avoir fait miroiter un espoir fallacieux.

— Peut-être pas, lui répondit Noblegent, songeur. Il se peut que ces machines soient toujours intactes et que moi, qui ai quelque vague expérience de ces choses, je sois en mesure d'en tirer parti.

Le Comte Airain les précédait, gravissant à grands pas dans son armure étincelante la pente escarpée pour se camper sur la crête et porter son regard sur la vallée en contrebas.

— Est-ce là votre caverne ? cria-t-il.

Hawkmoon et Noblegent le rejoignirent.

— Oui, dit Hawkmoon. Je reconnais la falaise.

On aurait dit qu'une lame gigantesque avait tranché le relief en deux. Un peu plus loin vers le sud, le regard découvrait un cairn, entassement de blocs de granit provenant de la colline que l'on avait évidée pour y entreposer les armes. Et là s'ouvrait la grotte, mince entaille dans la paroi de l'à-pic. Rien n'avait apparemment changé. Le

moral d'Hawkmoon remonta quelque peu.

Et ce fut d'un pas plus vif qu'il descendit la pente.

— Venez, lança-t-il. Espérons que le trésor est intact.

Mais, dans la confusion de ses pensées et de ses émotions, quelque chose lui était complètement sorti de la tête. Il avait oublié le gardien dont bénéficiait l'antique technologie du Peuple des Ombres. Un gardien qu'une fois jadis Oladahn et lui avaient combattu sans pouvoir le détruire. Un gardien auquel d'Averc n'avait échappé que de justesse. Un gardien avec lequel il n'était pas question de raisonner. Et, pour l'heure, Hawkmoon ne regrettait rien tant que leur décision de laisser les chameaux se reposer sur le site de Soryandum, car il n'avait d'autre désir que de pouvoir fuir rapidement.

— Quel est ce bruit ? s'enquit le Comte Airain alors qu'un vagissement étrange, une lamentation assourdie émanait de la fissure dans la falaise. Le reconnaissez-vous, Duc Dorian ?

— Certes, dit Hawkmoon, lugubre. Je ne le reconnais que trop. C'est le cri de la bête mécanique, de la créature de métal chargée de garder ces cavernes. Je l'avais supposée démembrée, mais je crains que ce soit elle qui maintenant nous démembre.

— Nous avons nos épées, fit remarquer le Comte Airain.

Hawkmoon partit d'un rire sauvage.

— Si fait, nous avons nos épées.

— Et nous sommes trois, souligna Noblegent. Tous hommes d'expérience.

— Si fait.

Le gémissement crût en puissance alors que la bête flairait leur odeur.

— Toujours est-il que nous n'avons sur elle qu'un avantage, reprit doucement Hawkmoon. Celui d'y voir alors qu'elle est aveugle. Notre seule chance est de nous disperser pour fuir, de rejoindre Soryandum et nos montures. Là, il se peut qu'un court moment ma lance-feu se révèle efficace.

— Fuir ? (Le comte parut contrarié. Il tira sa large lame et caressa le poil roux de sa moustache.) Je n'ai jamais combattu de bête mécanique, Hawkmoon, et il me déplaît de fuir.

— En ce cas, mourez... pour la troisième fois ! s'écria le duc, écœuré. Écoutez, Comte Airain : vous savez que je ne suis pas un lâche. Si nous voulons survivre, il nous faut rejoindre nos chameaux avant que la bête ne nous attrape. Regardez !

Le monstre de métal surgissait de l'ouverture dans la falaise, projetant son énorme tête aveugle vers la source des bruits et de ces senteurs qui suscitaient sa haine.

— Nion ! jura Airain dans un souffle. C'est un animal de belle taille.

Deux fois grosse comme le comte, la bête mécanique avait l'échine

hérissée de cornes acérées sur toute sa longueur, et tandis qu'elle s'ébranlait en sautillant vers les trois compagnons, ses écailles de métal multicolores les éblouirent à demi. Ses courts membres postérieurs, ainsi que ses longs bras, s'achevaient sur des serres de métal. Elle avait à peu près les proportions d'un grand gorille, et des yeux à facettes brisés lors d'un précédent combat contre Hawkmoon et Oladahn. Elle se déplaçait avec un bruit de ferraille et le timbre métallique de son cri portait sur les dents. Métallique aussi son odeur, qui leur parvenait malgré la distance.

Hawkmoon étreignit le bras du Comte Airain.

— Comte, je vous en prie, je vous en supplie. Ce terrain ne convient guère pour prendre position.

— Certes, répondit Airain, sensible à la logique de l'argument. Mais cette bête nous suivra-t-elle si nous retournons en terrain plat ?

— De cela, vous n'avez pas à douter.

Alors, dans trois directions légèrement divergentes, ils commencèrent de redescendre vers le site de Soryandum, aussi vite que possible, avant que la bête eût choisi lequel suivre.

Leurs montures aussi sentaient l'odeur du monstre ; ce fut une évidence quand, pantelants, ils atteignirent l'endroit où ils les avaient laissées, attachées à des pieux. Elles tiraient sur leur corde et lançaient leur vilaine tête en arrière, leur bouche et leurs narines se tordaient, leurs yeux se révoltaient et, nerveusement, elles martelaient le sol de leurs sabots.

De nouveau, le cri geignard de la bête mécanique fit rouler de longs échos dans les collines derrière eux.

Hawkmoon tendit une lance-feu au Comte Airain.

— Je doute qu'elles aient un grand effet, mais nous devons quand même essayer.

Le comte accepta l'arme en grognant.

— J'aurais préféré un corps à corps avec cette créature.

— Il n'est pas encore exclu d'y venir, lui répondit Hawkmoon avec un humour sinistre.

À quatre pattes à présent, mais toujours d'une démarche sautillante et bancale, la puissante bête de métal apparut au sommet de la plus proche colline et, marquant un nouveau temps d'arrêt, chercha leur odeur... ou se tendit à l'écoute de leurs battements de cœur.

Démuni de lance-feu, Noblegent prit position derrière ses amis.

— Je commence à me lasser de mourir, dit-il en souriant. Est-ce donc là le destin des morts ? De mourir et mourir encore au travers d'incarnations sans nombre ? Pareille perspective n'a rien d'attrayant.

— Feu ! dit Hawkmoon, pressant le bouton de sa lance.

Au même instant, le Comte Airain activa la sienne.

Le double trait de rubis frappa la bête mécanique qui renifla de

rage. Ses écailles rougirent, par endroits virèrent au blanc, mais la chaleur ne semblait avoir sur elle aucun effet. Elle ne donna même pas l'impression de remarquer les lances-feu. Secouant la tête, Hawkmoon éteignit son arme et le Comte Airain l'imita. Il eût été stupide de les épuiser inutilement.

— Je ne vois qu'un moyen de vaincre un pareil monstre, dit le comte.

— Et quel est-il ?

— De l'attirer dans une fosse.

— Mais nous ne disposons d'aucune fosse, souligna Noblegent tout en portant des regards inquiets sur la créature qui maintenant se rapprochait.

— Ou dans un précipice, poursuivit le Comte Airain. Si nous pouvions par ruse l'amener à tomber d'une falaise...

— Il n'y a pas de falaise à proximité, dit patiemment Noblegent.

— Je suppose alors que nous allons périr, dit le Comte Airain en haussant ses épaules de bronze.

Et ils n'eurent même pas le temps de pressentir ses intentions que déjà, son grand sabre au clair et poussant un sauvage cri de guerre, il se ruait sus à l'animal-machine... homme de métal attaquant un monstre de sa race.

La bête rugit. Elle s'arrêta net et se dressa sur son arrière-train, tailladant çà et là l'air de ses serres, le lacérant au hasard en le faisant siffler.

Le Comte Airain s'accroupit sous les longs bras de la créature et lui porta un coup au plexus. L'acier résonna sur les écailles puis résonna encore. Il s'était aussitôt rejeté en arrière hors de portée des redoutables griffes, abattant sa lame au passage sur un énorme poignet.

Hawkmoon à présent le rejoignait pour s'attaquer à l'une des jambes de la bête. Et Noblegent, apte à faire taire son horreur de toute violence du moment qu'il s'agissait de ce monstre mécanique, pour tenter de plonger sa propre épée dans le groin de l'animal-machine, sans autre résultat que de voir les mâchoires de métal se refermer sur elle et la rompre net.

— Reculez, Noblegent, lui dit Hawkmoon. Maintenant, il n'est rien que vous puissiez faire.

Guidé par la voix, le monstre tourna la tête et ses griffes jaillirent dans un nouvel assaut, si bien qu'en voulant les éviter Hawkmoon trébucha et tomba.

Le Comte Airain revenait à la charge, rugissant presque aussi fort que son adversaire. Une fois de plus, l'acier sonna sur les écailles. Et une fois de plus, la bête se tourna, cherchant la source de cette nouvelle et irritante sensation.

Mais tous trois commençaient à sentir leur fatigue. La traversée du désert les avait affaiblis et il s'y était ajouté leur fuite exténuante devant la machine. Hawkmooon comprit que leur mort dans cette solitude était inévitable et que personne ne saurait jamais rien de la manière dont ils avaient péri.

Il vit le Comte Airain hurler alors que, fauché par l'énorme patte de la bête et projeté plusieurs pieds en arrière, il chancelait sous le poids de son armure et s'effondrait sur le sol nu où, le souffle coupé, il resta pour l'heure incapable de se relever.

Le monstre de métal sentit l'impuissance de son adversaire et s'ébranla pesamment vers le comte, s'apprêtant à le broyer sous ses pieds gigantesques.

La gorge déchirée par un cri muet, Hawkmooon courut sus à la créature et lui abattit son épée sur le dos. Mais le monstre continua d'avancer, toujours plus près de l'endroit où gisait le Comte Airain.

Le duc alors contourna la bête pour se jeter entre elle et son ami. Il abattit son épée sur les serres tourbillonnantes, sur le puissant poitrail, et chaque coup porté fit vibrer sa lame, lui lançant d'atroces douleurs jusqu'au fond des os.

Et la bête refusait toujours de modifier sa course, rivait droit devant elle le regard aveugle de ses yeux brisés.

Puis Hawkmooon à son tour fut balayé à terre où, meurtri, étourdi, il assista horrifié aux efforts du Comte Airain pour se relever. Il vit monter un pied monstrueux au-dessus de la tête de son ami, vit ce dernier lever un bras comme pour se protéger de l'écrasement. Au prix d'un effort énorme, Hawkmooon parvint à se remettre debout et, chancelant, se porta au secours du comte, sachant qu'il arriverait trop tard pour le sauver même s'il atteignait à temps la créature de métal. Et, comme il s'en rapprochait, il vit Noblegent faire de même – Noblegent qui n'avait d'autre arme que l'inutile tronçon de son épée –, Noblegent qui se précipitait sur la bête comme s'il pensait pouvoir la détourner de son objectif à mains nues.

Et Hawkmooon pensa : « Une mort de plus à laquelle j'ai mené mes compagnons. Kalan leur a dit la vérité. Apparemment, je suis leur Némésis. »

QUELQUE AUTRE LONDRA

Puis la bête métallique hésita.

Poussa un cri presque plaintif.

Le Comte Airain n'était pas homme à laisser passer pareille occasion. Prestement, il roula hors de sous le pied gigantesque. La force de se relever lui faisait encore défaut mais il s'éloigna en rampant, tenant toujours son sabre.

Noblegent et Hawkmoon s'étaient tous deux figés, se demandant ce qui avait amené le monstre à suspendre un combat dont l'issue lui était acquise.

La créature mécanique s'aplatit. Son gémissement se fit soumis, craintif, et elle tourna la tête comme à l'écoute d'une voix que nul autre ne pouvait entendre.

Le Comte Airain finit par se relever et, péniblement, se campa de nouveau face à l'ennemi.

Ce fut alors que, dans un énorme fracas qui fit trembler la terre, la bête s'écroula et que les vives couleurs de ses écailles ternirent comme sous l'effet d'une oxydation soudaine. Puis elle ne bougea plus.

— Quoi ? La voix profonde du Comte Airain trahissait une évidente perplexité. L'aurions-nous tuée par la seule force de notre volonté ?

Hawkmoon partit d'un grand rire car il venait d'entrevoir les formes encore vagues qui peu à peu se détachaient sur le ciel clair du désert.

— Quelqu'un a dû s'en charger, dit-il.

Noblegent étouffa un cri en remarquant à son tour la présence de cette pâle esquisse.

— De quoi s'agit-il ? D'une ville fantôme ?

— Pour ainsi dire.

Le Comte Airain gronda. Il renifla et leva sa lame.

— Je n'apprécie pas plus cette nouvelle menace.

— Ce ne devrait pas être une menace... du moins pour nous, annonça Hawkmoon. Soryandum est de retour.

Ils virent ces contours lentement s'affermir jusqu'à ce que bientôt une cité entière s'étendît en travers du paysage aride. Une antique cité. Une cité de ruines.

Le Comte Airain lâcha un juron et se caressa la moustache. Sa posture restait celle d'un homme prêt à soutenir un assaut.

— Rengainez votre arme, Comte Airain, dit Hawkmoon. C'est là Soryandum que nous cherchions. Le Peuple des Ombres, cette antique race d'immortels dont je vous ai parlé, est venu à notre rescousse. C'est là Soryandum la Belle. Regardez.

Car même en ruine, Soryandum était belle. Ses murs noyés sous la mousse, ses fontaines, ses hautes tours décapitées, ses fleurs d'ocre et d'orange et de pourpre, le marbre fissuré de ses dalles, ses colonnes de granit et d'obsidienne, tout y respirait la beauté. Tout y respirait aussi la tranquillité, même les oiseaux nichant dans ses demeures rongées par les siècles, même le vent de poussière qui soufflait par ses rues désertées.

— C'est là Soryandum, répéta Hawkmoon, presque en un murmure.

Ils étaient debout sur une place et la bête de métal gisait à leurs côtés.

Le Comte Airain fut le premier à bouger, traversant l'esplanade envahie par les herbes pour aller toucher une colonne.

— C'est du solide, grogna-t-il. Comment est-ce possible ?

— J'ai toujours rejeté les allégations les plus échevelées de ceux qui croient au surnaturel, dit Noblegent. Mais j'en viens à me demander...

— C'est la science qui a ramené Soryandum sur ce site, dit Hawkmoon, comme la science lui a jadis permis de le quitter. Je le sais pour être allé moi-même chercher la machine dont le Peuple des Ombres avait besoin pour opérer ce départ, sortir de la ville leur étant désormais impossible. Car ces gens, qui en un temps furent comme nous, se sont au cours des siècles, suivant un processus dont je n'ai pas même un début de compréhension, débarrassés de leur enveloppe physique pour devenir de purs esprits. Ils peuvent néanmoins prendre forme humaine quand ils le désirent et leur force est plus grande que celle de la plupart des mortels. Ce sont aussi des êtres pacifiques... et d'une beauté comparable à celle de leur cité.

— Vous nous flattez, vieil ami, fit une voix dans l'air.

— Rinal ? dit Hawkmoon, la reconnaissant aussitôt. Est-ce vous ?

— C'est bien moi. Mais qui sont vos compagnons ? Nos instruments se dérèglent en leur présence. Et c'est pourquoi nous hésitions à nous manifester, nous-mêmes ou notre cité, pour le cas où, nourrissant de noirs desseins contre Soryandum, ils vous auraient amené par ruse à les y conduire.

— Ce sont de bons amis, répondit Hawkmoon, mais étrangers à ce temps. Cela peut-il avoir un effet sur vos instruments, Rinal ?

— C'est possible. Et je vais vous croire, Hawkmoon, n'ayant nul motif de ne pas le faire. Vous êtes le bienvenu à Soryandum car nous vous devons d'exister encore.

— Comme je vous dois, moi, d'être encore en vie, dit Hawkmoon avec un sourire. Où êtes-vous, Rinal ?

La silhouette de Rinal, élancée, éthérée, se matérialisa soudain près de lui. Un corps nu, sans ornements d'aucune sorte, et d'une opacité laiteuse. Un visage mince, des yeux qui semblaient aveugles – autant que ceux de la bête mécanique – et qui pourtant fixaient un regard clair sur le duc.

— Fantômes de villes, fantômes d'hommes, grogna le Comte Airain, rengainant son arme. Toutefois, si vous nous avez sauvés de ce monstre, ajouta-t-il en désignant le cadavre de la bête-machine, je me dois de vous remercier.

Retrouvant sa grâce, il s'inclina.

— Je vous suis très humblement reconnaissant, sire Fantôme.

— Je déplore que notre gardien vous ait causé tant d'ennuis, dit Rinal de Soryandum. Nous l'avons créé pour protéger nos trésors, voilà maints siècles de cela. Nous l'aurions détruit n'eût été notre crainte de voir ceux du Ténébreux Empire revenir s'emparer de nos machines pour en faire mauvais usage... et aussi notre incapacité de contrôler la bête tant qu'elle n'était pas dans les parages immédiats de notre cité. Car, comme vous ne l'ignorez pas, Dorian Hawkmoon, notre pouvoir est désormais limité à Soryandum, notre existence totalement liée à celle de la cité. En revanche, il nous fut aisé d'ordonner à la bête de mourir une fois qu'elle était sur ce site.

— Ce fut donc une chance pour nous, Duc Dorian, que vous nous ayez conseillé de battre en retraite jusqu'ici, dit Noblegent avec une émotion sincère. Autrement, nous serions tous trois morts à l'heure actuelle.

— Où est votre autre ami ? s'enquit Rinal. Celui qui vous accompagnait la première fois que vous vîntes à Soryandum ?

— Oladahn est deux fois mort, répondit Hawkmoon à voix basse.

— Deux fois ?

— Si fait... tout comme ces autres amis qui aujourd'hui m'accompagnent furent bien près de connaître pour le moins leur seconde mort.

— Vous m'intriguez, dit Rinal. Mais venez, nous allons vous trouver de quoi vous sustenter et, ce faisant, vous nous expliquerez tous ces mystères, à moi et à quelques autres survivants de mon peuple.

Rinal précéda les trois compagnons par les rues défoncées de Soryandum jusqu'à une demeure haute de trois étages mais dépourvue

de toute ouverture au niveau du sol. Hawkmoon la connaissait pour y avoir précédemment séjourné. Quoiqu'elle ne différât en rien des autres ruines de la cité, c'était là que vivait le Peuple des Ombres quand il lui était nécessaire pour quelque motif de revêtir une apparence matérielle.

Et voilà qu'émergeant de ses hauteurs, deux autres représentants de ce peuple se laissaient descendre vers Hawkmoon, Noblegent et le Comte Airain pour les soulever sans effort et les porter jusqu'au second niveau, jusqu'à une large fenêtre constituant l'entrée de l'édifice.

Dans une pièce nue et vierge de tout décombre, un repas leur fut servi, quoique Rinal et ses congénères n'eussent nul besoin de se nourrir. En dépit de leur étrange apparence, ces mets se révélèrent délicieux, et le Comte Airain leur fit bravement honneur, parlant à peine alors qu'il écoutait Hawkmoon expliquer à Rinal pourquoi ils souhaitaient obtenir l'aide de Soryandum et de son peuple.

Quand le duc eut achevé son récit, le Comte Airain continua de manger, suscitant l'amusement discret de Noblegent. Plus que par la nourriture, ce dernier se montrait intéressé par Soryandum et par ses habitants, par son histoire et par ses sciences, et Rinal, entre deux questions à Hawkmoon, avait à répondre à celles du philosophe-poète. Ainsi narra-t-il à Noblegent comment, durant le Tragique Millénaire, la plupart des métropoles et nations avaient concentré leur énergie sur l'accroissement de leur puissance militaire. Mais Soryandum, grâce à son isolement géographique, avait pu rester neutre et concentrer la sienne sur une meilleure compréhension de la nature de l'espace, de la matière et du temps. Elle avait de ce fait survécu au Tragique Millénaire et gardé un souvenir intact de son savoir alors que partout ailleurs la superstition – ainsi qu'il en avait toujours été en pareilles circonstances – s'était substituée à ce savoir disparu.

— Et c'est pourquoi nous requérons aujourd'hui votre assistance, dit Hawkmoon. Nous voulons savoir comment s'est échappé le Baron Kalan et en quel lieu il a trouvé refuge. Nous souhaitons découvrir comment il s'y est pris pour altérer la structure du temps, pour faire passer le Comte Airain et Noblegent – ainsi que ces deux amis dont je vous ai parlé – d'une époque à l'autre sans pour autant créer un paradoxe, ne fût-ce que dans notre esprit.

— Voilà qui se présente comme un problème des plus simples, dit Rinal. Il semble que ce Kalan ait acquis la maîtrise d'un pouvoir exceptionnel. N'est-ce pas lui qui détruisit votre machine de cristal, celle dont je vous avais fait présent pour que vous puissiez transférer votre château et votre ville hors de cet espace-temps ?

— Non, ce fut Taragorm, je crois, lui répondit Hawkmoon. Mais l'intelligence de Kalan est tout aussi grande que celle du vieux Maître

du Palais du Temps. Quoi qu'il en soit, je le soupçonne d'avoir des doutes sur la nature de son pouvoir, d'hésiter à en exploiter toutes les ressources. Et il semble croire que ma mort dans le présent serait susceptible de modifier le passé. Est-ce possible ?

Rinal parut songeur.

— C'est envisageable, finit-il par dire. Ce Baron Kalan doit avoir du temps une compréhension fort subtile. Objectivement, bien sûr, il n'existe rien de tel que le passé, le présent ou l'avenir. Toutefois, la démarche de cet homme me semble d'une complexité superflue. S'il lui est vraiment possible de manipuler à ce point le temps, ne pourrait-il simplement chercher à vous tuer avant... subjectivement parlant... que vous ne puissiez être utile au Bâton Runique ?

— Mais les événements touchant à notre victoire sur le Ténébreux Empire n'en seraient-ils pas radicalement modifiés ?

— C'est là l'un des paradoxes. Des événements sont des événements. Ils se produisent. Ils sont la vérité. Mais la vérité varie dans la diversité des dimensions. Il est simplement possible qu'il y ait une dimension de la Terre si semblable à la vôtre que des événements similaires soient sur le point d'y prendre place...

Rinal sourit. Le front tanné du Comte Airain s'était barré de plis profonds et il tirait sa moustache en secouant la tête comme s'il jugeait Rinal mûr pour le cabanon.

— Auriez-vous une autre hypothèse à nous suggérer, Comte Airain ?

— Je m'intéresse avant tout à la politique, dit le comte, et ne me suis jamais beaucoup préoccupé des domaines les plus abstraits de la philosophie. Mon esprit n'est pas formé à suivre un raisonnement comme le vôtre.

Hawkmoon éclata de rire.

— Le mien non plus. Seul Noblegent semble savoir ce dont parle Rinal.

— Tant soit peu, reconnut Noblegent. Tant soit peu. Vous pensez donc que Kalan pourrait se trouver dans quelque autre dimension de la Terre où existerait, mettons, un Comte Airain qui ne serait pas tout à fait le même que le Comte Airain présentement assis à mes côtés ?

— Comment ? gronda le comte. J'aurais un double ?

Hawkmoon rit de nouveau. Mais ce fut le visage grave que Noblegent poursuivit :

— Pas vraiment, Comte Airain. Il me vient à l'esprit que, dans ce monde où nous sommes, c'est vous qui seriez le double... comme j'en serais un, en l'occurrence. Je crois que ce monde n'est pas le nôtre... que le passé dont nous gardons mémoire pourrait, dans ses détails, n'être pas tout à fait identique à celui dont se souvient notre ami Hawkmoon. Nous sommes des intrus, sans que ce soit notre faute,

importés dans ce monde pour tuer le Duc Dorian. Toutefois, hormis pour des motifs de perverse vengeance, pourquoi le Baron Kalan ne pourrait-il l'occire lui-même ? Comment se fait-il qu'il ait à se servir de nous ?

— À cause des répercussions... si votre théorie est exacte, dit Rinal. Son entreprise doit buter sur quelque autre entreprise contraire à ses intérêts. S'il tue Hawkmoon, il lui arrive quelque chose... une chaîne d'événements s'inscrit dans le cours du temps, sensiblement différente de celle qui prend place si c'est l'un de vous qui commet cet acte.

— Il a pourtant dû envisager le cas où il échouerait à nous amener par la ruse à tuer Hawkmoon.

— Je ne crois pas. À mon sens, tout est parti de travers pour le Baron Kalan. C'est pourquoi il s'est obstiné, tentant de vous forcer à tuer le duc alors même que la situation, de toute évidence, faisait naître en vous des soupçons. Il doit avoir fondé une partie de son plan sur la mort d'Hawkmoon en Kamarg. C'est pourquoi il s'affole. Sans doute a-t-il d'autres projets en train et les voit-il menacés par le fait que le duc est encore en vie. Pour ce même motif, il ne s'est débarrassé que de ceux d'entre vous qui se sont directement attaqués à lui. De quelque manière, il est vulnérable. Vous seriez bien inspirés de découvrir en quoi.

Hawkmoon haussa les épaules.

— Quelle chance avons-nous de faire une telle découverte ? Nous ignorons même où se cache le Baron Kalan.

— Il n'est peut-être pas impossible de le trouver, fit Rinal, songeur. Nous disposons de quelques appareils, inventés alors que nous apprenions à déplacer notre cité à travers les dimensions... des palpeurs et autres instruments similaires, capables de sonder les diverses couches de multivers. Un seul nous ayant suffi pour observer ce secteur de notre Terre pendant que nous restions cachés dans une autre dimension, nous allons avoir à les remettre en service et à effectuer certains réglages, ce qui prendra un petit moment. Pensez-vous que cela vaille la peine ?

— À n'en pas douter, dit Hawkmoon.

— Voulez-vous dire que nous aurons une chance de mettre la main sur Kalan ? gronda le Comte Airain.

Noblegent posa la main sur l'épaule de l'homme qui, des années plus tard, allait être son meilleur ami.

— Quelle impétuosité, comte ! Les machines de Rinal se bornent à voir dans ces autres dimensions. S'y transporter sera, j'en suis sûr, une tout autre affaire.

Rinal inclina son crâne à la fine ossature.

— Exact. Mais voyons déjà si nous pouvons repérer ce Baron Kalan du Ténébreux Empire. Le risque d'échouer n'est pas négligeable : sur

cette seule Terre, il existe une infinité de dimensions.

Le lendemain, toute la journée ou presque, alors que Rinal et les siens réglèrent leurs machines, Hawkmoon, Noblegent et le Comte Airain dormirent, récupérant de la fatigue du voyage jusqu'à Soryandum et du combat contre le monstre mécanique.

Puis, le soir venu, la lévitante silhouette de Rinal s'inscrivit dans leur fenêtre, si bien que les rayons du soleil couchant parurent irradier de son corps d'opale.

— Les appareils sont prêts, dit-il. Voulez-vous nous rejoindre ? Nous commençons à explorer les dimensions.

Le Comte Airain se leva d'un bond.

— Oui. Nous voulons voir ça.

Alors que les autres se levaient à leur tour, deux compagnons de Rinal pénétrèrent dans la pièce pour les prendre dans leurs bras puissants, leur faire franchir la fenêtre et les déposer à l'étage inférieur où les attendaient une rangée de machines différentes de toutes celles qu'il leur avait été donné de voir auparavant. Comme l'instrument de cristal qui avait transporté le Château Airain dans une autre dimension, ces appareils ressemblaient à des gemmes plus qu'à toute autre chose, des structures cristallines qui avaient parfois taille humaine. Devant chaque machine flottait un représentant du Peuple des Ombres, manipulant un joyau plus petit, peu différent de la pyramide en réduction vue par Hawkmoon entre les mains de Kalan.

Un millier d'images déferlèrent sur les écrans cependant que les sondes fouillaient les dimensions du multivers, montrant des scènes étranges, singulières, dont bon nombre semblaient n'avoir qu'un lointain rapport avec la Terre telle que le duc la connaissait.

Puis soudain, des heures plus tard, Hawkmoon s'écria :

— Là ! Un masque animal ! Je viens d'en voir un.

L'opérateur caressa une série de cristaux, s'efforçant de ramener l'image qui, fugitive, avait explosé sur l'écran, mais en vain.

Les sondes reprirent leur quête. Deux fois encore Hawkmoon crut voir des scènes révélatrices du lieu où se trouvait Kalan ; deux fois encore ils les perdirent.

Puis enfin, par le plus grand des hasards, un écran leur offrit le spectacle d'une étincelante et blanche pyramide, à n'en pas douter celle qui servait de véhicule au Baron Kalan.

Les palpeurs captaient un signal particulièrement fort, la nef étant sur le point d'achever l'un de ses voyages... de réintégrer sa base, espéra Hawkmoon.

— Il va nous être assez facile de la filer. Regardez.

Hawkmoon, Noblegent et le Comte Airain se pressèrent autour de l'écran qui suivit l'opaline pyramide jusqu'au moment où elle finit par s'arrêter et où ses parois, lentement, reprirent leur transparence,

révélant les haïssables traits du Baron Kalan de Vitall. Inconscient d'être observé par ceux-là mêmes qu'il voulait anéantir, le sorcier descendit de son engin, se retrouvant ainsi dans une vaste et sombre salle en désordre qui aurait pu constituer une réplique de son laboratoire londrain d'antan. Il fronçait les sourcils en consultant des notes qu'il avait prises. Une autre silhouette apparut et lui parla, sans qu'il fût possible aux trois amis de percevoir un son. Le nouveau venu était vêtu à la mode ancienne des sujets du Ténébreux Empire, la tête entière disparaissant sous un énorme et inconfortable masque. Un masque de métal, rehaussé d'émaux polychromes et façonné à la ressemblance d'une tête de reptile en train de siffler.

Hawkmoon le reconnut comme celui de l'Ordre du Serpent auquel avaient appartenu tous les sorciers et savants de Granbretagne. Sous leurs yeux, l'homme au masque de serpent tendit un autre masque à Kalan qui, hâtivement, s'en coiffa, nul Granbreton de son rang ne supportant d'être vu à visage découvert par l'un des siens.

Également en forme de tête de serpent, le masque de Kalan était plus ornementé que celui du serviteur.

Hawkmoon se frotta le menton, se demandant pourquoi il sentait quelque chose d'anormal dans cette scène. Il regrettait que d'Averc, qui avait bien plus que lui vécu dans l'intimité du Ténébreux Empire, ne fût pas à ses côtés. D'Averc aurait immédiatement décelé l'anomalie.

Puis soudain, il comprit : ces masques étaient plus frustes que tous ceux qu'il lui avait été donné de voir à Londra, même portés par les plus humbles domestiques. Leur fini, leur modelé, n'avait pas la même qualité. Mais pourquoi ?

Les sondes suivaient à présent Kalan hors de son laboratoire dans un dédale de passages couverts fort semblables à ceux qui jadis avaient relié les édifices de Londra. À première vue, cet endroit aurait pu être Londra. Mais là encore, ces couloirs présentaient de subtiles différences. La pierre des murs en était piètrement parée : fresques et bas-reliefs étaient l'œuvre d'artistes mineurs. Rien de tel n'eût été toléré à Londra où, en dépit de leurs goûts pervers, les Seigneurs du Ténébreux Empire avaient exigé le plus haut niveau de savoir-faire, jusque dans les moindres détails.

Et là, tout détail était absent. L'ensemble évoquait un faux bâclé.

Puis la scène tremblota sur l'entrée de Kalan dans une nouvelle salle où étaient rassemblés d'autres personnages masqués. Cette salle aussi avait un aspect familier, mais grossier, comme tout le reste.

Le Comte Airain ne tenait plus en place.

— Quand allons-nous pouvoir nous transporter là-bas ? Qu'avec notre ennemi, sur-le-champ, nous puissions en découdre !

— Il n'est pas simple de voyager au travers des dimensions, lui dit

Rinal avec douceur. En outre, nous n'avons pas encore repéré avec précision où se situe cette scène.

Hawkmoon sourit au Comte Airain.

— Soyez patient, mon ami.

Ce Comte Airain se montrait plus impétueux que l'homme qu'il avait connu. Sans doute parce qu'il était de quelque vingt ans plus jeune. Ou peut-être, comme l'avait suggéré Rinal, ne s'agissait-il pas du même homme... seulement d'un homme presque semblable, issu d'une autre dimension. Toutefois, songea Hawkmoon, ce Comte Airain-ci lui plaisait, quelle qu'en fût l'origine.

— Notre sonde faiblit, annonça l'Ombre qui était aux commandes de l'écran. Cette dimension doit se trouver à de nombreuses couches de distance.

Rinal hocha la tête.

— Fort nombreuses, assurément. Un endroit que même nos aventureux ancêtres n'ont jamais exploré. Trouver une porte pour l'atteindre risque d'être assez complexe.

— Kalan en a bien trouvé une, souligna Hawkmoon.

Rinal esquissa un sourire.

— Par hasard ou à dessein, ami Hawkmoon ?

— À dessein, sans doute. Où aurait-il pu découvrir ailleurs une autre Londra ?

— On peut construire de nouvelles cités, rétorqua Rinal.

— Oui, dit Noblegent. Comme on peut construire de nouvelles réalités.

UNE AUTRE VICTIME

Les trois hommes s'installèrent dans une attente anxieuse alors que Rinal et son peuple examinaient la possibilité d'atteindre par-delà les dimensions la cachette du Baron Kalan de Vitall.

— Avec ce nouveau culte qui s'est développé dans la Londra réelle, je ne serais pas loin de penser que Kalan rend secrètement visite à ses partisans. Cela expliquerait les rumeurs selon lesquelles certains dignitaires du Ténébreux Empire sont toujours vivants dans la capitale granbretonne, dit Hawkmoon, songeur. Notre seule autre chance serait de nous y rendre et d'y attendre Kalan lors de sa prochaine visite. Mais aurions-nous le temps de faire le voyage ?

Le Comte Airain secoua la tête.

— Ce Kalan... il est au désespoir de parvenir à ses fins. Mais j'ai peine à comprendre pourquoi il s'affole avec toutes ces dimensions de l'espace et du temps à sa disposition. Pourtant, alors qu'il pourrait vraisemblablement nous manipuler à volonté, il s'en abstient. Je me demande ce qui nous donne une telle importance dans ses plans.

Hawkmoon haussa les épaules.

— Peut-être n'en avons-nous aucune. Il ne serait pas le premier Seigneur du Ténébreux Empire à laisser la soif de vengeance prendre le pas sur ses propres intérêts.

Et il leur raconta l'histoire du Baron Meliadus.

Noblegent n'avait cessé d'aller d'un instrument de cristal à l'autre, s'efforçant de saisir les principes qui régissaient leur fonctionnement, mais ils gardaient leur secret. Tous étaient en sommeil maintenant que, dans une autre aile de l'édifice, le Peuple des Ombres s'attachait à concevoir un appareil qui pût voyager entre les dimensions. Ils allaient adapter le moteur cristallin assurant les déplacements de leur ville, conservant toutefois l'original pour le cas où de nouveaux dangers les menaceraient.

— Bon, dit Noblegent en se grattant la tête, je n'en puis rien tirer, sinon la certitude que ces machines fonctionnent !

Le Comte Airain s'agita dans son armure. Il gagna la fenêtre et porta son regard dans la fraîcheur de la nuit.

— Je commence à m'impatisser d'être enfermé ici, dit-il. Un peu d'air me ferait le plus grand bien. Que diriez-vous d'une promenade ?

Hawkmoon fit non de la tête.

— Moi, je reste.

— Je vous accompagne, dit Noblegent au Comte Airain. Mais comment allons-nous sortir d'ici ?

— Appelez Rinal, leur dit le duc. Il vous entendra.

Ainsi firent-ils, quelque peu gênés lorsque les ombres, si frêles d'apparence, les transportèrent par la fenêtre pour les déposer au sol. Après leur départ, Hawkmoon s'installa dans un coin de la pièce et s'endormit.

Mais d'étranges rêves, des rêves inquiétants où ses amis se transformaient en ennemis et ses ennemis en amis, où les vivants se substituaient aux morts et les morts aux vivants cependant que certains en arrivaient à n'être jamais nés, troublèrent son sommeil et le forcèrent à s'éveiller, en sueur, pour trouver Rinal debout devant lui.

— La machine est prête, dit l'homme au corps subtil, mais loin d'être parfaite, j'en ai bien peur. Sa fonction se borne à filer votre pyramide. Une fois celle-ci rematérialisée dans ce monde, notre sphère la suivra, où qu'elle aille, mais son défaut est de n'avoir aucune mobilité autonome. Elle ne peut que suivre la pyramide. En conséquence, vous allez être en grand danger de rester à jamais piégé dans quelque autre dimension.

— C'est un risque, et je suis prêt à le courir, dit Hawkmoon. Ce sera toujours mieux que les cauchemars qui me harcèlent, que je dorme ou que je veille. Où sont le Comte Airain et Noblegent ?

— Quelque part non loin. Ils se promènent et devisent dans les rues de Soryandum. Dois-je leur dire que vous souhaitez les voir ?

— Oui, dit Hawkmoon en se frottant les yeux pour en chasser le sommeil. Le mieux est de dresser au plus vite notre plan de bataille. J'ai le sentiment que nous n'allons pas tarder à revoir Kalan.

Il s'étira et bâilla. Dormir ne lui avait pas vraiment fait du bien. Il semblait même en retirer l'impression d'être plus faible qu'avant. Il changea d'avis.

— Non, peut-être ferais-je mieux d'aller les rejoindre. L'air frais me remettra les idées en place.

— Comme vous voudrez. Je vais vous descendre.

Alors que Rinal le soulevait vers la fenêtre, Hawkmoon demanda :

— Où est cette machine dont vous m'avez parlé ?

— La sphère interdimensionnelle ? En dessous, dans notre laboratoire. Voulez-vous la voir ce soir ?

— Ce serait préférable, je crois. J'ai le pressentiment que Kalan est susceptible de réapparaître à tout moment.

— Parfait. Je vous l'amènerai tout à l'heure. Les commandes en sont fort simples... à vrai dire, c'est à peine s'il y en a, le but de la sphère étant de s'asservir à une autre machine. Mais je comprends que vous soyez pressé de la voir. En attendant, allez parler à vos amis.

L'homme fait ombre, pratiquement invisible dans le clair de lune qui baignait la rue, s'éloigna en flottant, laissant à Hawkmoon le soin de trouver seul le Comte Airain et Noblegent.

Le duc s'achemina par les artères noyées sous la végétation, entre des ruines que la clarté lunaire ajourait de brillances, savourant le calme de la nuit, sentant s'éclaircir ses pensées. L'air était d'une douceur, d'une fraîcheur exquises.

Il finit par entendre des voix devant lui mais, sur le point d'appeler, de signaler sa présence, il prit conscience qu'elles étaient trois et non deux. À pas de velours, il s'élança vers leur source, collant à l'ombre des murs, jusqu'à s'immobiliser derrière les vestiges d'une colonnade donnant sur la petite place où se trouvaient le Comte Airain et Noblegent. Le comte ne bougeait pas, comme hypnotisé, cependant que Noblegent discutait à voix basse avec un homme assis en tailleur quelques pieds au-dessus de sa tête dans le triangle à peine visible de la pyramide, comme si Kalan avait délibérément cherché à ne pas attirer l'attention. Le sorcier posait un regard noir sur le philosophe-poète.

— Que savez-vous de pareilles matières ? C'est à peine si vous êtes réel !

— Il se peut, mais je soupçonne votre propre réalité d'être également menacée. Comment se fait-il que vous ne puissiez vous-même occire le duc ? À cause des répercussions, n'est-ce pas ? Auriez-vous passé en revue les conséquences probables d'un tel acte ? Les auriez-vous trouvées déplaisantes ?

— Silence, marionnette ! ordonna le Baron Kalan. Ou vous aussi réintégrez les limbes. Mon offre est de vous ramener pleinement à la vie si vous supprimez Hawkmoon... ou parvenez à convaincre le Comte Airain de s'en charger.

— Pourquoi, tout à l'heure, n'avez-vous pas renvoyé le comte dans les limbes quand il s'est rué sur vous ? Parce que vous êtes obligé de faire tuer Hawkmoon par l'un de nous et qu'à présent, sur quatre, il n'en reste que deux pour s'acquitter de la tâche.

— Je vous ai dit de vous taire ! gronda Kalan. Vous auriez dû travailler pour le Ténébreux Empire, sire Noblegent. C'est gâchis que de laisser une intelligence comme la vôtre au milieu des barbares.

Noblegent sourit.

— Barbares ? J'ai eu vent des traitements que, dans mon avenir, le Ténébreux Empire allait infliger à ses ennemis. Il vous faudrait revoir votre vocabulaire, Baron Kalan.

— Je vous ai prévenu, rétorqua le sorcier, menaçant. Vous passez la mesure. Je suis toujours pair de Granbretanne. Je ne saurais tolérer de telles familiarités.

— Une fois déjà, c'est votre intolérance qui vous a perdu, ou qui vous perdra. Nous commençons à comprendre ce que vous essayez de faire dans votre Londra factice...

— Vous êtes au courant ? (Kalan parut presque terrifié. Ses lèvres se pincèrent et ses sourcils se rejoignirent.) Vous savez donc ? Je crois que nous avons commis une erreur en poussant sur notre échiquier un pion doué de votre clairvoyance.

— C'est bien possible.

Kalan commença de tripoter la petite pyramide qu'il tenait à la main.

— En ce cas, marmonna-t-il, sacrifier ce pion sans tarder me semble judicieux.

Noblegent parut deviner ce que Kalan avait en tête. Il fit un pas en arrière.

— L'est-ce vraiment ? Ne manipulez-vous pas des forces qui vous échappent en partie ?

— Peut-être. (Kalan ricana.) Mais vous n'y sauriez trouver nul réconfort.

Noblegent devint très pale.

Hawkmoon s'apprêtait à bondir, s'interrogeant sur la fixité du Comte Airain, apparemment inconscient de ce qui se passait. Puis il se sentit l'épaule effleurée, sursauta et se retourna, la main sur le pommeau de sa lame. Mais ce n'était que Rinal, presque invisible derrière lui.

— La sphère arrive, chuchota l'ombre. C'est votre seule chance de suivre la pyramide.

— Mais Noblegent est en danger... protesta tout bas Hawkmoon. Je dois tenter de le sauver.

— Vous n'allez pas pouvoir le sauver. Mais sans doute ne lui arrivera-t-il pas grand mal : il ne retiendra rien de ces événements sinon le plus vague des souvenirs... comme celui d'un rêve qui s'estompe.

— Mais c'est mon ami...

— Vous lui serez plus utile en trouvant le moyen de mettre un terme définitif aux activités de Kalan, souligna Rinal alors qu'un groupe de ses congénères apparaissait au bout de la rue, portant une grande sphère d'un jaune lumineux. Vous ne disposerez que de

quelques instants après le départ de la pyramide pour la suivre.

— Mais le Comte Airain... Kalan l'a hypnotisé.

— Il retrouvera son état normal une fois Kalan parti.

Noblegent parlait en phrases précipitées.

— Pourquoi craindre mon savoir, Baron Kalan ? Vous êtes fort. Je suis faible. C'est vous qui me manipulez.

— Plus vous en saurez, moins j'en pourrai prédire, lâcha Kalan.

C'est aussi simple que cela, sire Noblegent. Adieu.

Noblegent poussa un cri, pivota sur lui-même comme pour tenter de s'échapper. Il se mit à courir et, ce faisant, commença de se dissiper, puis, graduellement, disparut dans l'air lumineux.

Hawkmoon, alors, entendit rire le Baron Kalan. Un rire qui lui était familier. Un rire qu'il avait appris à haïr. Et seule la main de Rinal, posée sur son épaule, le retint d'assaillir le sorcier qui, toujours inconscient d'être observé, s'adressa au Comte Airain.

— Vous aurez tout à gagner, comte, à servir mes desseins... et tout à perdre à vous en abstenir. Pourquoi ce Hawkmoon doit-il à jamais m'empoisonner l'existence ? J'avais pensé qu'il serait simple de l'éliminer mais toutes les fois que j'explore une probabilité, c'est pour l'y voir resurgir. Il est éternel, en viens-je à me dire parfois... immortel peut-être. C'est seulement s'il est occis par un autre héros, un autre champion de ce maudit Bâton Runique, que les événements pourront évoluer dans le sens que je leur choisis. Tuez-le donc, Comte Airain. Méritez votre vie en libérant la mienne !

Le comte tourna la tête, cligna des yeux, et promena un regard circulaire comme s'il ne voyait pas la pyramide et son occupant.

L'engin commença de reprendre sa blancheur laiteuse. Une blancheur qui se fit éclatante, aveuglante. Le comte poussa un juron et leva le bras pour se protéger les yeux.

Puis la brillance disparut et de la pyramide il ne demeura qu'un vague contour sur fond de nuit.

— Vite, dit Rinal. Montez dans la sphère.

Hawkmoon franchit une entrée offrant l'aspect d'un rideau sans consistance qui, derrière lui, instantanément se reforma, puis vit Rinal dériver vers le Comte Airain pour le transporter jusqu'à la sphère et l'y lancer. Toujours sabre au clair, son ami atterrit à ses pieds.

— Le saphir, dit Rinal d'une voix pressante. Touchez le saphir. Vous n'avez rien d'autre à faire. Et je vous souhaite de réussir, Dorian Hawkmoon, dans cette autre Londra !

Hawkmoon tendit la main et toucha la gemme suspendue en l'air devant lui.

Aussitôt, la sphère parut tourbillonner autour d'eux alors que le Comte Airain et lui demeuraient immobiles. Ils baignaient à présent dans une obscurité totale et, par-delà les parois de leur véhicule, la

pyramide était de nouveau visible.

Soudain, la clarté du soleil fut partout, révélant un paysage de roches vertes. La vision disparut aussi vite qu'elle avait surgi. D'autres lui succédèrent, tout aussi fugitives.

Des mégalithes de lumière, des lacs de métal en ébullition, des cités d'acier et de verre, des champs de bataille sur lesquels s'affrontaient des milliers de combattants, des forêts qu'arpentaient des géants, des mers figées par les glaces... et toujours la pyramide les précédait, passant d'un plan à l'autre de la Terre, traversant des mondes qui semblaient radicalement étrangers à celui d'Hawkmoon et d'autres qui semblaient en être la réplique parfaite.

Une fois déjà, Hawkmoon avait voyagé dans les dimensions. Mais il l'avait alors fait pour échapper au danger tandis que, maintenant, c'était pour aller à sa rencontre.

Le Comte Airain retrouva la parole.

— Qu'est-il arrivé là-bas ? Je me rappelle avoir tenté un assaut contre le Baron Kalan, résolu, dût-il me renvoyer dans les limbes, à d'abord lui ôter la vie. Et, tout de suite après, je me retrouve dans ce... dans ce char. Où est Noblegent ?

— Noblegent avait commencé de comprendre le plan de Kalan, répondit Hawkmoon, lugubre, sans détacher son regard de la pyramide devant eux. Et celui-ci, en conséquence, a préféré l'exiler là où il l'avait pris. Mais Kalan, à cette occasion, a laissé échapper quelque chose. Il a dit que, pour quelque motif, je ne pouvais être occis que par un ami – par un homme qui, comme moi, est au service du Bâton Runique. Et qu'un tel meurtre, selon lui, assurerait la vie de cet ami.

Le comte haussa les épaules.

— Je ne sens toujours là que perverse manigance. Pourquoi l'identité de celui qui vous tue compterait-elle à ce point ?

— Voyez-vous, Comte Airain, dit sobrement Hawkmoon. Combien de fois ai-je répété que je donnerais n'importe quoi pour que vous ne soyez pas mort à Londra sur le champ de bataille. Tout, jusqu'à ma vie. Alors, s'il vous vient jamais le désir d'en finir avec ça... vous pourrez toujours m'occire.

Le comte partit d'un grand rire.

— Si vous souhaitez mourir, Duc Dorian, je suis persuadé que vous trouverez à Londra, ou dans ce lieu quel qu'il soit vers lequel nous sommes en route, une personne plus rompue que moi au meurtre de sang-froid.

Rengainant son grand sabre à la garde d'airain, il conclut :

— Je préfère ménager mes forces pour en découdre avec le Baron Kalan et ses suppôts lorsque nous y serons.

— En espérant n'y être pas attendu de pied ferme, dit Hawkmoon

alors que des scènes fantastiques continuaient de déferler de plus en plus vite. (Il se sentit pris de vertige et ferma les yeux.) Ce voyage à travers l'infini semble voué à ne jamais finir ! En un temps, j'ai maudit ce Bâton Runique qui s'immisçait ainsi dans mon existence, mais à présent, je souhaiterais fort qu'Orland Fank fût ici pour me conseiller. Hélas, il est désormais manifeste que le Bâton Runique ne joue aucun rôle dans cette affaire.

— Ce n'est pas plus mal, gronda le Comte Airain. Il n'y a déjà là que trop de science et de sorcellerie pour mon goût ! Je me sentirai mieux quand tout cela sera terminé, même si ce doit être au prix de ma mort.

Hawkmoon marqua son accord d'un hochement de tête. Il repensait à Yisselda et à ses enfants, Manfred et Yarmila. Il se remémorait la vie tranquille de la Kamarg et les satisfactions qu'il avait tirées de voir les marais repeuplés, les récoltes engrangées. Et il regrettait amèrement de s'être laissé entraîner dans ce piège qu'à l'évidence le Baron Kalan lui avait tendu en dépêchant le Comte Airain au travers du temps pour hanter la Kamarg.

Là-dessus, une autre pensée le traversa. Tout n'avait-il pas été un vaste piège ? Le Baron Kalan n'avait-il pas voulu être suivi ? Ne se laissaient-ils pas, même à présent, mener à leur perte ?

LIVRE TROISIÈME

RÊVES,
D'HIER ET DE MAINTENANT

LE MONDE A MOITIÉ FAIT

Inconfortablement étendu contre la courbure interne de la sphère, le Comte Airain s'était remis à grogner, à déplacer sa masse de bronze vêtue. À travers le jaune brouillé de la paroi, son regard se posait sur le paysage extérieur qui se modifiait quarante fois en autant de secondes. La pyramide continuait de les précéder et, de temps à autre, on y devinait la silhouette du Baron Kalan. De temps à autre aussi, la surface du vaisseau retrouvait sa blancheur aveuglante et coutumière.

— Ah, mes yeux, ils me brûlent ! gronda le comte. Tant vient à les lasser une telle diversité de spectacles. Et ma tête me fait mal quand j'essaye de formuler au juste ce qui nous arrive. Si je dois jamais narrer cette aventure, il est certain que ma parole en restera sujette à caution.

Puis le Comte Airain fit silence car le flux des images allait en se ralentissant jusqu'à une dernière où il s'arrêta. Ils étaient en suspens dans les ténèbres, et hors de la sphère ne voyaient que la pyramide.

La lumière jaillit de quelque part.

Et Hawkmoon reconnut le laboratoire du Baron Kalan.

Sa réaction fut instantanée, instinctive.

— Vite, Comte Airain, il nous faut quitter notre engin.

Ils plongèrent par le rideau jusque sur les dalles souillées du sol. Par chance, ils se retrouvaient derrière les grandes machines aux formes démentes occupant le fond du laboratoire.

Hawkmoon vit la sphère trembloter puis s'évanouir. Désormais, la pyramide de Kalan restait leur seul moyen de s'échapper de cette dimension. Des odeurs et des bruits familiers lui parvinrent. Il se remémora sa première visite aux laboratoires de Kalan, comme prisonnier, d'où il était ressorti le Joyau Noir serti dans le crâne, et il sentit un froid étrange lui pénétrer les os. Leur arrivée était apparemment passée inaperçue, car les serviteurs de Kalan avaient

leurs masques de serpent tournés vers la nef de leur maître, prêts à lui remettre son propre masque quand il en sortirait. Lentement, la pyramide descendit jusqu'au sol ; Kalan en émergea, prit le masque sans un mot et s'en coiffa. Il y avait quelque chose de hâtif dans ses mouvements. Puis il donna un ordre à ses serviteurs, et tous lui emboîtèrent le pas pour sortir de la salle.

Prudemment, Hawkmoon et le Comte Airain quittèrent leur cachette. Ils avaient dégainé l'un comme l'autre.

Assurés que le laboratoire était effectivement désert, ils débattirent de la marche à suivre.

— Peut-être devrions-nous attendre le retour de Kalan et l'occire ici même, proposa le Comte Airain. Pour nous évader ensuite à bord de sa machine.

— Nous ne savons pas la piloter, lui rappela Hawkmoon. Non, je pense qu'il nous faut en apprendre plus sur ce monde et sur les projets de Kalan avant de songer à le tuer. Tout donne à croire qu'il a des alliés, peut-être plus puissants que lui et capables de mener ses plans à leur terme.

— C'est assez probable, reconnut le comte. Mais cet endroit me rend nerveux. Je n'ai jamais beaucoup aimé les souterrains. Je leur préfère les grands espaces. C'est pourquoi je suis toujours resté peu de temps dans une ville.

Hawkmoon entreprit d'examiner les machines de Kalan. Quoiqu'il les trouvât familières d'aspect pour la plupart, elles ne lui laissèrent presque rien deviner de leur fonction. Il se demanda s'il devait les détruire, puis décida qu'il serait plus sage d'apprendre à quel but elles répondaient. Manipuler inconsidérément les forces sur lesquelles travaillait Kalan leur eût fait risquer la catastrophe.

— Avec les masques et les vêtements appropriés, dit le duc alors qu'ils gagnaient à pas feutrés la porte, nous aurions une chance d'explorer cet endroit incognito. J'estime que leur acquisition doit être notre premier objectif.

Le Comte Airain l'approuva.

Passé la porte du laboratoire, ils se retrouvèrent dans un couloir bas de plafond. Il flottait un remugle de moisissure et d'air vicié. En un temps, c'était Londra tout entière qui avait dégagé cette puanteur. Mais à présent qu'il était en mesure d'inspecter de plus près les fresques et bas-reliefs des murs, Hawkmoon avait la certitude qu'il ne s'agissait pas de Londra. L'absence de détail sautait aux yeux. Les peintures se réduisaient à un tracé ultérieurement rempli par aplats de couleurs crues, sans rien des subtils dégradés chers aux artistes granbretons. Et tandis que, dans la Londra d'antan, on avait créé des chocs volontaires de couleurs pour produire un effet, leur discordance ne révélait ici qu'un piètre choix. C'était comme si quelqu'un, sans

avoir vu Londra plus d'une demi-heure, s'était efforcé de la recréer.

Même le Comte Airain, qui ne connaissait la Granbretanne que pour s'y être une fois rendu en mission diplomatique, fut frappé par le contraste. Ils poursuivaient leur progression furtive, sans rencontrer personne et tentant de déterminer quel chemin avait emprunté le Baron, quand tout à coup, au tournant d'un passage, ils tombèrent face à face avec deux soldats de l'ordre de la Mante – le vieil ordre auquel avait appartenu le Roi Huon – armés de piques et d'épées.

Le Comte Airain et Hawkmoon aussitôt se figèrent en posture de combat, s'attendant à soutenir un assaut. Les masques de mante oscillèrent sur les épaules des gardes mais se bornèrent à fixer le Comte Airain et son compagnon, comme déconcertés par leur présence.

Puis d'un des heaumes ornementés émana une voix imprécise, étouffée.

— Pourquoi votre visage est-il découvert ? N'est-ce pas inconcevable ?

Il y avait une résonance lointaine, rêveuse, dans cette voix, qui n'était pas sans évoquer celle du Comte Airain lors de leur première rencontre en Kamarg.

— Si fait, dit Hawkmoon. Et vous allez nous donner vos masques.

— Mais n'en point porter dans les passages est interdit ! s'écria l'autre soldat, horrifié.

Son gantelet monta jusqu'au faciès d'insecte comme pour le protéger. Les yeux de mante semblèrent river dans ceux de Hawkmoon un regard sarcastique.

— En ce cas, nous allons devoir combattre pour vous les prendre, gronda le Comte Airain. Tirez vos lames.

Lentement, les deux soldats dégainèrent. Lentement, ils se mirent en garde.

Ce fut tâche horrible que de les tuer, car leurs efforts pour se défendre restèrent purement symboliques. En l'espace de trente secondes, ils furent à terre, et les deux compagnons, immédiatement, les dépouillèrent de leurs masques et de leurs vêtements de soie verte et de vert velours.

Bien leur en prit de n'avoir pas tardé. Hawkmoon se demandait que faire des deux corps quand, soudain, ils disparurent.

— Autre sorcellerie ? fit le Comte Airain dans un reniflement suspicieux.

— Ou l'explication de la manière étrange dont ils se comportaient, lui répondit Hawkmoon, songeur. Car ils se sont évanouis comme avant eux Oladahn, d'Averc et Noblegent. Or, l'Ordre de la Mante a toujours été le plus féroce que la terre granbretonne ait porté, ses membres d'arrogants soldats, fiers et prompts à frapper. Par

conséquent, ou ces deux-là n'étaient pas des Granbretons mais de simples acteurs jouant un rôle pour Kalan... ou il s'agissait d'authentiques guerriers de Granbretagne, mais dans un état second.

— Certes, approuva le Comte Airain. Ils m'ont paru se mouvoir comme en un rêve.

Hawkmoon se coiffa de son masque d'emprunt.

— Il serait judicieux d'adopter le même comportement, dit-il, si nous voulons passer inaperçus.

Ensemble, ils reprirent leur chemin dans les passages, à pas mesurés, comme la patrouille qu'ils venaient de défaire.

— Au moins, dit le Comte Airain à mi-voix, nous n'aurons guère de problèmes avec les cadavres si tous ceux que nous venons à occire disparaissent avec un tel empressement.

Ils s'arrêtèrent devant plusieurs portes qu'ils tentèrent d'ouvrir pour les trouver verrouillées, croisèrent à maintes reprises des masques, de tous les ordres majeurs – Sanglier, Vautour, Dragon, Loup et autres – sauf du Serpent. Des membres de cet ordre, ils en avaient la certitude, n'auraient pas manqué de les conduire à Kalan. Et à quelque stade, il leur serait sans doute utile d'échanger leur masque de mante contre un de serpent. Finalement, ils se retrouvèrent devant une porte plus grande que les autres et gardée par deux hommes portant des masques semblables à ceux qui dissimulaient à présent leurs traits. Une porte, songea Hawkmoon, n'était gardée qu'en raison de son importance. Elle allait peut-être lui donner un début de réponse aux questions qu'il se posait, et qui l'avaient amené à suivre Kalan. Il réfléchit rapidement et, d'une voix aussi rêveuse que possible, annonça :

— Nous avons ordre de prendre la relève. Vous pouvez regagner vos quartiers.

— La relève ? s'étonna l'un des gardes. Aurions-nous assuré une période de service complète ? Je n'aurais pas cru qu'il se soit écoulé plus d'une heure. Mais il est vrai que le temps... (Il marqua une pause.) Tout est si étrange.

— Vous êtes relevés, dit le Comte Airain, devinant le plan de son compagnon. Nous n'en savons pas plus.

Mollement, les Mantes saluèrent puis s'éloignèrent, laissant Hawkmoon et le comte se mettre en faction devant la porte. Et sitôt qu'elles eurent disparu au bout du couloir, le duc se retourna et essaya d'ouvrir. La porte était verrouillée.

Le Comte Airain promena un regard alentour et frissonna.

— Ce monde me donne plus l'impression d'appartenir à l'au-delà que celui où je me suis retrouvé la première fois.

— Vous pourriez n'être pas loin de la vérité, à mon sens, dit Hawkmoon alors qu'il inspectait la serrure.

Comme ici tant d'autres objets façonnés, elle était des plus frustes.

Il prit la dague au pommeau d'émeraude récupérée sur l'un des deux gardes, en inséra la pointe dans la fente et, après avoir cherché quelques secondes, lui imprima une brusque torsion. Il y eut un déclic et la porte s'ouvrit.

Les deux compagnons franchirent le seuil.

Et ce qu'ils virent leur arracha un cri à l'unisson.

UNE GALERIE DE VIVANTS ET DE MORTS

— Roi Huon, fit Hawkmoon en un souffle et, prestement, il referma la porte dans son dos, les yeux rivés sur le vaste globe suspendu au-dessus de lui. (Il y flottait la forme ratatinée du très ancien souverain qui s'était jadis exprimé par la voix d'or d'un jeune homme.) Je vous croyais mort, occis par Meliadus !

Un chuchotement s'échappa du globe, presque une pensée, tant c'était ténu. Meliadus, disait-il. Meliadus.

— Le roi rêve, dit une voix, celle de Flana, Reine de Granbretagne.

Elle était là sous son masque de héron, pièce pour laquelle on avait clivé un millier de gemmes, et, dans sa robe de luxuriant brocart, avançait à pas lents vers eux.

— Flana ? (Hawkmoon marcha à sa rencontre.) Comment se fait-il que vous soyez ici ?

— J'y suis née. Qui êtes-vous ? Que vous soyez de l'Ordre même du Roi-Empereur n'autorise nullement que vous parliez avec insolence à Flana, Comtesse de Kanbery.

— La Reine Flana, désormais, précisa Hawkmoon.

— Reine... reine... reine, fit derrière eux la voix lointaine du roi Huon.

— Roi... (Une autre silhouette passa en aveugle.) Roi Meliadus...

Hawkmoon sut qu'arracher ce masque de loup lui aurait révélé le visage du Baron Meliadus, son vieil ennemi. Et, dans ce visage, le même regard vitreux que dans celui de Flana. Il y avait d'autres personnages dans cette salle, tous du Ténébreux Empire. Le vieil époux de Flana, Asrovak Mikosevaar, Shenegar Trott derrière son masque d'argent et, sous le dragon grimaçant de son heaume, Pra Flenn, Duc de Lakasdeh, qui était mort avant d'atteindre son dix-neuvième anniversaire mais non sans avoir à cet âge occis déjà de ses

propres mains plus d'une centaine d'hommes et de femmes. Pourtant, bien que fût là une assemblée des plus féroces connétables de Granbretanne, pas un n'attaquait. À peine vivaient-ils. Seule Flana – qui dans le monde d'Hawkmoon poursuivait son existence – semblait en mesure de former une phrase cohérente. Les autres n'étaient que somnambules marmonnant çà et là un ou deux mots distincts mais rien de plus. Et, dans cette étrange galerie de morts et de vivants, l'entrée du Comte Airain et d'Hawkmoon avait déclenché un babil digne d'oiseaux dans une volière.

Spectacle déconcertant, surtout pour Hawkmoon qui avait personnellement occis la plupart de ces gens. Il saisit le bras de Flana et se débarrassa de son propre masque pour qu'elle pût voir son visage.

— Flana ! Ne me reconnaissez-vous pas ? C'est moi, Hawkmoon. Comment êtes-vous arrivée ici ?

— Ôtez votre main, guerrier ! dit-elle machinalement quoique ce geste, de toute évidence, ne l'offusquât guère, n'ayant jamais eu grand souci de l'étiquette. Je ne vous connais pas. Remasquez-vous.

— En ce cas, vous aussi devez avoir été arrachée d'une époque antérieure à notre rencontre... ou de quelque autre monde parallèle au nôtre, dit le duc.

— Meliadus... Meliadus... fit la voix chuchotante du roi Huon dans le globe trône suspendu au-dessus d'eux.

— Roi... roi... fit celle du Meliadus au masque de loup.

— Le Bâton Runique... murmura le gros Shenegar Trott qui avait trouvé la mort en voulant accaparer ce sceptre de haute magie... le Bâton Runique...

C'était là tout ce qu'ils pouvaient exprimer, leurs peurs, leurs ambitions, et rien d'autre. Ces objectifs ou ces craintes, qui les avaient menés leur vie durant, entraînant leur perte.

— Vous aviez raison, dit Hawkmoon au Comte Airain. C'est bien le monde des morts. Mais qui séquestre ici ces pauvres créatures ? Dans quel but les a-t-on ressuscitées ? On a l'impression de quelque obscène chambre au trésor où l'on aurait entassé des dépouilles humaines... le pillage du temps !

— Oui, fit le Comte Airain qui renifla. Je me demande si, jusqu'à une date récente, je ne faisais point partie de cette collection. À votre avis, Dorian Hawkmoon, serait-ce possible ?

— Je ne pense pas. Ce sont là gens du Ténébreux Empire tels qu'ils étaient juste avant leur mort, et vous avez dû être ravi d'un temps bien antérieur. Votre jeunesse plaide en faveur de cette hypothèse... ainsi que vos souvenirs de la campagne de Tarkie.

— Soyez remercié de ces paroles consolantes.

Hawkmoon posa le doigt sur ses lèvres.

— N’entendez-vous pas des bruits ? Dans le passage.

— Si fait.

— Quelqu’un approche, je crois. On a dû remarquer la disparition des gardes.

Des personnes présentes dans la pièce, aucune, pas même Flana, ne fit un geste pour les arrêter alors qu’ils fendaient la foule pour aller se dissimuler dans un coin sombre derrière la masse d’Adaz Promp et de Jarak Nankenseen qui, de leur vivant déjà, avaient passé ensemble le plus clair de leur temps.

La porte s’ouvrit et parut le Baron Kalan de Vitall, Grand Maître de l’ordre du Serpent, tout soulevé de rage et de surprise.

— Cette porte était ouverte et sans gardes ! explosa-t-il, promenant un regard noir sur l’assemblée des morts-vivants. Lequel d’entre vous en est responsable ? Y en a-t-il un ici qui fasse plus que rêver... qui complot pour me ravir le pouvoir ? Qui recherche ce pouvoir pour lui-même ? Vous, Meliadus ? Seriez-vous sorti de votre transe ?

Il souleva le masque de loup mais le visage de Meliadus était vide de toute expression. Kalan le gifla, sans susciter d’autre réaction qu’un grognement.

— Ou bien vous, Huon, qui pourriez mal supporter de n’avoir plus désormais rien qui se compare à ma puissance.

Mais Huon se contenta de chuchoter le nom de celui qui était voué à l’occire :

— Meliadus... Meliadus.

— Shenegar Trott, alors ? L’astucieux Shenegar Trott ? (Kalan secoua l’épaule inerte du comte de Sussex.) Est-ce vous qui avez déverrouillé la porte et renvoyé les gardes ? Pour quel motif ? – Non, reprit-il, ce ne peut être que Flana... (Il chercha des yeux le masque de héron parmi ces heaumes ornements – de loin supérieurs au sien par leur facture.) Flana est la seule à soupçonner...

— Que me voulez-vous encore, Baron Kalan ? dit Flana Mikosevaar en se déportant vers le sorcier. Je suis lasse et j’aimerais n’être point dérangée.

— Vous ne m’en ferez pas accroire, traîtresse à venir. Je ne saurais avoir ici d’autre adversaire. Lequel hormis vous n’aurait pas intérêt à voir restaurer le Ténébreux Empire ?

— Comme à l’accoutumée, Kalan, je ne comprends rien à vos propos.

— Certes, il est exact que vous n’êtes pas censée les comprendre... toutefois, j’en arrive à me demander...

— Vos gardes sont entrés, reprit Flana. De la valetaille insolente, quoiqu’il y en ait un qui m’ait paru joli garçon.

— Joli garçon ? Auraient-ils ôté leurs masques ?

— Oui, l’un d’eux se l’est permis.

Les yeux de Kalan se portèrent en tous sens alors qu'il soupesait les implications de la remarque...

— Quoi... grogna-t-il. Qu'est-ce que... ? (Puis il posa un regard dur sur Flana :) Je continue de penser que c'est vous.

— Je ne saisis point ce dont vous m'accusez, Kalan, et peu me chaut, d'ailleurs, car ce cauchemar prendra bientôt fin, comme il en est de tous les cauchemars.

Les yeux de Kalan prirent un éclat sardonique sous le masque de serpent.

— Croyez-vous, gente dame ? (Il se détourna pour examiner la serrure.) Mes projets se voient constamment faussés. Quoi que j'entreprenne, il en résulte un surcroît de complications. Pourtant, il y aurait un acte qui permettrait d'en finir. Hawkmoon, Hawkmoon, que ne donnerais-je pour que tu sois mort !

Sur ce, le Duc de Köln sortit prestement de sa cachette et frappa Kalan sur l'épaule du plat de sa lame. Le sorcier se retourna et la pointe de l'épée, glissant sous le masque, s'immobilisa sur sa gorge.

— Si pareille requête avait été, dès l'abord, plus poliment formulée, j'y aurais peut-être souscrit. Mais vous m'avez offensé, Baron Kalan, vous ne m'avez que trop souvent manifesté votre inimitié.

— Hawkmoon... (La voix de Kalan ne différait pas de celles des morts-vivants qui l'entouraient.) Hawkmoon... (Il inspira profondément.) Comment se fait-il que vous soyez ici ?

— N'en avez-vous pas quelque idée, Kalan ? rugit le Comte Airain, émergeant de l'ombre et se démasquant à son tour.

Il avait le visage barré d'un large sourire, le premier que lui voyait Hawkmoon depuis leur rencontre en Kamarg.

— S'agirait-il d'un contre-complot ? Est-ce lui qui vous... non, il n'irait pas me trahir. L'enjeu est trop important, pour lui comme pour moi.

— De qui parlez-vous ?

Mais Kalan avait appris la prudence.

— Me tuer à ce stade risque d'attirer sur nous tous quelque catastrophe, dit-il.

— Certes... et nous en abstenir pourrait avoir un effet similaire ! fit remarquer le comte en riant. Avons-nous quelque chose à perdre, Baron Kalan ?

— Vous, oui, Comte Airain, rétorqua sauvagement le sorcier. C'est votre vie qui est en jeu. Au mieux, vous serez comme ceux-là. Pareille perspective vous séduit-elle ?

— Non, dit le comte en se dépouillant de la robe de mante qu'il avait enfilée par-dessus son armure d'airain.

— En ce cas, ne soyez pas stupide ! fit Kalan dans un sifflement rageur. Tuez tout de suite Hawkmoon.

— À quoi vouliez-vous en venir, Kalan ? intervint le duc. À ressusciter le Ténébreux Empire ? Avez-vous bercé l'espoir de le restaurer dans sa splendeur d'antan... de le remodeler ici, dans un monde où le Comte Airain, moi-même et tous les autres n'aurions jamais existé ? Mais quand vous êtes retourné dans le passé, que vous en avez ramené ceux qui devaient reconstruire Londra, vous vous êtes trouvé confronté à l'indigence de leurs souvenirs. Troublé par trop d'expériences contradictoires, leur esprit s'était réfugié dans la torpeur. Leur mémoire ne gardait plus trace des détails... et c'est pourquoi vos fresques sont si grossières, n'est-ce pas ? Comme ici tout autre objet façonné. Cela explique également que vos gardes soient d'une telle inefficacité, qu'ils refusent de se battre. Et qu'ils disparaissent quand ils sont tués, car votre maîtrise du temps ne va pas jusqu'à lui faire tolérer le paradoxe d'une mort réitérée. Vous avez commencé de vous rendre compte que si vous altériez l'Histoire – quand bien même vous réussiriez à rétablir le Ténébreux Empire – tous auraient à souffrir de cette confusion mentale. Ce que vous construiriez se désagrégerait tout aussi vite. N'importe quelle victoire remportée par vous se réduirait en cendres. Vous régneriez sur d'irréelles créatures dans un monde sans réalité.

Kalan haussa les épaules.

— Mais nous avons pris des mesures pour rectifier cet état de choses. Des solutions existent, Hawkmoon. Il se peut que nos ambitions aient perdu de leur caractère grandiose, mais sans que le résultat final en soit grandement affecté.

— Que comptez-vous faire ? gronda le Comte Airain.

Kalan émit un rire sans joie.

— Ah, cela dépend désormais de ce que vous comptez me faire. Je ne doute pas que vous le perceviez. D'ores et déjà, des remous perturbent les courants du temps ; une dimension vient à s'encrasser des constituants d'une autre. À l'origine, je n'avais d'autre projet que de prendre ma revanche sur Hawkmoon en le faisant occire par l'un de ses amis. Je dois admettre que, de ma part, ce fut folie de croire que les choses pourraient être aussi simples. Par ailleurs, au lieu de rester dans votre état parallèle au rêve, vous avez commencé de vous réveiller, de raisonner, de refuser d'écouter ce que j'avais à vous dire. Ce n'est pas là ce qui aurait dû se passer, et j'ignore pourquoi.

— En important mes amis d'une époque antérieure à toutes celles qui ont vu nos diverses rencontres, lui dit Hawkmoon, vous avez fait naître un courant de potentialités totalement neuf. Et de chacune ont surgi d'autres potentialités par douzaines, des mondes à demi formés qui échappaient à votre contrôle et se mêlaient à celui dont nous étions tous issus en premier lieu...

— Exact, dit Kalan dans un hochement de son masque massif. Mais

un espoir demeure si vous, Comte Airain, acceptez d'occire ce Hawkmoon. À coup sûr, vous devez avoir conscience que cette amitié pour lui vous mène à votre mort... ou plutôt qu'elle vous y mènera dans votre propre avenir...

— Ainsi, Oladahn et les autres auraient simplement réintégré leur temps d'origine, croyant avoir rêvé ce qui s'est passé dans celui-ci ? l'interrompit Hawkmoon.

— Même ce rêve finira par s'estomper, dit Kalan. Ils ne sauront jamais que j'ai tenté de les aider à sauver leur vie.

— Et pourquoi ne pas m'avoir tué, Kalan, quand maintes fois vous en eûtes l'occasion ? Ne serait-ce que la logique de cet acte aurait alors entraîné inexorablement votre propre mort ?

Kalan s'abstint de répondre, mais son silence revenait à confirmer l'hypothèse d'Hawkmoon.

— Et, poursuivit le duc, ce n'est qu'à la condition que je sois occis par l'un de mes amis déjà défunts qu'il sera possible de débarrasser de ma présence tous ces mondes potentiels que vous avez explorés, ces mondes à l'état d'ébauches détectés par vos instruments où vous espérez ressusciter le Ténébreux Empire. N'est-ce pas la cause de votre insistance auprès du Comte Airain pour qu'il me tue ? Après quoi votre intention ne serait-elle pas de restaurer l'empire, à la puissance désormais incontestée, dans son monde originel... avec vous pour le gouverner par l'entremise de vos marionnettes ?

D'un geste large, il montra les morts-vivants. Flana même s'était figée maintenant que son cerveau se fermait à toute information susceptible de le précipiter dans la démence.

— Ces ombres donneront l'impression d'être les grands Seigneurs de la Guerre revenus d'entre les morts prendre en main les destinées de la Granbretagne. Vous disposerez même d'une nouvelle Reine Flana pour renoncer au trône en faveur de ce faux roi Huon.

— Vous êtes un jeune homme d'une grande intelligence pour un sauvage, dit une voix languide derrière lui.

Gardant la pointe de sa lame sur la gorge de Kalan, Hawkmoon se retourna vers la source de la voix.

Une étrange silhouette se tenait sur le seuil, entre deux gardes au masque de mante armés de lances-feu et dont l'attitude était tout sauf hésitante. Il semblait à présent qu'en ce monde il y en eût d'autres, hormis Kalan, le comte et lui, pour être plus que des ombres. Cette silhouette, il la reconnaissait à ce masque gigantesque qui était également une horloge en fonctionnement, carillonnant – dans le temps même où parlait celui qui en était coiffé – les huit premières mesures des *Antipathies Temporelles* de Sheneven, avec son cadran d'airain émaillé rehaussé de dorures, ses chiffres de nacre et ses aiguilles d'argent filigrane qu'entraînait un balancier d'or oscillant

dans le coffre que l'homme portait en sautoir sur la poitrine.

— Je me disais bien que vous aussi deviez être là, sire Taragorm, dit Hawkmoon, baissant son épée alors que les lances-feu lui titillaient la taille.

Taragorm du Palais du Temps modula son rire clair.

— Je vous salue, Duc Dorian. Vous noterez, j'espère, que ces deux gardes ne sont pas de la compagnie des rêveurs. Ils m'ont accompagné dans mon évasion quand, au siège de Londra, Kalan et moi-même acquîmes la conviction que la bataille était perdue pour nous. Dès cette époque, nous nous étions ménagé une petite porte de sortie vers l'avenir. Mon regrettable accident fut arrangé : une explosion déclenchée pour servir de preuve à ma mort apparente. Quant au suicide de Kalan, il fut – comme vous le savez déjà – l'occasion de son premier saut dans l'épaisseur des dimensions. Depuis, nous avons fait du bon travail ensemble, quoique certaines complications soient apparues, comme vous semblez l'avoir deviné.

Kalan fit un pas en avant et se saisit des lames du Comte Airain et d'Hawkmoon. Le comte fronça les sourcils mais parut trop sidéré pour offrir sur l'instant la moindre résistance. C'était la première fois qu'il se trouvait en présence de Taragorm, Maître du Palais du Temps.

Celui-ci poursuivit d'une voix plus que teintée d'amusement :

— Maintenant que vous nous avez fait la grâce de nous rendre visite, j'ai bon espoir qu'un terme puisse être enfin mis à ces complications. Je n'aurais jamais rêvé d'un tel coup de chance ! Vous êtes toujours aussi entêté, Dorian Hawkmoon.

— Et comment comptez-vous y parvenir... à vous affranchir de ces complications dont vous êtes la cause ?

Le duc se croisa les bras sur la poitrine.

Le cadran de l'horloge s'inclina légèrement sur le côté mais, en dessous, le balancier poursuivit ses oscillations régulières, le complexe mécanisme qui l'équilibrait prenant en compte chaque mouvement du corps de Taragorm.

— Vous le saurez sous peu quand nous serons de retour à Londra. Je parle, bien sûr, de la vraie Londra où nous sommes attendus, pas de ce piètre simulacre. L'idée de Kalan, pas la mienne.

— Projet que vous souteniez ! se récria Kalan sur un ton blessé. Et c'est moi qui ai pris tous les risques en faisant la navette au travers d'une myriade de dimensions...

— Ne donnons pas à nos hôtes l'impression de nous complaire dans des querelles mesquines, Baron Kalan, avertit Taragorm – leurs rapports n'avaient jamais été dépourvus d'une certaine rivalité. (Il esquissa une révérence à l'adresse du Comte Airain et d'Hawkmoon.) Auriez-vous l'obligeance de nous accompagner pendant que nous achevons de nous préparer pour le retour vers notre chère vieille cité ?

Hawkmoon ne bougea pas d'un pouce.

— Et si nous refusons ?

— Vous resterez ici à jamais. Vous savez très bien que, de notre propre main, nous ne pouvons vous occire, et vous en jouez, n'est-ce pas ? Alors, vivant ici ou mort ailleurs, c'est du pareil au même, ami Hawkmoon. Et maintenant, veuillez voiler ce visage nu. Je conçois que formuler une telle exigence puisse paraître d'une rare impolitesse mais je suis terriblement vieux jeu en ce qui touche à certaines choses.

— Je regrette d'avoir, en cela aussi, à me juger offensé, dit Hawkmoon, effectuant à son tour une petite révérence.

Puis il se laissa reconduire dans le couloir par les gardes. Sur le seuil, il se retourna pour saluer la Flana aux yeux ternes et les autres qui, semblait-il, avaient même cessé de respirer.

— Adieu, tristes ombres. J'espère qu'il me sera finalement possible d'être à l'origine de votre libération.

— Je l'espère aussi, dit Taragorm.

Puis les aiguilles sur le cadran du masque franchirent une fraction d'arc et le carillon commença de sonner l'heure.

LE COMTE AIRAIN
CHOISIT DE VIVRE

Ils étaient de retour dans le laboratoire du Baron Kalan.

Hawkmoon examina les deux gardes auxquels on avait confié leurs lames, et sentit le Comte Airain soupeser comme lui leurs chances de s'emparer par surprise des lances-feu.

Kalan était déjà dans la blanche pyramide, effectuant des réglages sur les pyramides plus petites qui flottaient devant lui. Toujours coiffé du masque de serpent, il éprouvait les plus grandes difficultés à manier les objets et à les disposer à sa convenance. Il parut à Hawkmoon, alors qu'il observait la scène, que s'y trouvait en quelque sorte résumé un aspect saillant de la civilisation du Ténébreux Empire.

Pour quelque motif, il se sentait singulièrement calme en considérant sa situation. Son instinct lui dictait d'attendre le bon moment, lui répétait que l'instant décisif d'agir n'allait plus tarder. Il relâcha la tension de ses muscles et, ne prêtant plus attention aux deux gardes et à leurs lances-feu, se concentra sur les propos de Taragorm et de Kalan.

— La pyramide est presque prête, annonça ce dernier. Mais nous allons devoir partir vite.

— Va-t-il falloir que nous nous entassions tous là-dedans ? s'enquit le Comte Airain qui éclata de rire.

Et Hawkmoon prit conscience que son ami aussi attendait son heure.

— Oui, dit Taragorm. Tous.

Et, sous leurs yeux, la nef commença de se dilater jusqu'à doubler de taille, tripler, quadrupler, finalement occuper tout l'espace dégagé au centre du laboratoire et, soudain, le Comte Airain, Hawkmoon, Taragorm et les deux gardes au masque de mante furent englobés dans la pyramide cependant que Kalan, en lévitation au-dessus de leurs

têtes, continuait de tripoter ses étranges commandes.

— Voyez-vous, dit Taragorm d'une voix où perçait l'ironie, le génie de Kalan a toujours résidé dans sa compréhension de la nature de l'espace. Et le mien, bien sûr, dans celle des méandres du temps. C'est pourquoi, réunis, nous sommes à même de produire des bizarreries telles que cette pyramide.

Et voici qu'à présent celle-ci se déplaçait de nouveau, évoluait au sein des myriades de dimensions de la Terre. Une fois de plus, Hawkmooon vit déferler vues insolites et singulières images en miroir de son propre monde, dont beaucoup différaient de celles qui s'étaient succédé lors du trajet aller vers le monde-ébauche de Kalan et de Taragorm.

Puis ils parurent de nouveau suspendus dans les ténèbres des limbes. Par-delà les tremblotantes parois de la pyramide, le regard d'Hawkmooon ne découvrait qu'un bloc d'obscurité.

— Nous y sommes, dit Kalan, et il tourna un cristal.

La nef amorça un retour à ses dimensions d'origine, se rétrécissant jusqu'à contenir à peine le corps de Kalan. Les parois de l'engin perdirent leur transparence pour retrouver leur éclatante et coutumière blancheur. Suspendue dans le noir au-dessus de leurs têtes, elle ne semblait toutefois diffuser nulle lumière au-delà de ses abords immédiats. Hawkmooon ne voyait rien de son propre corps, rien à plus forte raison de celui des autres. Il savait seulement que ses pieds reposaient sur un sol plan et solide et qu'un humide remugle frappait ses narines. Il cogna le sol du talon et le bruit se répercuta en multiples échos. Il semblait qu'ils fussent dans une caverne.

À présent, c'était la voix de Kalan qui résonnait de la pyramide.

— L'heure est venue. Proche est la résurrection de notre superbe Empire. Nous, qui détenons le pouvoir de porter la vie aux morts et la mort aux vivants, qui sommes restés fidèles aux anciennes coutumes de Granbretagne, qui avons charge de la restaurer dans sa grandeur et son hégémonie sur l'ensemble du monde, livrons aux loyaux serviteurs de sa puissance la créature qu'ils aspirent à voir. Que leurs yeux la découvrent !

Et Hawkmooon fut soudain submergé par la lumière. Sa source demeurait un mystère mais elle l'aveuglait et l'obligeait à se couvrir les yeux. Il se répandit en jurons tandis qu'il se détournait dans tous les sens, tentant de s'y soustraire.

— Voyez comme il se tord, comme il se recroqueville, hurla Kalan de Vitall. Voyez comme il se dérobe, lui, notre archi-ennemi !

Hawkmooon s'astreignit à rester debout et à rouvrir ses yeux à la terrible lumière.

Un effrayant murmure montait de toute part, accompagné de visqueux bruits de reptation, de sifflements assourdis. Il écarquilla les

yeux mais ne put rien voir au-delà de l'éblouissante clarté. Puis le murmure s'enfla en rumeur, la rumeur en grondement, le grondement en chœur rugissant, millier de gosiers tendus sur un seul cri :

— Granbretanne ! Granbretanne ! Granbretanne !

Puis ce fut le silence.

— Ça suffit ! intervint la voix du Comte Airain. Finissons-en avec...
ahhhhhh !

Maintenant, l'étrange éclat baignait aussi le comte.

— Et voici l'autre, reprit la voix de Kalan. Posez vos regards sur lui, fidèles, et haïssez-le, car c'est le Comte Airain. Sans son aide, Hawkmoon n'eût jamais été à même d'abattre ce que nous chérissons. Par trahison, par lâcheté, usant de voies détournées, mendiant l'assistance d'autres plus puissants qu'eux-mêmes, ils ont cru pouvoir anéantir le Ténébreux Empire. Mais l'Empire, loin d'être détruit, plus fort et plus grand se relève ! Faites-en l'expérience, Comte Airain !

Et Hawkmoon vit la blanche lumière qui entourait le comte prendre une singulière nuance bleuâtre et l'armure d'airain de son compagnon bleuir elle aussi, et son compagnon lui-même porter ses mains gantées d'airain bleu à son crâne casqué du même métal pareillement transfiguré, puis ouvrir la bouche sur un hurlement de douleur.

— Arrêtez ! cria Hawkmoon. Pourquoi le torturer ?

La voix de Taragorm se fit entendre, toute proche, douce et amusée.

— Vous savez très bien pourquoi, Dorian Hawkmoon.

Et voilà que s'embrasaient des torches, révélant au duc qu'ils étaient effectivement dans une vaste caverne. Cinq d'entre eux – le Comte Airain, Taragorm, les deux gardes et lui-même – se tenaient au sommet d'une ziggourat dressée au centre de l'immense salle souterraine cependant que le Baron Kalan flottait en surplomb dans sa pyramide.

En contrebas fourmillaient pour le moins mille formes masquées, travestis animaux avec leurs têtes de Sangliers, de Loups, d'Ours et de Vautours, d'où fusaient les cris maintenant que le Comte Airain s'était effondré à genoux, toujours entouré par l'atroce flamme bleue.

Et les sculptures, fresques et bas-reliefs, que l'instable clarté des flambeaux faisait surgir de l'ombre, étaient à l'évidence, dans le détail de leur obscénité, d'authentiques réalisations du Ténébreux Empire. Hawkmoon sut alors qu'ils se trouvaient à Londra même, probablement dans quelque salle inférieure d'un gigantesque hypogée, loin sous les fondations de la cité.

Il voulut se porter au secours du comte, mais sa propre enveloppe de lumière stoppa son élan.

— Torturez-moi ! s'écria-t-il. Épargnez le Comte Airain et torturez-moi !

Et de nouveau lui parvint la voix de Taragorm, toute de douceur et

de sarcasme.

— Mais c'est ce que nous faisons, Hawkmoon. N'êtes-vous pas au supplice ?

— Le voilà, celui qui nous poussa au bord du néant ! résonna la voix de Kalan dans les hauteurs de la caverne. Qui, dans son orgueil, s'imagina nous avoir abattus. Mais c'est nous qui allons l'abattre. Et sa mort sonnera pour nous la fin de toute contrainte. Nous resurgirons, reprendrons nos conquêtes. Les morts reviendront nous guider. Roi Huon...

— Roi Huon ! rugirent les fidèles.

— Baron Meliadus ! hurla Kalan.

— Baron Meliadus ! rugit la foule masquée.

— Shenegar Trott, comte de Sussex !

— Shenegar Trott !

— Et tous reviendront, tous les grands héros, les demi-dieux de Granbretagne !

— Tous ! Tous !

— Oui, tous reviendront. Et de ce monde ils tireront vengeance !

— Vengeance !

— Les Bêtes auront leur revanche !

De nouveau, sans transition, la foule se tut.

De nouveau montèrent les cris du Comte Airain alors qu'il essayait de se redresser au moins à genoux et frappait son corps où la flamme bleue répandait la souffrance.

Hawkmoon vit que son compagnon était en sueur, qu'il avait les yeux brûlants de fièvre et les lèvres desséchées.

— Arrêtez ! cria-t-il, effectuant une nouvelle tentative pour s'arracher à l'éclatante aura qui le retenait, essuyant un nouvel échec. Arrêtez !

Maintenant les animaux riaient. Les sangliers gloussaient, les chiens caquetaient, les loups clabaudaient, les insectes crissaient. Ils riaient de voir le Comte Airain dans de telles souffrances et son ami si lamentablement impuissant.

Hawkmoon comprit qu'ils s'étaient fait piéger dans un rituel... une cérémonie promise à ces porteurs de masque contre leur loyauté envers les irréductibles Seigneurs du Ténébreux Empire.

Et sur quoi déboucherait ce rituel ?

Il commençait à en avoir une idée.

Le Comte Airain roulait à présent sur le sol et aurait basculé par-dessus le rebord de la ziggourat si chaque fois qu'il en approchait quelque force ne l'avait ramené au centre. Le brasier bleu lui rongeaient les nerfs et ses cris ne cessaient de croître en puissance. Il avait perdu toute dignité dans ce supplice, toute notion de son identité.

Hawkmoon en larmes suppliait Kalan et Taragorm d'y mettre un

terme.

Enfin, cela s'arrêta. Le comte se releva tremblant. L'éclat bleu s'affadit en lumière blanche qui à son tour s'évanouit. Le Comte Airain avait les traits creusés, les lèvres en sang ; l'horreur était dans ses yeux.

— Iriez-vous jusqu'à vous suicider, Hawkmoon, pour épargner d'autres souffrances à votre ami ? railla la voix de Taragorm, quelque part sur le côté du Duc de Köln. Y seriez-vous prêt ?

— Voilà donc le choix qui m'est proposé. Vos prévisions vous ont-elles révélé que votre cause triompherait si je me donnais la mort ?

— Nos chances s'en verraient accrues. Il serait évidemment préférable que le comte puisse être amené à vous occire, mais il n'y consentira pas... (Taragorm haussa les épaules.) Partant, l'autre solution devient la meilleure.

Hawkmoon se tourna vers le Comte Airain. L'espace d'un instant leurs regards se croisèrent et ce fut dans des yeux d'or brun ravagés par la douleur qu'il plongea les siens. Il hocha la tête.

— J'accepte. Mais auparavant, libérez le comte.

— Votre mort le libérera, fit la voix de Kalan en surplomb. Soyez-en certain.

— Je n'ai nulle confiance en vous, dit Hawkmoon.

Les bêtes en dessous suivaient la scène, retenant leur souffle, tendues dans l'attente de voir périr leur adversaire.

— Ceci vous suffira-t-il comme gage de notre bonne foi ? – La blanche lumière nimbant le duc disparut à son tour et Taragorm reprit au soldat qui la gardait l'épée d'Hawkmoon pour la lui tendre. – Là. Maintenant, vous avez la possibilité de m'occire ou de tourner cette lame contre vous. Mais soyez assuré que si vous me tuez, les tortures du Comte Airain reprendront. Si vous vous donnez la mort, elles cesseront.

Hawkmoon se passa la langue sur ses lèvres sèches. Son regard alla du comte à Taragorm, puis à Kalan, puis à la foule assoiffée de sang. Haïssable était la perspective de se tuer pour le plaisir de ces dégénérés, mais il n'existait nul autre moyen de sauver le Comte Airain. Toutefois, qu'allait-il advenir du reste du monde ? Il en resta là dans ses pensées, trop hébété pour envisager toute éventualité plus lointaine.

Lentement, il disposa l'épée de sorte que le pommeau reposât sur les dalles et que la pointe fût logée sous son sternum, contre sa chair.

— Vous périrez de toute manière, dit-il, un sourire amer aux lèvres alors qu'il contemplait l'effrayante assemblée. Que je vive ou que je meure. Vous périrez de la pourriture qui ronge vos âmes. Auparavant déjà, vous avez péri de vous être dressés les uns contre les autres en réponse au danger qui vous menaçait. Vous vous querelliez, bête

contre bête, alors que nous donnions l'assaut à Londra. Aurions-nous réussi sans votre aide ? Je ne le pense pas.

— Silence ! cria Kalan de sa pyramide. Faites ce que vous avez convenu de faire, Hawkmoon, ou le Comte Airain va de nouveau danser.

Mais alors, derrière Hawkmoon, profonde, puissante et lasse, monta la voix du Comte Airain.

— Non, fit-elle.

— Hawkmoon reviendrait-il sur sa parole que reviendraient aussi pour vous, Comte Airain, le brasier et la douleur... lui rappela Taragorm comme s'il s'adressait à un enfant.

— Non, dit le comte, c'en est fini de mes souffrances.

— Souhaiteriez-vous également vous supprimer ?

— Ma vie n'a pour l'heure que fort peu d'importance. Ce qui en a, ce sont les souffrances que je viens d'endurer par la faute d'Hawkmoon. S'il doit mourir, accordez-moi au moins la satisfaction d'être l'artisan de cette mort. Je suis prêt à ce qu'initialement vous souhaitiez me voir faire. Je sais maintenant n'avoir supporté tant d'épreuves que pour un être qui est, de fait, mon ennemi. Oui, laissez-moi l'occire. Puis j'accepterai de mourir car je serai mort vengé !

La torture avait manifestement eu raison des facultés mentales du Comte Airain. Ses yeux fauves roulaient dans leurs orbites, ses lèvres se retroussaient sur des dents d'ivoire.

— Je serai mort vengé, répéta-t-il.

Immense était la surprise de Taragorm.

— C'est plus que je n'en espérais. Notre confiance en vous, Comte Airain, se révèle après tout justifiée.

Et vibrante de joie était sa voix tandis qu'il reprenait à l'autre soldat de l'Ordre de la Mante la large lame à garde d'airain pour la tendre au comte.

Celui-ci la saisit à deux mains. Ses yeux s'étrécirent alors qu'il se tournait face au Duc de Köln.

— Je me sentirai mieux d'emporter un ennemi dans l'au-delà, dit-il.

Le Comte Airain leva l'arme gigantesque au-dessus de lui. Et son harnois d'airain, accrochant la lumière des torches, resplendit tout entier comme si le métal en était encore en fusion.

Et Hawkmoon, sondant ces yeux d'or brun, y vit la mort inscrite.

SOUFFLE UN GRAND VENT

Mais cette mort que voyait Hawkmoon dans les yeux du comte n'était pas la sienne.

C'était celle de Taragorm.

En une fraction de seconde, le Comte Airain avait modifié sa posture, crié à Hawkmoon de se mettre en garde et assené sa lourde lame sur le masque d'horloge ornementé.

Un mugissement monta d'en bas comme la foule prenait conscience de ce qui se passait. Flot tumultueux de masques animaux, les fidèles du Ténébreux Empire commencèrent à gravir les marches de la ziggourat.

Un autre cri, celui de Kalan, jaillit des hauteurs de la salle. Reprenant d'un geste vif son épée dans le bon sens, Hawkmoon lui fit décrire un large moulinet pour faire sauter les lances-feu des mains des gardes. Ils reculèrent sous les hurlements hystériques que Kalan continuait à pousser du haut de sa pyramide.

— Imbéciles ! Imbéciles !

Taragorm chancelait. C'était lui, de toute évidence, qui contrôlait la blanche incandescence car elle se remettait à miroiter autour du Comte Airain comme celui-ci relevait sa lame pour porter un nouveau coup. L'horloge de Taragorm était fendue, ses aiguilles faussées, mais la tête qu'elle coiffait manifestement indemne.

Le sabre s'abattit derechef sur le masque, achevant d'en séparer les deux moitiés.

Alors se trouva exposée aux regards une tête extraordinairement réduite par rapport au corps qui la portait. Une petite tête ronde, repoussante. La tête d'une créature qui pouvait avoir connu son apogée durant le Tragique Millénaire.

Puis le sabre du Comte Airain cueillit cette minuscule chose blanche. Taragorm, à présent, ne pouvait qu'être mort.

De toute part, des bêtes commençaient d'atteindre le sommet de la ziggourat.

Le Comte Airain rugissait dans l'exaltation de la bataille alors que sa lame fauchait des vies, que le sang giclait dans la lumière des torches et que des hommes hurlaient et tombaient.

Hawkmoon, à l'autre bout de la terrasse, était toujours aux prises avec les gardes au masque de mante qui avaient maintenant leur propre lame à la main.

Et voilà qu'un grand vent semblait se lever dans la caverne, qu'il soufflait et sifflait, la balayait de sa plainte.

Hawkmoon logea la pointe de son arme dans la fente oculaire de la plus proche des deux mantes. Puis il la dégagea pour porter à l'autre un si rude coup de taille que l'acier mordit dans la collerette de métal à la base du masque et trancha la jugulaire. À présent, il pouvait essayer de rejoindre le Comte Airain.

— Comte ! appela-t-il. Comte Airain !

Au-dessus, Kalan piaillait de panique.

— Le vent ! répétait-il. Le vent du temps !

Mais le duc ne lui prêta nulle attention. Son seul objectif était d'atteindre son ami, et de mourir à ses côtés s'il le fallait.

Mais le vent continuait de souffler et sa force allait croissant. Il giflait Hawkmoon avec une telle violence que celui-ci se découvrait presque incapable d'avancer contre lui. Et maintenant, les guerriers animaux de Granbretagne refluaient, basculaient par-dessus les rebords de la ziggourat, eux aussi balayés par le vent.

Hawkmoon vit le comte brandir son sabre à deux mains. Son armure brillait toujours avec l'éclat même du soleil. Il s'était planté sur le tas de ceux qu'il avait déjà occis et rugissait dans une gigantesque explosion de bonne humeur alors que les bêtes montaient vers lui et qu'à leurs épées, leurs piques et leurs lances il opposait le balancement de sa large lame, régulier comme naguère le balancier sur la poitrine de Taragorm.

Et le duc à son tour partit d'un grand rire. Ainsi fallait-il mourir si mourir ils devaient. Et derechef il s'arc-bouta contre le vent, s'interrogeant sur l'origine de celui-ci tout en luttant pour se rapprocher du Comte Airain.

Ce fut alors que le vent le souleva, et il se débattit, voyant sombrer sous lui la ziggourat, diminuer la scène éclairée par les torches, et la silhouette même du Comte Airain se faire si minuscule qu'elle devenait à peine distincte... puis, alors qu'il la dépassait, la pyramide de Kalan parut voler en éclats et le sorcier hurla en tombant vers la mêlée.

Hawkmoon tenta de voir ce qui le portait pour constater qu'il ne s'agissait d'aucun véhicule visible. Le vent seul le soutenait.

Comment l'avait-il entendu nommer par Kalan ? Le vent du temps ?

Se pouvait-il alors qu'en tuant Taragorm ils eussent libéré de nouvelles forces de l'espace et du temps, peut-être suscité ce chaos que les expériences de Kalan et de Taragorm avaient rendu si proche ?

Le chaos. Allait-il être à jamais emporté sur ce vent du temps ?

Mais non... il avait à présent quitté la caverne et se trouvait dans Londra même. Toutefois, il ne s'agissait pas de la Londra réformée mais de celle des jours anciens, des jours sinistres, hérissée de tours folles et de minarets, ponctuée de dômes se pressant de part et d'autre d'une Thaymes qui roulait des eaux rouge sang. Ce vent l'avait balayé dans le passé. Il y eut un fracas d'ailes de métal alors que des ornithoptères à l'ornementation baroque passaient à proximité. Cette Londra semblait être le théâtre d'une activité intense. Que s'y préparait-il ?

Encore une fois le décor changea.

Encore une fois c'était Londra qui s'étalait sous son regard mais une bataille y faisait rage. Explosions. Incendies. Les cris des mourants. Hawkmoon reconnaissait la scène. C'était la Bataille de Londra.

Il commença de dégringoler. Plus bas, toujours plus bas, jusqu'au point où il pouvait à peine penser, ne savait plus vraiment qui il était.

Puis il fut Dorian Hawkmoon, Duc von Köln, coiffé d'un étincelant casque-miroir, l'Épée de l'Aurore à la main, l'Amulette Rouge sur sa gorge et le Joyau Noir serti dans son front.

Encore une fois, il vivait la Bataille de Londra.

Et ses pensées se bousculèrent, celles d'antan mêlées à de nouvelles, comme il éperonnait sa monture et se ruait au combat. Une douleur immense lui transperça le crâne et il sut que le Joyau Noir dévorait son cerveau.

Tout autour de lui se battaient des hommes. L'étrange Légion de l'Aurore dont émanait une aura rosée enfonçait les rangs de guerriers coiffés des heaumes cruels du Vautour et du Loup. Tout n'était que confusion. Par ses yeux vitreux de souffrance, Hawkmoon ne pouvait presque rien voir de ce qui se passait. Une ou deux fois, il entraperçut l'un de ses soldats kamargais, deux ou trois fois un casque-miroir pareil au sien étincelant au plus fort de la bataille. Il prit conscience que son bras tenant l'épée se soulevait et retombait, se soulevait et retombait, taillant en pièces les guerriers du Ténébreux Empire qui de toute part surgissaient autour de lui.

— Comte Airain, murmura-t-il. Comte Airain.

Il gardait souvenir d'avoir voulu se tenir au côté de son vieux compagnon mais se rappelait à peine pour quel motif. Il vit les barbares guerriers de l'Aurore, avec leurs peintures corporelles, leurs massues garnies de pointes et leurs lances barbelées que décoraient des mèches de cheveux teints, se tailler un chemin dans la piétaille

granbretonne. Il regarda autour de lui pour voir lequel des porteurs de casque-miroir était le Comte Airain.

Et entre-temps, la douleur dans son crâne ne cessait d'augmenter. Des élancements dont le heaume-miroir semblait accroître la violence au point qu'il aurait souhaité se l'arracher de la tête. Mais ses mains se trouvaient occupées à repousser les assaillants qui se pressaient alentour.

Puis il vit un reflet d'or qui jaillissait, il le sut aussitôt, de la garde d'airain de la large lame du comte. Aussi éperonna-t-il sa monture et fendit-il la mêlée dans cette direction.

L'homme au casque poli et à l'armure d'airain soutenait l'assaut de trois grands Seigneurs du Ténébreux Empire. Hawkmoon le vit campé là dans la boue, sans cheval et d'une bravoure inouïe, attendant les trois cavaliers – un Chien, un Bouc et un Taureau – qui dévalaient sur lui. Il vit le grand sabre faucher les jambes de leurs montures si bien qu'Adaz Promp, projeté par-dessus l'encolure de la sienne, atterrit aux pieds du comte qui promptement l'occit. Il vit Mygel Holst tenter de se relever et, bras en croix, implorer merci. Des épaules de Mygel Holst, il vit voler la tête. À présent, des trois connétables granbretons, il n'en demeurait qu'un vivant. Saka Gerden qui se relevait à son tour et secouait son énorme masque de taureau, comme aveuglé par le heaume étincelant de son adversaire.

Hawkmoon continuait de fendre la piétaille, continuait de hurler :
— Comte Airain ! Comte Airain !

Car bien qu'il sût que tout ceci n'était qu'un rêve, un souvenir déformé de la Bataille de Londra, il n'en sentait pas moins la nécessité pour lui de se battre au côté de son vieil ami. Mais avant d'avoir pu le rejoindre, il le vit arracher son casque-miroir et affronter Saka Gerden tête nue. Puis il les vit au corps à corps et ne faisant plus qu'un.

Entre Hawkmoon et son unique objectif, atteindre le Comte Airain, la distance était à présent infime, et il se battait sauvagement pour la réduire encore.

Ce fut alors qu'il vit un cavalier de l'Ordre du Bouc, lance en main, s'abattre par-derrrière sur le comte. Il poussa un cri et, piquant des deux, galopa jusqu'à plonger l'Épée de l'Aurore au plus profond de la gorge du bouc à l'instant même où le Comte Airain fendait le crâne de Saka Gerden.

Du pied, Hawkmoon fit tomber le cavalier mort de sa selle et cria :
— Un cheval pour vous, Comte Airain.

Le comte lui adressa un bref sourire de gratitude puis enfourcha la monture, négligeant de reprendre à terre le casque-miroir.

— Grand merci, hurla le Comte Airain par-dessus le fracas de la bataille. À présent, tenter de regrouper nos forces pour l'assaut final me semble être la stratégie qui s'impose.

Il y avait dans la voix du comte une résonance singulière, se dit Hawkmoon alors qu'il chancelait en selle sous la douleur de plus en plus intense que distillait en lui le Joyau Noir. Il voulut répondre mais s'en trouva incapable. En vain ses yeux cherchèrent Yisselda dans les rangs alliés.

Le galop de sa monture parut s'accélérer encore et encore alors que commençait à s'estomper le vacarme des combats. Puis il n'eut plus de cheval entre les cuisses. C'était le vent qui le portait. Un vent puissant, glacial, comme celui qui soufflait sur la Kamarg.

Le ciel s'assombrissait. La bataille était désormais loin derrière lui et il se sentit amorcer une chute dans la nuit. Il vit osciller des roseaux là où s'étaient battus des hommes, vit un miroitement d'étangs et de marécages. Il entendit glapir, solitaire, un renard des marais, et prit ce cri pour la voix du Comte Airain.

Et soudain, le vent ne souffla plus.

Il tenta de se mouvoir de son propre chef mais quelque chose le tenait. Il n'était plus coiffé du casque-miroir, n'avait plus son épée à la main. Sa vue s'éclaircit alors que la terrible douleur quittait son crâne.

Il gisait dans un marais. C'était la nuit. Il s'enfonçait lentement, bu par le sol avide. Devant lui, les dernières parties émergées du corps d'un cheval. Il voulut les atteindre, mais il ne lui restait qu'un bras hors de la vase. Il entendit son nom et prit cet appel pour le cri d'un oiseau.

— Yisselda, murmura-t-il. Oh, Yisselda.

QUELQUE CHOSE D'UN RÊVE

Il eut l'impression d'être déjà mort : illusions et souvenirs confusément s'entrelacèrent alors qu'il attendait que le marais l'engloutît. Des visages lui apparurent. Celui du Comte Airain qui, sous ses yeux, passa d'une relative jeunesse à un âge relativement avancé. Celui d'Oladahm des Montagnes Bulgares. Il vit Noblegent ; il vit d'Averc. Il vit Yisselda. Il vit Kalan de Vitall et Taragorm du Palais du Temps. Des faciès animaux de tous côtés surgirent. Il vit Rinal du Peuple des Ombres, Orland Fank du Bâton Runique et son frère, le Guerrier d'Or et de Jais. Puis de nouveau Yisselda. Mais ne manquait-il pas d'autres visages ? Des visages d'enfants. Pourquoi n'en voyait-il pas ? Et pourquoi croyait-il en voir dans ceux du Comte Airain ? Comment le comte enfant pouvait-il lui apparaître alors qu'il ne l'avait pas connu ainsi, qu'il n'était même pas né à l'époque.

Un pli soucieux barra le front du plus vieux Comte Airain. Ce visage ouvrit les lèvres et parla.

— Est-ce vous, jeune Hawkmoon ?

— Oui, Comte Airain. C'est bien moi. Allons-nous mourir ensemble ?

Il sourit à sa vision.

— Il délire encore, dit une voix triste qui n'était pas celle du comte. Je suis navré, mon seigneur. J'aurais dû faire mon possible pour l'arrêter.

Hawkmoon reconnut la voix du Capitaine Josef Vedla.

— Capitaine Vedla ? Êtes-vous venu me tirer une deuxième fois de ce marais ?

Une corde s'abattit près de sa main libre. Sans réfléchir, il passa son poignet dans la boucle. Quelqu'un commença de tirer la corde. Lentement, il fut arraché à la vase.

Il avait toujours mal à la tête, comme si, de son front, le Joyau Noir

n'avait jamais été desserti. Mais à présent la douleur s'estompait et ses pensées retrouvaient leur clarté. Pourquoi revivait-il ce qui n'était somme toute qu'un incident trivial dans son existence... même s'il y avait vu sa mort de très près ?

— Yisselda ?

Il la chercha dans les visages penchés sur lui. Mais l'illusion subsistait. Il continuait de ne voir que le Comte Airain entouré de ses vieux soldats kamargais. Nulle femme parmi eux.

— Yisselda ? répéta-t-il.

— Allez, mon garçon, fit doucement le Comte Airain. Nous allons vous ramener au château.

Il se sentit soulevé dans les bras puissants du comte et porté jusqu'à un étalon cornu qui attendait à quelques pas.

— Êtes-vous en mesure de chevaucher seul ? demanda le Comte Airain.

— Assurément.

Il se hissa péniblement en selle et se redressa, oscillant quelque peu alors que ses pieds cherchaient les étriers. Il sourit :

— Êtes-vous toujours un fantôme, Comte Airain ? Ou avez-vous été pour de bon ramené à la vie ? Je n'ai cessé de dire que je donnerais n'importe quoi pour que vous fussiez de nouveau parmi nous.

— Ramené à la vie ? Vous devriez savoir que je ne l'ai jamais quittée ! (Le comte éclata de rire.) Quelle est cette nouvelle obsession, Hawkmoon ?

— Vous n'êtes pas mort à Londra ?

— Que non. Et c'est à vous que je le dois. Vous m'avez sauvé la vie. Ce cavalier bouc m'aurait-il percé de sa lance que j'aurais de fortes chances d'être mort à cette heure.

Un sourire s'épanouit sur les lèvres du Duc de Köln.

— Ainsi les événements peuvent-ils être modifiés. Et sans répercussions, semble-t-il. Mais où sont Kalan et Taragorm à présent ? Et les autres... (Il se tourna vers le Comte Airain chevauchant à ses côtés sur les sentes familières des marais.) Et Nobleget, Oladahn, d'Averc ?

Le comte se rembrunit.

— Morts dans le courant de ces cinq années. N'en avez-vous pas souvenir ? Pauvre garçon, la Bataille de Londra nous a tous laissés bien dolents. (Il s'éclaircit la gorge.) Nous avons beaucoup perdu au service du Bâton Runique. Et vous y avez perdu la raison.

— La raison ?

Les lumières d'Aigues-Mortes montaient à l'horizon. Hawkmoon distinguait maintenant la silhouette du Château Airain sur sa colline.

Le Comte Airain toussa de nouveau. Hawkmoon le fixa.

— J'ai perdu la raison, Comte Airain ?

— Nous en parlerons plus tard. Nous sommes bientôt rendus.

Le comte se refusait à croiser son regard.

Ils franchirent les portes de la ville et amorcèrent leur ascension par ses rues tortueuses. Quelques soldats firent obliquer leurs montures dans d'autres directions à l'approche du château, ayant leurs quartiers dans la cité même.

— Bonne nuit, leur lança le Capitaine Vedla en les quittant.

Hawkmoon et le Comte Airain ne tardèrent pas à rester seuls. Ils pénétrèrent dans la cour du château et mirent pied à terre.

La grande salle parut à Hawkmoon s'être subtilement modifiée depuis la dernière fois qu'il l'avait vue. Il y flottait comme un vide.

— Yisselda dort-elle ? s'enquit Hawkmoon.

— Oui, répondit faiblement le comte. Elle dort.

Le duc baissa les yeux sur ses vêtements souillés. Il ne portait plus d'armure.

— Je ferais mieux de prendre un bain et d'aller moi-même me coucher. (Il posa un regard intense sur le comte et sourit.) Voyez-vous, je vous ai cru occis à la Bataille de Londra.

— Oui, dit le Comte Airain, sur le même ton troublé. Je sais. Mais vous constatez maintenant que je n'ai rien d'un fantôme, non ?

— Absolument ! (Hawkmoon partit d'un rire joyeux.) Les plans de Kalan semblent avoir mieux servi nos intérêts que les siens, non ?

Le comte fronça les sourcils.

— Euh, je suppose, dit-il, comme s'il n'était pas sûr de bien comprendre son ami.

— Il a néanmoins réussi à s'échapper, reprit Hawkmoon. Qui sait s'il ne faut pas nous attendre à le voir de nouveau se dresser sur notre route.

— Échappé ? Que nenni. Il s'est suicidé après vous avoir extirpé ce joyau du crâne. C'est là ce qui vous a tant dérangé le cerveau.

Hawkmoon sentit la peur l'étreindre.

— Vous n'avez donc aucun souvenir de nos plus récentes aventures ? demanda-t-il, allant rejoindre le comte qui se chauffait devant les flammes de l'âtre monumental.

— Aventures ? s'étonna celui-ci. Vous parlez de cette sortie dans les marais ? Vous avez quitté la ville dans une espèce d'état second, marmonnant m'avoir rencontré là-bas. Yedla vous a vu et, aussitôt, est venu m'avertir. Nous sommes donc partis à votre recherche et, de justesse, avons pu vous trouver avant que la mort...

Hawkmoon fixa longuement le Comte Airain puis se détourna. Avait-il rêvé tout le reste ? Se pouvait-il que sa raison eût momentanément basculé ?

— Suis-je longtemps resté... euh... depuis quand étais-je dans cet état second dont vous parlez, Comte Airain ?

— Enfin, depuis Londra. Vous avez continué de paraître assez normal un certain temps après qu'on vous eut ôté la gemme, puis vous vous êtes mis à parler de Yisselda comme si elle était toujours en vie. Et il y a eu ces références constantes à d'autres, tel moi, que vous pensiez morts... Il n'est pas surprenant que vous ayez été soumis à une aussi forte tension, le joyau étant...

— Yisselda ! hurla Hawkmoon, percé d'une douleur soudaine. Vous dites qu'elle est morte ?

— Oui... à la Bataille de Londra, alors qu'elle se battait avec autant de vigueur que tout autre guerrier, elle a succombé sous...

— Mais les enfants... les enfants... (Hawkmoon lutta pour se rappeler le nom de ses enfants.) Comment s'appelaient-ils ? Ce souvenir m'échappe...

Le comte exhala un profond soupir et posa sa main gantée d'airain sur l'épaule de son compagnon.

— Vous parliez aussi d'enfants. Mais il n'y a jamais eu d'enfants. Comment aurait-il pu y en avoir ?

— Pas d'enfants.

Hawkmoon se sentit étrangement vide. Dans un effort désespéré, il fit remonter le souvenir d'une phrase qu'il avait prononcée à date fort récente : « *Je donnerais n'importe quoi pour que le Comte Airain revive...* »

Et maintenant le comte vivait de nouveau cependant que son amour, sa belle Yisselda, ses enfants, n'étaient plus... avaient regagné les limbes... n'avaient pas eu la moindre existence tout au long de ces cinq années, depuis la Bataille de Londra.

— Vous semblez plus rationnel, dit le Comte Airain. Ces derniers temps, l'espoir m'était revenu que votre cerveau finirait par guérir. Peut-être ne me suis-je pas trompé.

— Guérir ?

Le mot avait une saveur parodique. Hawkmoon se tourna de nouveau face à son vieil ami.

— Tous au Château Airain... voire dans la Kamarg entière... m'ont-ils jugé fou ?

— Fou est un bien grand mot, répondit Airain d'une voix bourrue. Vous étiez dans une sorte d'état second, comme si vous rêviez des événements légèrement différents de ceux qui prenaient place dans la réalité... C'est la meilleure description que je puis en donner. Noblegent serait-il encore des nôtres qu'il vous expliquerait peut-être mieux les choses. Peut-être vous aurait-il été d'un plus grand secours que nous. (Le comte d'airain vêtu secoua la rousse masse de son chef :) Je ne savais que faire, Hawkmoon.

— Et maintenant, je suis sain d'esprit, dit Hawkmoon, amer.

— Si fait. Il semble que vous le soyez.

— En ce cas, il se peut que ma démente ait été préférable à cette réalité. (Hawkmoon se traîna pesamment vers les marches.) Oh, c'est plus que je n'en puis endurer.

Non, un rêve n'aurait pu être si criant de vérité. Yisselda ne pouvait qu'avoir vécu... les enfants aussi.

Mais déjà les souvenirs s'estompaient comme au réveil un songe. Au pied des marches, il se retourna vers l'endroit où le Comte Airain restait debout, le regard perdu dans les flammes, la tête alourdie d'ans et de chagrins.

— Ainsi, nous vivons, vous et moi ? Et nos amis sont morts. Votre fille est morte. Vous avez raison, Comte Airain... nous avons beaucoup perdu à la Bataille de Londra. Vous y avez aussi perdu vos petits-enfants.

— Oui, fit le Comte Airain d'une voix presque inaudible. Nous y avons perdu notre avenir, pour ainsi dire.

ÉPILOGUE

Près de sept ans s'étaient écoulés depuis la formidable Bataille de Londra où la puissance du Ténébreux Empire avait été brisée. Sept années dans le courant desquelles tant d'événements s'étaient inscrits. Sur cinq d'entre elles, Dorian Hawkmoon, Duc de Köln, de la démence avait souffert la tragédie. Et même à présent, quoiqu'il en fût sorti depuis deux ans, il n'était plus le preux qui jadis avait chevauché, serviteur du Bâton Runique. Sombre, il s'était fait, renfermé, solitaire. Jusqu'à son vieil ami, le Comte Airain, le seul autre survivant du conflit, qui avait peine à le reconnaître.

— C'est d'avoir vu périr ses compagnons... d'avoir perdu sa Yisselda, murmuraient, compatissants, les citoyens d'Aigues-Mortes rendue à sa splendeur d'antan.

Et ils prenaient en pitié Dorian Hawkmoon lorsqu'ils le voyaient passer seul par les rues de la ville pour en franchir les portes et s'enfoncer sur sa monture dans la vaste Kamarg, dans ces marais que les flamants géants écarlates surplombaient de leur vol circulaire cependant qu'au sol se ruaient les taureaux blancs.

Et Dorian Hawkmoon traversait ainsi les marécages jusqu'à une petite colline émergeant de leur sein, mettait alors pied à terre et menait sa monture par la bride jusqu'au sommet où se dressaient les ruines d'une très ancienne église, bâtie bien avant l'aube du Tragique Millénaire.

Et il laissait errer son regard sur la houle des roseaux, sur les rides des lagunes, dans les plaintes du mistral dont la mélancolie répondait à la détresse qui noyait ses yeux.

Et il tentait de retrouver le souvenir d'un songe.

D'une Yisselda rêvée, de deux enfants dont il ne pouvait se remémorer le nom. Avaient-ils même jamais porté un nom dans son rêve ?

Le songe insensé de ce qui aurait pu être, Yisselda eût-elle survécu à la Bataille de Londra.

Et parfois, quand le soleil commençait à sombrer par-delà le vaste paysage, que la pluie, peut-être, se mettait à fouetter les lagunes, il se tenait sur le plus haut point de la ruine, jetait ses bras vers les nuages déchiquetés filant au travers d'un ciel de plus en plus sombre et criait le nom de sa bien-aimée dans le vent.

— Yisselda ! Yisselda !

Et les oiseaux qui cinglaient sur ce vent reprenaient son cri.

— Yisselda !

Et plus tard, Hawkmoon laissait retomber sa tête et pleurait, se demandant pourquoi, contre toute évidence, subsistait en lui le sentiment qu'un jour il pourrait retrouver son amour perdu.

Pourquoi se demandait-il s'il n'existait pas un endroit – quelque autre Terre, peut-être – où les morts continuaient de vivre ? À coup sûr, pareille obsession trahissait dans son cerveau trace de sa folie passée.

Puis il soupirait et se recomposait un visage de sorte que personne en le voyant ne sût qu'il avait pleuré, enfourchait sa monture et, dans la tombée du crépuscule, rentrait au Château Airain où l'attendait son vieil ami.

Où l'attendait le Comte Airain.

Ici finit la Première Chronique de la Nouvelle Légende de Hawkmoon.

*Achévé d'imprimer en août 1989
sur les presse de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

- N° d'imp. 8456 –
Dépôt légal : août 1989

Imprimé en France